

Université de Montréal

2m 11.3146.5

V.006
11503410

L'authenticité et la véracité des témoins
selon le chroniqueur hennuyer Jean Froissart

par

Francis Campeau

Département d'histoire
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.) en histoire

Décembre 2003

© Francis Campeau, 2003



D

7

U54

2004

V.006

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

L'authenticité et la véracité des témoins
selon le chroniqueur hennuyer Jean Froissart

par

Francis Campeau

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Président : Pietro BOGLIONI

Directeur de recherche : Serge LUSIGNAN

Membre rapporteur : Francis GINGRAS

Mémoire accepté le : 2 Mars 2004

Malgré la diffusion considérable de ses *Chroniques*, écrites dans la seconde moitié du XIV^e et au tout début du XV^e siècle, Jean Froissart a malheureusement souvent été critiqué autant par les littéraires, les linguistes que les historiens. Nous avons donc entrepris d'opposer à ces critiques un portrait favorable du chroniqueur notamment basé sur la complexité et l'intelligence de ses méthodes de travail.

Dans un premier temps, l'évolution de l'écriture de l'histoire chez Froissart montre bien que le chroniqueur a progressé et qu'il s'est développé jusqu'à devenir un historien différent en fin de carrière qu'il ne l'était au début. Dans un second temps, les capacités de Froissart à se mettre lui même en scène en tant que protagoniste des événements importants de la guerre de Cent Ans témoignent quant à elles de son désir de prouver la véracité des faits avancés.

Enfin, sa méthode d'interrogation des témoins inspirée de la culture juridique des XIII^e et XIV^e siècles est une preuve que bien que Froissart n'ait lui-même assisté qu'à très peu d'événements importants du conflit franco-anglais, il était tout de même soucieux de transmettre, à titre d'enquêteur auprès des acteurs de l'histoire, un récit véridique à ses lecteurs.

Mots-clés : Histoire / Moyen Âge / France / Angleterre / guerre de Cent Ans /
Chroniques / culture juridique /

Summary

Even if his *Chroniques*, written during the second half of the fourteenth and at the very beginning of the fifteenth century, have been widely read, Jean Froissart has unfortunately often been criticized by literary specialists, linguists and historians. We have decided to refute these critics and to describe the chronicler favourably, mainly by concentrating on the complexity and intelligence of his working habits.

First of all, Froissart's evolving history writing clearly shows that the chronicler has made progress and that he has become a different historian at the end of his career than he was when he began. Secondly, Froissart's ability to cast himself as a character of the most important events of the Hundred Years War is a proof of his desire to prove the truthfulness of the facts in puts forward.

Finally, his questioning methods inspired by the thirteenth and fourteenth centuries' juridical culture are yet another proof that even though Froissart has but rarely personally witnessed the most important events of the war between France and England, he was yet concerned by the transmission, as an investigator of history's characters, of an exact and truthful story to those who read it.

Keywords : History / Middle Ages / France / England / Hundred Years War /
Froissart's *Chroniques* / juridical culture

Table des matières

SOMMAIRE	ii
SUMMARY	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
REMERCIEMENTS	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER : L'ÉVOLUTION DE L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE CHEZ FROISSART	8
I. L'évolution de l'écriture	9
A) Les grandes étapes de la rédaction	9
1) La phase d'apprentissage	9
2) La maturité	13
B) Orthez : les circonstances de la prise de conscience de son rôle de chroniqueur	15
C) Une évolution dans la méthode d'écriture	18
D) Les réécritures du livre I	21
1) Comparaison des trois prologues du livre I	22
2) Ressemblances entre le manuscrit de Rome et les livres III et IV	24
3) Un système d'explication causale	27
II. Les âges de l'historien et l'évolution de sa perception des choses	29
A) L'émerveillement et l'apprentissage	30
B) Une conception de l'histoire en évolution et en développement	32
C) La désillusion en fin de carrière?	35
III. Une constante à travers les remaniements : le poids des commanditaires	39
A) Les épisodes positifs : un renforcement	40
B) Les épisodes négatifs : une justification ou un déni	43
Conclusion	47

CHAPITRE II : LE SUJET OBSERVATEUR ET ACTEUR DES ÉVÉNEMENTS 49

Introduction : Innover par l'utilisation du « je », comment l'historien affirme sa présence et se met en scène 49

I. L'évolution de l'utilisation du « je » dans les *Chroniques* de Jean Froissart 51

A) Une coupure de l'œuvre historique de Jean Froissart 51

1) Livres I et II : un « je » d'enchaînement et d'affirmations anodines 51

2) Livres III et IV et manuscrit de Rome : les nombreuses interventions du sujet narrateur dans le récit historique 58

B) Prise de conscience par le chroniqueur Froissart de son importance et de sa renommée 64

1) L'événement marquant : le séjour à Orthez 64

2) Rôle toujours plus complexe du chroniqueur dans son œuvre 66

3) Se mettre en scène aux moments cruciaux 67

II. Les prologues des différents livres des *Chroniques* : le lieu par excellence pour observer les affirmations de véracité de Froissart 74

A) Une formule figée utilisant la première personne du singulier 74

B) La mémoire de l'écrivain, une preuve de véracité et de crédibilité 79

Conclusion 83

CHAPITRE III : L'IMPORTANCE ET LA VALIDITÉ DU TÉMOIN POUR LE CHRONIQUEUR JEAN FROISSART 85

Introduction : La méthode d'interrogation du témoin en droit et la méthode d'interrogation de Jean Froissart 85

I. L'interrogation des témoins selon les recueils de droit coutumier médiévaux et le Style des Commissaires du Parlement 86

A) L'apparition de la procédure d'enquête en France à partir du milieu du XIII^e siècle 87

1) Le mode de preuve rationnel vient peu à peu remplacer le jugement divin 87

2) Supériorité du témoignage oral face au témoignage écrit dans la procédure d'enquête 88

B) L'interrogation du témoin selon des recueils de droit coutumier des XIII^e-XIV^e siècles et selon les Styles de la Chambre des Enquêtes et des Commissaires du Parlement 90

1) La neutralité de l'enquêteur 91

2) La procédure d'interrogation des témoins 93

3) Le nombre et la valeur des témoins 99

II. L'enquête réalisée par le chroniqueur Jean Froissart auprès de témoins directs des événements importants	103
A) Jean Froissart : une crédibilité en tant que témoin, une neutralité en tant qu'enquêteur	104
B) Froissart préfère questionner un témoin que consulter les actes officiels	107
1) Les témoins visuels, la meilleure garantie de vérité selon le chroniqueur	108
2) L'écriture historique provient du discours du témoin	111
3) Reconstruire certains dialogues grâce aux témoignages reçus	113
C) Les caractéristiques d'un bon témoin selon Jean Froissart	115
1) L'âge généralement avancé du témoin	115
2) Une occupation ou une fonction importante	117
3) Lien direct avec l'événement ou le grand personnage dont il est question	120
D) Un témoin pratique : l'écuyer anonyme	123
1) Le cas de la mort du fils légitime de Gaston Fébus	123
2) Le cas de la mort du roi anglais Édouard II	126
E) Obtenir les deux versions d'un récit	127
1) Le premier cas : le chroniqueur espère obtenir une deuxième version	128
2) Un autre cas : la bataille d'Otterburn	129
3) Le cas le plus connu : les récits concernant la guerre dans la péninsule ibérique	130
Conclusion	133
CONCLUSION	135
SOURCES ÉDITÉES	143
BIBLIOGRAPHIE	144

Remerciements

Je remercie en premier lieu mon directeur, Serge Lusignan, sans qui ce mémoire n'aurait jamais vu le jour. La dette que j'ai envers celui que ses « disciples » surnomment affectueusement (à son insu je dois avouer) « le patron » est au moins aussi grande que la dette de Froissart envers les siens. Merci de m'avoir toujours écouté, encouragé et épaulé. Merci enfin d'avoir cru en mes qualités d'auxiliaire d'enseignement.

Je profite également de l'occasion pour remercier les professeurs Samir Saul et Pietro Boglioni qui m'ont eux aussi permis d'être auxiliaire d'enseignement dans le cadre de leurs cours respectifs.

Merci aussi à mes camarades auxiliaires, Mathieu, Martin et Aurélie. Nos réunions plus ou moins productives ponctuées de parties de cartes, de beignes et de rires m'auront au moins permis d'apprendre à mieux connaître trois collègues que j'affectionne particulièrement. Longue vie et bonne chance dans vos projets! Merci également à Miss Sept-Îles, Caroline, qui a gentiment accepté de relire de grandes parties de ce mémoire.

Un merci tout spécial à mes parents, Louise et Jean-Pierre, pour leur soutien moral et aussi, je dois l'avouer, financier. Merci surtout de n'avoir jamais remis en question mes choix et de m'avoir toujours encouragé.

Merci aussi à Lise et Marie-Paule, vos encouragements et vos petits plats ont été fort appréciés! Merci à Gilles, qui n'aura malheureusement pas vu la fin de ce mémoire. Je garde en tête notre dernière vraie conversation où tu avais si

bien réussi à me motiver pour la fin de la maîtrise et aussi pour la suite. Je ne peux que te souhaiter que ton canot poursuive son chemin aussi doucement...

Enfin, un merci plus que mérité à Roxane. Merci de m'avoir encouragé, que ce soit par la dérision ou avec de vrais encouragements. Merci d'avoir toléré les sautes d'humeurs qui ont ponctué la réalisation de ce mémoire au sujet d'un chroniqueur qui n'a absolument rien à voir avec le classage et le comptage de pilules. Merci de tolérer mon humour douteux. Merci de partager ma vie!

Introduction

Pour l'historien du XIII^e ou du XIV^e siècle qui décide de rédiger son œuvre en langue vernaculaire plutôt qu'en latin, la tâche s'avère très ardue. Si l'historien latin peut s'appuyer sur une quantité importante de sources écrites, l'auteur vernaculaire ne peut pas en faire autant. Effectivement, les historiens qui, dès le début du XIII^e siècle, écrivent en français doivent faire face à un problème auquel leurs collègues latins ne se sont jamais exposés : l'absence quasi totale de sources écrites. Voilà ce qui explique que ce sont des hommes ayant participé directement aux événements qu'ils se sont par la suite proposés de décrire qui constituent la très grande majorité des premiers historiens de langue française.

Ainsi, les Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari, Jean de Joinville et Jean le Bel font figure de véritables pionniers en la matière de par leur implication très personnelle dans la composition de leurs œuvres respectives. Les deux premiers chroniqueurs ont effectivement participé activement, le premier à titre de Maréchal de Champagne et le second comme simple combattant, à la quatrième croisade qu'ils se sont ensuite donnés la peine de raconter. Quant à Joinville, il fut Sénéchal de Champagne et participa activement, avec celui dont il servit ensuite admirablement la mémoire, à la septième croisade, avant de rédiger sa *Vie de Saint Louis*.

Le cas de Jean le Bel est quant à lui un peu différent de celui des trois chroniqueurs dont nous venons à peine de parler. En effet, le chroniqueur liégeois, bien qu'il ait participé personnellement à la campagne écossaise d'Édouard III en 1327, était avant tout chanoine. Il est donc un observateur tout

à fait différent de Villehardouin, Clari ou Joinville puisque le genre d'événement auquel il assiste est tout à fait inusité à ses yeux¹.

Jean Froissart s'est quant à lui grandement inspiré, en début de carrière, de l'œuvre de son mentor et inspirateur Jean le Bel afin de réaliser le premier livre de ses *Chroniques*. Cependant, bien qu'il fut lui aussi personnellement impliqué dans quelques-uns des événements qu'il allait par la suite relater dans ses *Chroniques*, il n'a jamais participé ni même seulement assisté à une bataille ou à un siège quelconque². Effectivement, Froissart n'a été lui-même témoin que d'une infime partie des événements dont il traite dans son œuvre historique. Il dut donc s'en remettre, une fois épuisée la matière des *Vrayes Chroniques* de Jean le Bel dont il s'est inspiré en tout début de carrière, à une méthode tout à fait différente de celle des chroniqueurs qui ont œuvré avant lui : l'interrogation de témoins directs des événements qu'il relate.

Toutefois, de nombreux spécialistes lui ont reproché de ne se borner qu'à être un écho trop fidèle des grands personnages impliqués de près ou de loin dans la guerre de Cent Ans. Ils auraient souhaité que Froissart se livre à une critique des récits qu'il recueillait, ce qui n'est pas le cas. Parmi eux, on retrouve quelques auteurs du XIX^e siècle, notamment Martin Bertrand-Lacabane et Paulin Paris³. On retrouve cependant aussi parmi eux des historiens plus contemporains, entre autres Albert Pauphilet et Paul J. Archambault, pour

¹ À ce sujet, voir le commentaire très intéressant de Nicole Chareyron. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans*. Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 15-6.

² C'est du moins ce que prétend Philippe Contamine. Voir « Froissart : art militaire, pratique et conception de la guerre ». dans John Joseph Norman Palmer (ed.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981, p. 134.

³ Le premier, dans ce qui se veut essentiellement un recueil des lettres envoyées à son oncle Léon Lacabane, alors directeur de l'École Impériale des Chartes, critique avec virulence les méthodes de travail de Froissart, de même que la véracité de certains passages des *Chroniques*. Voir Martin Bertrand-Lacabane. *Étude sur les Chroniques de Froissart, Guerre de Guienne, 1345-1346 : Lettres adressées à monsieur Léon Lacabane*. Bordeaux, Imprimerie centrale A. de Lanefranque, 1870, p. 111, 254 et 387. Le second se livre lui aussi, mais de façon peut-être un peu moins âpre, à une critique des méthodes de Froissart, l'accusant de n'avoir vu et de n'avoir transmis à ses lecteurs que ce qui était beau et agréable, laissant de côté les épisodes plus désolants. Voir Paulin Paris. *Nouvelles recherches sur la vie de Froissart et sur les dates de la composition de ses Chroniques*. Paris, J. Techener, 1860, p. 11 et 27.

ne nommer que ceux-là. Chacun d'eux, malgré le fait qu'ils aient consacré une partie de leurs ouvrages respectifs sur les chroniqueurs français à Froissart, sont peu enclins à louer le travail du chroniqueur hennuyer. Voici ce que Pauphilet dit de Jean Froissart :

« il a vraiment à sa manière aimé la vérité, et il l'allait cherchant par les cours et les routes, il la demandait aux témoins et aux lieux mêmes; mais il ne s'enquérât pas d'assez de choses, et ce n'était pas là une suffisante méthode historique; Froissart n'en pouvait tirer qu'une sorte de réalisme, une vraisemblance séduisante, mais un peu superficielle. Ce qu'il a finalement rencontré, c'est plutôt une vérité de romancier que d'historien »⁴.

Paul J. Archambault n'est guère plus clément à l'égard du chroniqueur hennuyer : « as to Froissart, four decades of travel and courtly feasting seem to have provided him with a rich store of incidents or anecdotes, but he seems none the wiser. He has been to many places; he still has no depth »⁵.

Bien que de telles critiques paraissent paver la voie vers une remise en question de la pertinence de réaliser une étude portant sur les *Chroniques* de Jean Froissart, de nombreux auteurs viennent contredire les détracteurs du chroniqueur valenciennois. Effectivement, Peter F. Ainsworth atténue toutes ces critiques en affirmant que même : « les critiques les plus austères de son œuvre, praticiens de l'histoire 'événementielle', le lisent encore pour le plaisir, [...] »⁶. Les propos de Michel Zink viennent quant à eux montrer que les détracteurs de Froissart font fausse route puisque selon lui, les méthodes du chroniqueur ont grandement évoluées entre le début et la fin de sa longue carrière⁷. Enfin, nous sommes d'avis que ce sont les propos de Christopher T. Allmand qui démontrent le mieux que les critiques formulées à l'égard de Froissart n'ont pas leur raison

⁴ Albert Pauphilet (ed.). *Historiens et chroniqueurs du moyen âge : Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines*. Paris, Gallimard, 1952, p. 370.

⁵ Paul J. Archambault (dir.). *Seven French chroniclers, Witnesses to History*. Syracuse, Syracuse University Press, 1974, p. 70-1.

⁶ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. Thèse de Doctorat (Histoire), Université de Paris III, 1984, I, p. 39.

⁷ Michel Zink. *Froissart et le temps*. Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 92 et 96.

d'être : « It is of little value to criticize him for not being what he never intended to be »⁸.

En fonction de ce qui précède, nous allons donc nous appliquer à clarifier et à préciser la situation du chroniqueur Jean Froissart, et ce, en trois temps bien distincts.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'évolution de l'écriture de l'histoire chez le chroniqueur Jean Froissart. Effectivement, nous tenterons tout d'abord de démontrer qu'au cours des quelques quarante années consacrées à la préparation et à la rédaction des *Chroniques*, l'écriture de Froissart évolue, se libère de l'influence de Jean le Bel, et peut être scindée en deux grandes phases bien distinctes. Ces deux grandes phases, celles de l'apprentissage et de la maturité, sont séparées par un événement qui fut sans aucun doute des plus marquants dans la carrière du chroniqueur valenciennois : le séjour à la cour de Gaston Fébus, séjour qui mènera Froissart à prendre véritablement conscience de son rôle de témoin de l'histoire. De cette prise de conscience découle et se confirme la division de l'œuvre de Froissart en ces deux parties distinctes. D'ailleurs, afin de prouver la validité de cette partition, nous nous livrerons ensuite à une comparaison des trois différentes rédactions du premier livre des *Chroniques*, chacune ayant été rédigée à un moment différent de la carrière de Jean Froissart. Par la suite, nous essaierons de valider la division de la carrière de Froissart en trois « âges » distincts, soient l'âge de l'émerveillement et de l'apprentissage, celui de l'évolution et du développement, et finalement celui de la désillusion. Enfin, dans la dernière partie de ce chapitre initial, nous tenterons de démontrer que bien que de grands changements ponctuent la carrière de Jean Froissart, il existe tout de même une constante à travers tous les remaniements et les réécritures : le poids des commanditaires. Nous verrons à ce sujet comment

⁸ Christopher T. Allmand. « Historians Reconsidered : Froissart ». *History Today*, 16 (1966), p. 848.

le chroniqueur devait traiter à la fois d'événements favorables et défavorables à l'égard de ceux qui commandaient et qui finançaient ses travaux.

S'il était tout d'abord nécessaire de dépeindre les grandes lignes de l'évolution de l'écriture chez Jean Froissart, il est tout aussi important d'exposer en quoi elle diffère par la méthode de ce qui a été fait par ses prédécesseurs. À ce sujet, il y a une facette des *Chroniques* qui nous a parue tout à fait marquante et intéressante : il s'agit de l'utilisation qui y est faite de la première personne du singulier par le chroniqueur, et ce, autant pour affirmer sa présence que pour se mettre lui-même en scène dans son œuvre historique. Or, nous verrons que cette mise en scène de lui-même réalisée par Froissart vient elle aussi confirmer la scission de son œuvre en deux parties distinctes. Effectivement, nous nous appliquerons à démontrer que dans la première partie des *Chroniques*, Froissart fait surtout appel à un « je » d'enchaînement et d'affirmations anodines, alors que dans la seconde partie, il insère également un « je » de personnage, d'acteur des événements racontés. Au moyen d'extraits tirés des *Chroniques*, nous pourrions ainsi démontrer que Jean Froissart, par l'affirmation de sa présence et par la mise en scène de lui-même confirmée par son utilisation de la première personne du singulier, se donne un rôle de plus en plus important et complexe dans son œuvre. Ainsi, à mesure que son récit des événements marquants de la guerre de Cent Ans progresse, nous verrons que le chroniqueur réussira notamment à se mettre en scène dans quelques événements cruciaux du conflit franco-anglais. Enfin, pour clore cette seconde partie, nous explorerons le lieu par excellence où le chroniqueur utilise la première personne du singulier pour prouver que ce qu'il dit est bel et bien vrai : les prologues des différents livres des *Chroniques*. Cet exercice nous permettra non seulement de constater que Froissart employait, avec le « je », une formule bien précise, mais nous verrons également que pour le chroniqueur, l'utilisation de la première personne du singulier était une façon de signaler au lecteur qu'il faisait appel à sa propre mémoire, et que cela était une preuve de la véracité des propos tenus, de même que de la crédibilité de son témoignage.

Finalement, dans notre troisième et dernier chapitre, nous tenterons de voir combien l'importance et la validité du témoin étaient des concepts cruciaux aux yeux du chroniqueur Jean Froissart. Pour ce faire, nous exposerons tout d'abord brièvement les circonstances de l'apparition de la procédure d'enquête dans la France du XIII^e siècle. Nous verrons entre autre à quel moment le mode de preuve rationnel est peu à peu venu remplacer le jugement divin qui occupait, jusque vers le milieu du XIII^e siècle, le haut du pavé. De plus, nous expliquerons comment et pourquoi, dans l'esprit d'un juriste du Moyen Âge, un témoignage oral supplantait un témoignage écrit. Par la suite, nous pourrions voir les différentes caractéristiques de la procédure d'interrogation des témoins telle qu'elle était exposée dans les recueils de droit coutumier de Philippe de Beaumanoir, Jean Bouteiller et Jacques d'Ableiges, de même que dans les styles des Commissaires du Parlement et de la Chambre des Enquêtes. La neutralité de l'enquêteur, la procédure d'interrogation des témoins, de même que la valeur et le nombre de ces derniers seront les trois facettes de ces quelques sources des XIII^e et XIV^e siècles qui retiendront notre attention. Par la suite, nous tenterons de discerner si les méthodes d'interrogation du témoin telles que pratiquées par le chroniqueur Jean Froissart comportent des ressemblances ou des dissemblances avec ce que l'on retrouve dans les sources de droit médiévales. Nous examinerons donc comment Froissart fonde sa crédibilité en tant que témoin de même que sa neutralité en tant qu'enquêteur. De plus, nous tenterons de prouver que le chroniqueur préférait questionner un témoin plutôt que de consulter les actes officiels. Nous exposerons également quelles étaient les caractéristiques d'un bon témoin selon Froissart. Enfin, nous tenterons de démontrer si oui ou non le chroniqueur se souciait d'obtenir plus d'une version du récit d'un même événement inséré dans son œuvre historique.

En somme, nous souhaitons tout d'abord réussir à démontrer qu'il existe bel et bien une nette évolution dans les méthodes de travail du chroniqueur Jean Froissart. En effet, nous espérons que la comparaison des différents livres des *Chroniques* et des différentes rédactions du livre I de celles-ci nous permettra de

confirmer que le chroniqueur, qui au départ se fiait aux écrits de son prédécesseur Jean le Bel, changera ensuite de méthode pour fonder son œuvre sur les témoignages recueillis auprès des acteurs des événements de la guerre de Cent Ans. De plus, nous tenterons de prouver que le chroniqueur, à mesure qu'il évolue et qu'il prend de la maturité, affirme sa présence et se met lui-même en scène dans son œuvre en modifiant son utilisation de la première personne du singulier. Ainsi, nous croyons être en mesure de démontrer que Froissart justifie la véracité des faits qu'il avance en utilisant la première personne du singulier de façon différente à mesure que progressent les *Chroniques*. Enfin, nous croyons pouvoir établir que les ressemblances entre la méthode d'interrogation du témoin telle qu'on la retrouve dans les recueils de droit coutumier et dans les styles et la méthode d'interrogation du témoin du chroniqueur Froissart ne sont pas fortuites. Effectivement, nous souhaitons prouver que cette similitude est liée au fait que la culture du droit des XIII^e et XIV^e siècles a eu une forte influence sur la culture littéraire et historique de la même époque, notamment sur celle du chroniqueur Jean Froissart.

CHAPITRE PREMIER : L'ÉVOLUTION DE L'ÉCRITURE DE L'HISTOIRE CHEZ FROISSART

L'écriture de l'histoire telle que pratiquée par le Valenciennois Jean Froissart a grandement progressé au cours de sa longue et prolifique carrière de chroniqueur, qui s'étendit sur la majeure partie de la seconde moitié du XIV^e siècle, de même que sur les premières années du XV^e¹. Il apparaît donc essentiel de parcourir en profondeur les grandes étapes de l'évolution de l'écriture de l'histoire chez ce chroniqueur originaire du Hainaut.

Dans un premier temps, nous décrirons deux grandes phases bien distinctes de sa carrière de chroniqueur et élaborerons sur ce que nous croyons être les circonstances d'une véritable prise de conscience de sa vocation de chroniqueur. Nous nous livrerons également à une description de l'évolution de sa méthode d'écriture, notamment à travers l'examen des différentes réécritures du livre I des *Chroniques*. Par la suite, nous allons tenter de cerner trois grands âges dans la carrière de l'historien hennuyer, soient celui de l'émerveillement et de l'apprentissage, celui d'une maturité en milieu de carrière et celui d'un certain désillusionnement vers la fin de sa vie. Enfin, nous verrons comment

¹ On ne sait pas exactement en quelle année Froissart a commencé à s'adonner à l'écriture de l'histoire. En extrapolant, on peut dire que c'est vers la fin des années 1350 qu'il fait ses premières armes en tant que chroniqueur. D'un autre côté, on ne connaît pas non plus la date exacte de sa mort. Roman D'Amat croit que Jean Froissart a dû mourir vers 1401, voir « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ané, 1979, volume 14, p. 1340. De son côté, Jacques Brosse prétend qu'il est possible que Froissart ait vécu jusqu'en 1414, voir « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire biographique des auteurs*, 2^e édition, Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1964 [1956], volume 1, p. 536-7. Bien que moins précis, il semble que ce soit les propos de Peter F. Dembowski de même que ceux de Sylvie Lefèvre et de Gillette Tyl-Labory qui soient les plus appropriés. Ces trois auteurs s'entendent pour dire que le chroniqueur hennuyer a dû mourir après 1404. Voir « Froissart, Jehan » dans *Dictionary of the Middle Ages*, New York, Charles Scribner's Sons, 1982-89, volume 5, p. 302 et « Jean Froissart » dans *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992, p. 771.

Froissart était confronté à une situation assez délicate en tant qu'historien lorsque l'un ou l'autre de ses patrons devenait un protagoniste de ses *Chroniques*.

I. L'évolution de l'écriture

A) Les grandes étapes de la rédaction

Avant toute chose, il semble impératif de donner les dates approximatives de rédaction des différents livres des *Chroniques* de Jean Froissart. Ces dates nous aideront à démontrer, un peu plus tard dans ce chapitre, qu'il existe une division fondamentale entre, d'un côté, les premières rédactions du livre I et du livre II, et de l'autre, les rédactions des livres III et IV, de même que l'ultime rédaction du livre I, mieux connue sous le nom de « manuscrit de Rome ». De nombreux auteurs ont souligné cette bipolarité de l'œuvre historique de Froissart, notamment Peter F. Ainsworth et Michel Zink². Nous allons donc nous efforcer de suivre la même ligne que ces deux habiles chercheurs.

1) La phase d'apprentissage

Avant tout, il est inévitable que l'on parle brièvement du prédécesseur de Froissart, Jean le Bel. Effectivement, il semble que pour la majeure partie du premier livre de ses *Chroniques*, Froissart se soit grandement inspiré des écrits de ce chanoine liégeois né vers 1290 et mort vers 1370³. Il n'est donc pas étonnant que dans le livre I des *Chroniques* de Froissart, il soit tellement

² Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 180-1. Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 17.

³ Nicole Chareyron. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans*. *Op. cit.*, p. 11 et ss.

question des guerres d'Écosse puisque Nicole Chareyron nous apprend que Jean le Bel a lui-même participé à la campagne d'Écosse d'Édouard III en 1327⁴. En fait, lorsque l'on compare la trame des événements traités dans les *Vraies Chroniques* de Jean le Bel et la trame des événements traités dans l'œuvre historique de Froissart, il ne fait plus aucun doute que le second a repris les folios du premier et s'en est grandement inspiré⁵.

Quoi qu'il en soit, revenons-en à la datation de l'apparition des différents volets de l'œuvre de Froissart. Il semble que le manuscrit d'Amiens, qui doit être considéré comme la première « vraie » rédaction du livre I, ait été terminé vers 1377-1378⁶. C'est du moins ce qu'avance George T. Diller dans son édition de ce même manuscrit. L'auteur soutient que l'événement le plus tardif inséré dans cette première rédaction du livre initial des *Chroniques* est sans aucun doute l'accession au trône d'Angleterre de Richard II en 1377, accession datée plus précisément du « [...] .VIII^e. jour dou mois de juillet l'an dessus dit [...] » par Froissart⁷. Quoi qu'il en soit, Diller admet ne pas connaître l'ampleur du laps de temps écoulé entre cet événement et le moment où notre chroniqueur mit la touche finale au manuscrit d'Amiens. Il écrit à ce sujet : « jusqu'à preuve du contraire, nous pensons que Froissart, aidé d'une équipe de scribes et de lecteurs, pouvait très bien, en quelques mois peut-être, rassembler, compiler dicter et faire composer les 208 folios du manuscrit d'Amiens »⁸.

⁴ *Ibid.*, p. 15-29.

⁵ Cela saute littéralement aux yeux lorsque l'on compare l'enchaînement des chapitres de l'œuvre de Jean le Bel à l'enchaînement des chapitres de l'œuvre de Froissart. Voir Nicole Chareyron. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans*. *Op. cit.*, p. 36-7 et George T. Diller. « Sommaire » dans Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. Édition de George T. Diller. Genève, Librairie Droz, 1991-93, I, p. 324-8; II, 397-400 et III, 487-92.

⁶ On le désigne ainsi car il est aujourd'hui répertorié comme étant le manuscrit n° 486 de la bibliothèque municipale d'Amiens.

⁷ George T. Diller. « Introduction » dans Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. *Op. cit.*, I, p.xi. En ce qui concerne l'extrait des *Chroniques*, voir Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. *Op. cit.*, IV, p. 362.

⁸ George T. Diller. « Introduction » dans Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. *Op. cit.*, I, p. xiii.

De plus, Diller amène un point fort intéressant quant à la toute dernière phrase de ce même manuscrit d'Amiens. Dans l'ultime chapitre du premier livre de ses *Chroniques*, Froissart soutient qu'une mobilisation se trame en Guyenne. George T. Diller en fait cette interprétation :

ce qui présente un intérêt particulier dans la dernière phrase du premier livre, c'est l'impression d'un écart très faible entre l'événement annoncé et sa narration, comme si le chroniqueur en 1377-78 attendait, d'un moment à l'autre, de nouvelles informations (« quant j'en seray mieux enfournés ») pour pouvoir les consigner dans sa grande œuvre⁹.

Pour ce qui est de la seconde rédaction du livre I des *Chroniques*, il faut avouer que nous possédons beaucoup moins de renseignements quant à la date approximative de son éclosion étant donné qu'aucune édition critique n'en a été faite¹⁰. Cependant, il nous est permis de croire qu'elle fut rédigée entre 1379 et 1382, c'est-à-dire évidemment après la rédaction du manuscrit d'Amiens, et avant 1383 puisque c'est en cette année que mourut Wenceslas de Brabant, l'un des patrons dont Froissart fut le plus près, et dont le décès n'est rapporté que dans le livre II des *Chroniques*¹¹.

George T. Diller souligne d'ailleurs à propos de cette seconde rédaction du livre I, que l'événement le plus tardif dont il est question est là aussi, tout comme nous l'avons mentionné plus tôt pour la rédaction initiale, le couronnement de Richard II en 1377¹². Diller ne reconnaît pas l'hypothèse selon laquelle cette seconde rédaction daterait du début de la décennie 1390. Cette hypothèse se base uniquement sur le fait que Froissart, parlant de Bernard de la Salle avec les termes « en son vivant » ou « en son temps », aurait voulu

⁹ *Ibid.*, I, p. xx.

¹⁰ Nous regroupons dans cette seconde rédaction les manuscrits communément appelés A et B puisque ces deux manuscrits se ressemblent grandement. Pour plus de détails quant aux similitudes et aux disparités entre le manuscrit A et le manuscrit B, voir John Joseph Norman Palmer. « Book I (1325-1378) and its Sources » dans John Joseph Norman Palmer (éd.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981, p. 9-10.

¹¹ Marie-Thérèse de Medeiros. « Le pacte encomiastique : Froissart, ses chevaliers et ses mécènes ». *Le Moyen Âge*, 94 (1988), p. 245.

¹² George T. Diller. « Introduction » dans Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. xi.

souligner la mort de ce personnage¹³. Voici ce qu'en pense Diller : « l'exemple ne semble pas tout à fait convaincant aussi longtemps qu'on n'aura pas montré que les expressions « en son vivant » et « en son temps » désignent toujours une personne décédée »¹⁴. Il semble qu'au cours des années 1384 et 1385, Froissart ait suivi Gui de Blois, le patron dont il était le plus proche depuis la mort de Wenceslas de Brabant en 1383, sur les bords de la Loire et que notre chroniqueur délaissa un peu l'écriture de ses *Chroniques*¹⁵.

En ce qui a trait à la rédaction du second livre des *Chroniques*, ce dernier apparaît avoir été écrit vers 1386-87, étant donné que le dernier événement dont il y est question, l'entrée à Gand du duc de Bourgogne, a eu lieu au tout début de l'année 1386¹⁶. Malheureusement, une fois de plus, il n'y a aucune édition récente du livre II des *Chroniques*; ce même livre semble beaucoup moins populaire auprès des historiens et des critiques littéraires qui travaillent sur Froissart que les livres I, III et IV. Nous nous sommes donc en grande partie appuyé sur les écrits du baron Kervyn de Lettenhove pour ce qui est de cette portion du texte¹⁷. Cependant, les propos de Roman D'Amat, de Peter F. Dembowski de même que ceux de Sylvie Lefèvre et de Gillette Tyl-Labory corroborent les dires du baron Kervyn de Lettenhove¹⁸.

¹³ Il existe deux variantes de l'expression que Froissart aurait utilisée, voir Diller, *Ibid.*, p. xii.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Roman d'Amat. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française. loc. cit.*, p. 1339.

¹⁶ Michel Zink considère plutôt que l'événement le plus récent dont il est question dans le livre II aurait eu lieu en 1385. Voir *Froissart et le temps. Op. cit.*, p. 64.

¹⁷ Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. « Notes ». dans Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. Osnabrück, Biblio Verlag, 1967 [1867-77], X, p. 579-82.

¹⁸ Roman D'Amat. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française. loc. cit.*, p. 1339.; Peter F. Dembowski. « Froissart, Jehan » dans *Dictionary of the Middle Ages. loc. cit.*, p. 303.; Sylvie Lefèvre et Gillette Tyl-Labory. « Jean Froissart » dans *Dictionnaire des lettres françaises. loc. cit.*, p. 771.

2) La maturité

Le livre III des *Chroniques* de Froissart, qui relate en grande partie des informations que l'auteur a recueillies lors de son voyage à la cour de Gaston Fébus à Orthez en 1388-89, aurait été rédigé peu après le retour du chroniqueur dans le nord de la France, soit vers 1390-92¹⁹. Tous sont d'accords quant aux dates possibles de rédaction de ce troisième volet des *Chroniques*²⁰. Il paraît évident que Froissart n'a pu se consacrer à la rédaction finale du livre III avant son retour du Midi, c'est-à-dire vers 1390, si l'on tient compte des escales faites à Bourges de même qu'à Paris lors de son retour²¹.

Par ailleurs, il semble que l'on puisse confirmer que le chroniqueur hennuyer avait terminé ce troisième livre avant de se rendre à Abbeville en 1393. André Artonne souligne que : « Froissart, [...], se rendit au printemps de cette année dans cette ville où séjournaient alors Charles VI et son frère le duc d'Orléans, pour suivre de plus près les négociations entamées à Leulinghem, à mi-chemin de Boulogne et de Calais, entre les plénipotentiaires de France et d'Angleterre pour le renouvellement des trêves entre les deux royaumes »²². De son côté, Roman D'Amat est d'avis que la rédaction du livre III a dû être terminée avant même que ne se tienne, en mars 1392, la conférence d'Amiens à laquelle Froissart assista selon lui. D'Amat soutient que c'est la rencontre, lors de cet événement, de Jean de Lancastre, fils d'Édouard III et de la reine Philippa

¹⁹ George T. Diller. « Froissart's 1389 Travel to Béarn : A Voyage Narration to the Center of the Chroniques ». dans Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox. *Froissart Across the Genres*. Gainesville, University Press of Florida, 1998, p. 51.

²⁰ Jacques Brosse. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire biographique des auteurs*. loc. cit., p. 536.; Peter F. Dembowski. « Froissart, Jehan » dans *Dictionary of the Middle Ages*. loc. cit., p. 303.; Sylvie Lefèvre et Gillette Tyl-Labory. « Jean Froissart » dans *Dictionnaire des lettres françaises*. loc. cit., p. 771.

²¹ Où fut célébré, au mois de mai de l'an 1389, le mariage de Jean, duc de Berry, et de Jeanne de Boulogne, que Froissart avait accompagnée depuis le Béarn. Voir Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. « Notes ». dans Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Op. cit., XIII, p. 374.

²² André Artonne. « Froissart historien. Le siège et la prise de la Roche-Vendeix ». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 110 (1952), p. 97.

de Hainaut, qui allait pousser Froissart à réaliser un dernier voyage en Angleterre quelques années plus tard²³.

Il semble que le livre IV, qui traite d'événements allant de 1389 à 1400 environ, fut terminé précisément aux alentours de 1400-1401²⁴. La mort du roi Richard II, considérée comme étant le dernier événement d'importance relaté dans les *Chroniques*, date de 1399. Froissart nous présente cependant quelques très courts chapitres après avoir rapporté le décès du souverain d'Angleterre. L'événement le plus tardif dont il est question dans ce quatrième et dernier volet des *Chroniques* est la déposition de l'empereur Wenceslas et son remplacement par Robert du Palatinat, le tout étant survenu vers le milieu de l'an 1400²⁵.

Enfin, la troisième et dernière rédaction du livre I des *Chroniques*, communément appelée « manuscrit de Rome », puisqu'il est conservé sous la cote Reg. lat. 869 à la Bibliothèque du Vatican, a sans aucun doute été réalisée entre 1401 et 1404²⁶. Contrairement à la première et à la seconde rédaction, qui couvre les années 1325 à 1377 environ, celle-ci ne regroupe que les événements allant de la mort d'Édouard II à la mort de Philippe VI de Valois, soit de 1325 à 1350²⁷. Il est certain que cette dernière rédaction du premier volet des *Chroniques* a été rédigée après la mort de Richard II puisque Jean Froissart y mentionne, bien avant l'heure, que les jours de la descendance de Jeanne de Kent, épouse du Prince Noir et mère de Richard II, sont comptés²⁸. De plus, le

²³ Roman D'Amat. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française*. *loc. cit.*, p. 1340.

²⁴ L'entrée de la reine Isabeau de Bavière à Paris, à laquelle Froissart a assisté, est l'un des premiers épisodes du livre IV des *Chroniques*. Sylvie Lefèvre et Gillette Tyl-Labory. « Jean Froissart » dans *Dictionnaire des lettres françaises*. *loc. cit.*, p. 772.

²⁵ Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. « Notes ». dans Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. *Op. cit.*, XVI, p. 410.

²⁶ George T. Diller. « Introduction » dans Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. Édition de George T. Diller. Genève, Librairie Droz, 1972, p. 11.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. 17.

chroniqueur anticipe son traitement éventuel des opérations que Guillaume d'Ostrevant réalisera en Frise à la toute fin du XIV^e siècle²⁹.

Ajoutons à cet argument que Frederick Sydney Shears a montré, dans un article paru en 1932, que lorsque l'on compare la langue de la première et de la troisième version du livre I des *Chroniques* de Froissart, de grandes différences ressortent. Shears fait ressortir de nombreuses substitutions de vocabulaire opérées par Froissart avec le temps, substitutions que nous ne rapporterons pas ici mais qu'il est tout de même fort intéressant de parcourir³⁰.

L'énonciation et la justification des différentes dates de rédaction de chacun des quatre livres des *Chroniques* de Jean Froissart réalisées ici ne nous permettent pas encore de démontrer clairement qu'il existe bel et bien une coupure délimitée entre la phase d'apprentissage du chroniqueur et le moment où l'enquête devient pour lui la matière principale de son récit. Au cours de quelques pages qui suivent, nous nous appliquerons à démontrer quel a bien pu être l'événement qui a fait sorte que l'on scinde habituellement aujourd'hui l'œuvre historique de Jean Froissart en deux parties bien distinctes.

B) Orthez : les circonstances de la prise de conscience de son rôle de chroniqueur

C'est lors de son voyage de 1388-89, qui le mena à Orthez, à la cour de Gaston Fébus, comte de Foix et de Béarn, que Jean Froissart semble avoir véritablement pris conscience de sa renommée, de sa qualité de chroniqueur et d'historien.

Si vous esclarciray par beau langage tout ce dont je fus adoncques infourné pour accroistre ma matière [...] ³¹.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Frederick Sydney Shears. « The Language of the First and Third Versions of Froissart's Chronicles ». *Medium Aevum*, 1 (1932), p. 56-60.

³¹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. Osnabrück, Biblio Verlag, 1967 [1867-77], XI, p. 4.

C'est ainsi que Froissart nous expose le but de son voyage en Béarn dans le prologue du livre III des *Chroniques*. Cependant, lorsqu'aujourd'hui on observe l'ensemble de la « carrière » de chroniqueur de Jean Froissart, on constate que ce périple dans le Midi de la France va lui amener beaucoup plus que de simples renseignements sur les hostilités castillo-portugaises. En effet, ce voyage en Béarn, qui devait au départ ne permettre au chroniqueur valenciennois que de recueillir les informations qui lui manquaient à l'époque sur les guerres de la péninsule ibérique, ce périple va devenir pour lui une véritable consécration³².

En effet, que dire de cette scène où Froissart décrit comment se déroulait les soirées passées à la cour de Gaston Fébus :

l'accointance de luy à moy fut telle pour ce temps que je avoye avecques moy porté ung livre, lequel j'avoie fait à la requeste et contemplation de monseigneur Wincelant de Boesme, duc de Luxembourg et de Brabant, et sont contenus ou dit livre qui s'appelle de Meliader toutes les chansons, ballades, rondeaulx et virelais que le gentil duc fist en son temps : lesquelles choses, parmy l'ymagination que j'avoie de dittier et de ordonner le livre, le conte de Fois vit moult volentiers. Et toutes nuits après souper je luy en lisoie, mais en lisant nulluy n'osoit sonner mot, ne parler, car il vouloit que je fusse bien entendu. Certes, aussi il en prenoit grand soulas au bien entendre, et quant il chéoit aucune chose où il vouloit mettre argument, trop volentiers en parloit à moy, non pas en son gascon, mais en bon et beau franchois³³.

Il semble que de telles actions de la part d'un personnage de la trempe de Gaston Fébus à l'égard du chroniqueur aient fait en sorte que son aisance, sa confiance et son assurance s'en soient trouvées grandement augmentées³⁴. Comme l'a si bien résumé George T. Diller : « at night, *Meliador* the romance gives to the chronicler's words authority over those men of arms whose words in turn, during the day, Froissart will solicit, and that by the clerk's pen will transform

³² Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chroniques*. Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 145.; George T. Diller. « Froissart's 1389 Travel to Béarn : A Voyage Narration to the Center of the Chroniques ». *loc. cit.*, p. 56.

³³ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 85.

³⁴ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 208.

the deeds and destinies of their companions into written eternity, words upon which the existence of book 3 depends »³⁵.

Non seulement notre chroniqueur fait de plus en plus de requêtes pour entendre les récits des « acteurs » de l'histoire, mais il semble, selon les dires de Froissart, que ces derniers se portent parfois au devant de ses demandes et offrent d'emblée de raconter la trame des événements auxquels ils ont participé. Michel Zink affirme que s'il fallait se fier aux dires de Froissart: « [...] sa seule présence suscite le récit et l'information : ses auditeurs savent – ne serait-ce que parce qu'il le leur a dit – qu'ils sont en présence d'un historien »³⁶. Ces propos de Michel Zink ne pourraient être mieux illustrés que par cet exemple de l'entretien qu'obtint Froissart avec le Bascot de Mauléon :

si me demanda : 'Messire Jehan, avés-vous point en vostre histoire ce dont je vous parleray?' Je luy respondi : 'Je ne sçay. Aye ou non, faites vostre compte, car je vous oy volentiers parler d'armes, et il ne me puet pas de tout sovenir, et aussi je ne puis pas de tout avoir esté informé.' – 'C'est voir,' respondi l'escuier³⁷.

On pourrait presque dire que le rôle qui est attribué à Jean Froissart de même que la perception que les gens ont de lui à partir de sa venue à Orthez sont tout à fait nouveaux. Les propos de Michel Zink illustre cette situation à merveille : « il n'a même plus à dire à son interlocuteur que, rentré chez lui, il rédigera et insérera dans son livre tout ce qu'il a entendu de sa bouche. L'interlocuteur lui-même, sachant que telle est sa méthode, lui demande de le faire »³⁸.

³⁵ George T. Diller. « Froissart's 1389 Travel to Béarn : A Voyage Narration to the Center of the Chroniques ». *loc. cit.*, p. 52.

³⁶ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 75. Voir aussi Michel Zink. « Le reflet du présent et l'ombre de la mémoire dans le *Chroniques* de Froissart ». dans Christophe Corneau (ed.). *Zeitgeschichte und seine Darstellung im Mittelalter*. Bonn, Bouvier, 1995, p. 93.

³⁷ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 108. On peut trouver quelques exemples de ce genre d'extrait où Froissart prétend qu'il n'a même pas eu à questionner un informateur pour obtenir de l'information, ce dernier lui ayant offert de plein gré de raconter les événements qu'il connaissait. Voir notamment Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Ibid.*, XI, p. 122. Michel Zink fournit également quelques exemples choisis dans l'édition des *Chroniques* de Siméon Luce; voir Michel Zink, *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 75 et ss.

³⁸ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 83.

C) Une évolution dans la méthode d'écriture

C'est aussi à partir du livre III, résultat du voyage en Béarn de notre chroniqueur, que commencera à paraître un changement, une très nette (r)évolution dans la méthode d'écriture de Jean Froissart. Effectivement, on peut maintenant affirmer sans crainte, comme nous l'avons fait plus tôt, qu'il existe une véritable coupure entre la démarche de Froissart telle qu'illustrée dans les livres I et II et celle qui est utilisée pour les livres III et IV, de même que pour la dernière rédaction du livre I³⁹.

À partir du livre III, en effet, Froissart devient lui-même un personnage des *Chroniques*. Auparavant, il était très rare de le voir réellement impliqué dans les événements qu'il décrivait. Évidemment, la majeure partie du livre I traite de faits et d'épisodes qui se sont déroulés alors que Froissart n'était même pas né, où alors qu'il était encore beaucoup trop jeune pour s'y intéresser sérieusement. Il semble que ce ne soit qu'après la bataille de Poitiers, soit vers 1356, que notre chroniqueur commença à se détacher des propos tenus par son prédécesseur et inspirateur Jean le Bel. Avant cela, il ne basait ses *Chroniques* que sur les écrits de ce chroniqueur liégeois, écrits qui traitent d'événements s'étant déroulés entre 1326 et 1361⁴⁰. Quant au livre II des *Chroniques*, il paraît juste de prétendre qu'au moment de le rédiger, Froissart est encore, bien qu'il ne fasse plus appel à l'œuvre de Jean le Bel, au stade de l'apprentissage.

Tout va pourtant changer dès le début du livre III. Froissart devient dès lors, en plus de demeurer évidemment rédacteur-narrateur, un véritable protagoniste des *Chroniques*⁴¹. Dorénavant, le chroniqueur, plutôt que de simplement raconter des faits passés en gardant une perspective extérieure, va

³⁹ Nous avons déjà mentionné plus tôt les propos de Peter F. Ainsworth et de Michel Zink quant à cette démarcation.

⁴⁰ Antonin Debidour. *Les chroniqueurs : Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1980 (1888), p. 16. Voir aussi Jacques Brosse. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire biographique des auteurs*. loc. cit., p. 536.

exposer les récits présents d'événements passés tels qu'il les a lui-même entendus de la bouche de ses informateurs. Il va également se mettre en scène avec les protagonistes des faits qu'il narre. Comme l'a démontré Kenneth Fowler : « here, more than anywhere in the *Chronicles*, we are reminded that Froissart's account of events was that of participants themselves, and that the confusions and inaccuracies were in all probably theirs as much as his »⁴². Le meilleur commentaire au sujet de ce tournant que représente le livre III dans l'œuvre historique de Froissart, nous le devons cependant à Michel Zink :

on a parfois tendance à faire du voyage en Béarn une sorte de parenthèse dans les *Chroniques*. Il est frappant de voir que Froissart reste ensuite fidèle à la manière originale qu'il a inaugurée en cette partie de son ouvrage, qu'il en reprend plus tard les procédés et qu'il les accentue même et les généralise. C'est bien une œuvre nouvelle qui commence avec le Livre III. La preuve, c'est que le vrai prologue de cette œuvre, c'est le prologue du livre IV, c'est-à-dire le prologue que Froissart peut écrire une fois qu'il a pris conscience qu'il fait autre chose qu'au début. Rappelons-nous : les premiers mots du Livre III annonçaient seulement un déplacement de l'attention du chroniqueur vers des événements dont il ne s'était jusque-là guère occupé. L'enquête sur ces événements exige un voyage. Mais voilà que le livre qui s'écrit devient avant toute chose le récit de ce voyage et de cette enquête, cadre dans lequel vient s'insérer le récit des événements eux-mêmes, de façon à ce que qu'ils tirent leur sens du va-et-vient entre ce qu'a vécu l'auteur et ce qu'il a appris, de la relation entre l'information et la façon dont il l'a recueillie⁴³.

Ce qui arrive, en fait, à partir de ce troisième volet des *Chroniques*, c'est que le fil conducteur du récit va véritablement se modifier, se métamorphoser. Dorénavant, plutôt que de bâtir son récit selon le simple enchaînement des événements historiques dont il faisait la description, le déroulement des *Chroniques* suivra celui de l'enquête du chroniqueur, celui de ses voyages d'information et de ses nombreuses rencontres avec des acteurs de l'histoire. Le récit historique et la vie de son auteur se confondent.

⁴¹ Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chronicles*. *Op. cit.*, p. 110.

⁴² Kenneth Fowler. « Froissart, Chronicler of Chivalry ». *History Today*, 36 (1986), p. 54.

⁴³ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 77-8.

Avant que ce troisième livre des *Chroniques* ne voit le jour, il n'y a pas véritablement de héros central dans l'œuvre historique de notre chroniqueur. Par contre, à partir du moment où Froissart nous donne ce qui allait devenir l'un des passages les plus célèbre et les plus célébré des *Chroniques*, c'est-à-dire le récit de son voyage l'amenant de Pamiers à Orthez aux côtés d'Español de Lyon, c'est lui-même qui devient ce personnage central⁴⁴. Dorénavant, le chroniqueur ne se sentira plus prisonnier du modèle de chronique qui vaut pour les livres I et II, c'est-à-dire celui d'un récit qui se déroule de façon linéaire ou événementielle⁴⁵. Peter F. Ainsworth écrit : « à partir du *Voyage* (en Béarn), le carcan de la prose narrative soumise au déroulement linéaire des événements est désormais rompu »⁴⁶. Encore une fois, ce sont les propos de Michel Zink qui se prêtent le mieux à la description de cette véritable transformation que Froissart fait subir à son œuvre :

c'est de cette façon que l'on passe des chroniques aux mémoires. C'est de cette façon que le présent de la vie de Froissart et les souvenirs personnels de ce qu'il a vécu l'emportent sur la mémoire objective des événements ou du moins en commandent la transmission. Le prologue du Livre IV prend en compte cette mutation et la tient pour définitive. Du coup, il jette un regard rétrospectif sur l'ensemble de l'œuvre et la considère du point de vue de ce en quoi elle s'est transformée : du point de vue des souvenirs de l'historien Froissart. La confrontation du passé et du présent met en jeu le temps vécu et le vieillissement [...] mais aussi la patiente élaboration des *Chroniques* qui s'est confondue avec le temps de sa vie⁴⁷.

En observant le prologue du livre IV des *Chroniques*, on se rend compte que le nouveau dessein, la nouvelle façon de procéder de Froissart y est clairement exposée. Effectivement, dans ce prologue auquel Michel Zink

⁴⁴ William Calin. « Narrative Techniques in fourteenth-century France : Froissart and his *Chroniques* ». dans Rupert T. Pickens (dir.). *Studies in Honor of Hans-Erich Keller. Medieval French and Occitan Literature and Romance Linguistics*. Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1993, p. 231 et ss.

⁴⁵ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 180-1.

⁴⁶ *Ibid.*, I, p. 455-6.

⁴⁷ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 78.

accorde tant d'importance, le chroniqueur énonce même rétroactivement que sa façon de procéder diffère grandement de ce qu'elle était avant la réalisation de son voyage en Béarn :

ainsi au titre de la bonne dame (la reine Philippa) et à ses coustages et aux coustages des haulx seigneurs, en mon temps je cerçay la plus grant partie de la crestienneté, voire qui à cercier fait, et, partout où je venoie, je faisoie enqueste aux anciens chevalliers et escuiers qui avoient esté ès fais d'armes et qui proprement en savoient parler, et aussi à aucuns héraulx de crédence, pour vérifier et justifier toutes mes matières⁴⁸.

De plus, comme le signale Zink, dans la première phrase de ce même prologue, Froissart, plutôt que de dire qu'il va raconter l'histoire des faits passés, déclare qu'il racontera l'histoire des faits dont il s'est occupé dans son propre passé de chroniqueur-enquêteur : « le seul temps passé qui est ici en cause est son temps passé à lui »⁴⁹.

D) Les réécritures du livre I

Bien que le livre I des *Chroniques* de Jean Froissart traite, en grande partie, d'événements survenus alors que l'auteur n'était même pas encore né, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un livre fort intéressant, surtout lorsque l'on considère qu'il a été réécrit deux fois. De plus, il est également fort intéressant de noter que la seconde réécriture du livre I a été réalisée après que soit survenue une évolution dans les méthodes de travail du chroniqueur valenciennois. Ce premier volet de son œuvre est d'ailleurs de loin celui pour lequel notre chroniqueur a consacré le plus de temps, que ce soit pour la première écriture ou pour son perfectionnement⁵⁰.

⁴⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 2.

⁴⁹ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 79.

⁵⁰ John Joseph Norman Palmer. « Book I (1325-1378) and its Sources », *loc. cit.*, p. 7 et ss.

1) Comparaison des trois prologues du livre I

Avant toute chose, il est essentiel de mentionner que pour chacune des trois rédactions du livre I des *Chroniques*, Froissart a réalisé un prologue unique et bien distinct des deux autres. La première rédaction du livre I est communément appelée manuscrit d'Amiens, la seconde porte le nom de manuscrit AB alors que la tierce est mieux connue sous le nom de manuscrit de Rome.

La comparaison des prologues des trois différentes rédactions du livre I nous permet, à elle seule, de bien voir l'évolution de l'écriture de Froissart. On constate dès le départ une différence dans la façon dont le chroniqueur présente les contrées opposées dans les guerres qu'il va décrire. En effet, dans le manuscrit d'Amiens, Froissart ne parle que des hostilités entre la France et l'Angleterre⁵¹. Dans le manuscrit AB, il ajoute la mention « et des royaumes voisins »⁵². Enfin, c'est le manuscrit de Rome qui est le plus complet en ce qui concerne l'énonciation des pays impliqués dans la guerre :

les grans mervelles et li biau fait d'armes, liquel sont avenu par les gerres de France et d'Engleterre et des roiaulmes voisins, conjoins et ahers avecques euls, dont li rois sont cause, [...] ⁵³.

Cet élargissement géographique témoigne bien, selon nous, que la vision qu'a Froissart du conflit franco-anglais a changé entre le moment où il a écrit la première et la dernière version du livre I de son œuvre. Ainsi, après avoir côtoyé Bretons, Flamands, Castillans et Portugais, il semble que l'extrait tiré du manuscrit de Rome démontre que son auteur discerne dorénavant l'existence d'alliances entre certaines des puissances impliquées dans le conflit qui l'intéresse tant.

⁵¹ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 1.

⁵² Jean Froissart. *Chroniques. Édition de Siméon-Auguste Luce et al.* Paris, Société de l'Histoire de France, 1869, I, partie 2, p. 1.

⁵³ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 35.

On remarque également que les fonctions que Froissart s'attribue alors qu'il se présente dès les premiers paragraphes des *Chroniques* changent. En effet, dans le prologue du manuscrit d'Amiens, le chroniqueur ne se dit que « prestre net de la ville de Vallenchiennes »⁵⁴. Nous savons que c'est vers 1373 que Jean Froissart reçut la cure des Estinnes près de Mons (Belgique actuelle) dont il est fort probablement question ici⁵⁵. Or, lors de la rédaction du prologue du manuscrit de Rome, Froissart ne se dit plus prêtre mais bien « tresoriers et chanonnes de Chimay »⁵⁶. Évidemment, il faut bien remarquer que l'obtention et la mention par Froissart de ses charges de plus en plus importantes ne semblent pas modifier son comportement en tant qu'écrivain. Cependant, on constate que notre chroniqueur gravit les échelons un à un vers un statut social plus élevé. Par le fait même, il acquiert de plus en plus de notoriété en tant qu'historien, ce qui lui permettra, nous le verrons plus tard, d'affirmer avec davantage de crédibilité que ce qu'il dit est vrai. Quoi qu'il en soit, nous savons que Froissart obtint ces charges grâce à Guy de Blois, et ce, vers 1383-84⁵⁷. Une fois de plus, l'hypothèse selon laquelle les deux premières rédactions du livre I ne peuvent avoir été complétées après 1382 semble confirmée puisqu'il n'est nullement question, dans les prologues de celles-ci, des charges de trésorier et de chanoine du chroniqueur hennuyer.

Enfin, notons que dans le prologue d'Amiens, Froissart se livre à une énumération des grands hommes d'armes d'Angleterre et de France⁵⁸. Cependant, autant dans le prologue AB que dans celui de Rome, cette liste est

⁵⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 1.

⁵⁵ Peter F. Dembowski. « Froissart, Jehan » dans *Dictionary of the Middle Ages. loc. cit.*, p. 302.

⁵⁶ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 35.

⁵⁷ Sylvie Lefèvre et Gillette Tyl-Labory. « Jean Froissart » dans *Dictionnaire des lettres françaises. loc. cit.*, p. 771.

⁵⁸ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 2.

remplacée par une description de l'état de la « Proece »⁵⁹. Un tel changement nous amène à avancer deux points importants quant à l'évolution de l'écriture de notre chroniqueur. Premièrement, nous pouvons affirmer avec suffisamment de certitude que l'ordre de parution des différentes rédactions du premier livre des *Chroniques* est exact. En effet, il semble impossible que le manuscrit AB ait été rédigé avant celui d'Amiens puisque le discours sur la « Proece » que l'on y retrouve ressemble grandement à celui du manuscrit de Rome. Il paraît fort peu probable que Froissart ait d'abord donné un récit parlant de « Proece », pour ensuite passer à une simple énumération de grands personnages dans une deuxième rédaction, et enfin revenir au récit de « Proece » dans une dernière. Deuxièmement, ce n'est pas uniquement à partir de son voyage à la cour de Gaston Fébus à Orthez que Froissart va faire évoluer son écriture. Bien avant cela, au tout début des années 1380 semble-t-il, il décide d'abandonner la simple énumération de grands chevaliers anglais et français au profit d'un récit plus romanesque du voyage de « Proece ». Nous sommes donc en mesure d'affirmer que, bien que la coupure représentée par Orthez semble assez radicale, les écrits du chroniqueur valenciennois ont évolués tout au long de sa prolifique carrière, et non pas seulement de façon drastique entre le second et le tiers livre des *Chroniques*.

2) Ressemblances entre le manuscrit de Rome et les livres III et IV

Le manuscrit de Rome, bien qu'il traite d'événements s'étant déroulés avant 1350, s'apparente beaucoup plus aux livres III et IV qu'aux deux premières rédactions du livre I et au livre II. Effectivement, des passages tels que celui qui suit confirme la parenté de style entre les deux extrémités des *Chroniques* :

je Froissars, acteres de ces croniques, le di pour tant que, en ma
jonece, je fu moult bien et tous sus amés de l'ainnet frere Espensier,

⁵⁹ Jean Froissart. *Chroniques*. Édition de Siméon-Auguste Luce et al. *Op.cit.*, p. 5-7. Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 37-9.

[...]. Et pluisseurs fois avint que qant je cevauchoie sus le pais avecques lui, car les terres et revenues des barons d'Engleterre sont par places et moult esparses, il m'apelloit et me disoit : 'Froissart, veés vous celle grande ville a ce haut clochier?' – Je respondoie : 'Monsigneur, oïl. Pourquoi le dittes vous?' – 'Je le di pour ce : elle deuist estre mienne, mais il i ot une male roine en ce pais, qui tout nous tolli.' Et ensi par pluisseurs fois m'en monstra il semees en Engleterre plus de .XL.; et appelloit la roine Issabiel, mere au roi Edouwart, le « Male Roine », et aussi faisoient si frere⁶⁰.

Il est frappant de constater comment Froissart réussit à se mettre en scène même lorsqu'il s'agit d'événements anciens. L'exemple que nous venons tout juste d'exposer est sans aucun doute l'un des plus explicites : le chroniqueur réussit à s'intégrer lui-même dans son récit en faisant référence à un événement qui s'est déroulé une douzaine d'années avant sa propre naissance! Froissart s'est ici bien évidemment inspiré du « modèle » qu'il a lui-même créé dans le livre III, c'est-à-dire celui de la chevauchée d'information aux côtés d'un informateur. Michel Zink mentionne que pour le chroniqueur hennuyer, la possibilité de s'entretenir d'égal à égal avec les grands de son temps ne pourra être que bénéfique : « à côté du grand seigneur : cette position gratifiante pour Froissart, toujours avide d'intégration sociale, permet l'échange des informations »⁶¹.

Cet épisode n'apparaît évidemment pas dans la première et la seconde rédaction du premier volet de l'œuvre historique du chroniqueur hennuyer. Comme l'a si bien démontré, encore une fois, Michel Zink : « dans les rédactions antérieures – antérieures au Livre III –, il ne se met pas en scène de cette façon et ne reproduit pas ses conversations avec des interlocuteurs, il ne se montre pas chevauchant à travers l'Angleterre avec Édouard Despenser comme avec Espan de Lion ou avec le (sic) Enguerrand de Coucy »⁶².

De plus, on peut trouver, dans le manuscrit de Rome, des passages où Froissart introduit les témoignages de certains « grands » pour appuyer des

⁶⁰ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 108-9.

⁶¹ Michel Zink. *Froissart et le temps. Op. cit.*, p. 81.

points de son premier livre, alors qu'il ne le faisait pratiquement pas, ou beaucoup moins, dans la première rédaction de ce même livre. Ainsi, lorsque Jean Chandos fut fait chevalier par Édouard III, Froissart nous dit :

mais je, Froissars et acteres de ces croniques, oi dire plus de une fois le gentil chevalier messire Jehan Camdos que il fu fais nouviaux chevaliers de la main le roi Edouwart d'Engleterre ce venredi que li assamblee fu a Buironfosse; et pour tant que il fu plus vaillans que nuls aultres quiconques s'armast de la partie des Englois, j'en fac enarration⁶³.

À ce sujet d'ailleurs, dans le manuscrit d'Amiens, le chroniqueur se contente de dire :

et fist là li roys englés pluseurs chevaliers : entre les autrez le fu fais messires Jehans Camdos qui depuis fu si bons chevaliers⁶⁴.

Il existe également d'autres exemples semblables, notamment en ce qui concerne le siège d'Aiguillon⁶⁵ et la bataille de Crécy⁶⁶.

Il existe en outre une ressemblance dans la façon dont Froissart dresse le portrait des Anglais dans le livre IV et dans le manuscrit de Rome. Cette similitude, nous n'avons cependant nullement la prétention de pouvoir la démontrer de façon plus nette et précise que ne l'a réussi George T. Diller dans un article paru en 1976⁶⁷. Nous reprenons ici, par souci de concision, un seul des deux excellents exemples cités par Diller :

le temps nous est mué de bien en mal depuis la mort du roy Édouard, de bonne mémoire, que justice estoit tenue et gardée grandement ou souffisamment. De son temps, il n'estoit homme,

⁶² *Ibid.*, p. 86.

⁶³ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 334.

⁶⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 287.

⁶⁵ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 663; Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.* : aucune référence à quelque témoin que ce soit.

⁶⁶ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 726; Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, III, p. 12.

⁶⁷ George T. Diller. « La dernière rédaction du premier livre des *Chroniques* de Froissart ». *Le Moyen Âge*, 76 (1970), p. 105 et ss.

tant fuist hardy, qui osast prendre en Angleterre une poule ou ung œuf sans payer [...]»⁶⁸.

Or sont il et ont esté un lonch temps bien d'acort ensamble, car li noble ne demande au peuple que toute raison. Aussi on ne li sousferroit point que il presist sans paier .I. oef ne une poule⁶⁹.

Selon Diller, il n'existe aucun autre passage des *Chroniques* où le chroniqueur valenciennois ait pu utiliser cette expression traitant de poule et d'œufs, ce qui confirme, une fois de plus, la ressemblance entre le livre IV et l'ultime rédaction du livre I de l'œuvre historique de Froissart⁷⁰.

3) Un système d'explication causale

George T. Diller nous a également donné un excellent article traitant du rôle accordé par Froissart à Robert d'Artois dans ses *Chroniques*⁷¹. L'auteur y mentionne que Froissart, dans sa dernière rédaction du livre I, plutôt que de préciser le véritable rôle joué par Robert d'Artois dans le début du conflit franco-anglais, va énoncer un récit moins véridique mais plus évocateur de l'importance que revêtait, selon lui, ce pair de France. Il affirme que : « [...] le rôle que le chroniqueur imagine ici pour Robert d'Artois en Gascogne correspond chez lui à un système d'interprétation historique »⁷². Autrement dit, Froissart n'est pas certain de la véracité des événements qu'il raconte, mais il les raconte tout de même pour démontrer l'importance de Robert d'Artois.

Froissart a, entre autres, dans le manuscrit de Rome, inclus des chapitres où il dit que Robert d'Artois a véritablement exhorté Édouard III à se soulever et

⁶⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XVI, p. 157.

⁶⁹ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. *Op. cit.*, p. 42-3.

⁷⁰ George T. Diller. « La dernière rédaction du premier livre des *Chroniques* de Froissart ». *loc. cit.*, p. 106-7.

⁷¹ George T. Diller. « Robert d'Artois et l'historicité des *Chroniques* de Froissart ». *Le Moyen Âge*, 86 (1980), pp. 217-31.

⁷² *Ibid.*, p. 220.

à revendiquer la couronne de France appartenant injustement à Philippe VI de Valois. Voici un court extrait du discours que Robert d'Artois aurait tenu à l'endroit du roi d'Angleterre Édouard III :

monsigneur et biaux cousins, vous este jones et a venir : si ne vous devés pas refroidier de demander vostre droit et de calengier. Vous avés deus ou trois coses qui grandement vous i pueent aidier et valoir avecques le droit. Vous avés mise et cavance assés, et peuple de bonne volenté, qui desirent les armes, et qui point ne voellent estre wiseus. Si avés tres grant commencement de requérir et calengier ce qui est vostre⁷³.

Plus tard, après avoir convaincu le souverain anglais de solliciter les alliances du duc Jean de Brabant et de Jacques d'Arteveld⁷⁴, Froissart rapporte encore un extrait très évocateur d'un autre mielleux discours tenu par Robert d'Artois à l'endroit du souverain anglais :

monsigneur, je le vous ai bien tousjours dit : vous trouverez plus d'amis et de bon confort dela la mer que vous ne quidiés, car oncques Alemant ne peuvent amer les François; il vous feront roi de France, car chils qui l'est, n'i a nulle juste cause⁷⁵.

Mais pourquoi Froissart s'est-il tant éloigné de la vérité (telle qu'elle est connue aujourd'hui) alors qu'il semble que ce soit la seconde rédaction qui se rapproche en fait le plus de celle-ci? La réponse, c'est George T. Diller qui va nous la donner : « visiblement, dans son dernier texte, Froissart cherche à créer pour ce pair de France rebelle un rôle de choix. [...] nous observons que bon nombre des scènes et des discours inventés par le chroniqueur dénotent non pas une indifférence pour la vérité historique, mais une vraie intention – sinon un système – d'explication causale »⁷⁶. Diller énonce à ce sujet un exemple très évocateur. Il nous dit que Froissart aurait retardé de trois ans le départ du roi David Bruce pour la France, le datant de 1337 plutôt que de 1334. Prétextant que le chroniqueur hennuyer a sans doute été induit en erreur par les écrits de

⁷³ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 229.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 252-63.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 265.

⁷⁶ George T. Diller. « Robert d'Artois et l'historicité des *Chroniques* de Froissart ». *loc. cit.*, p. 29-30.

son prédécesseur liégeois, Diller souligne tout de même qu'en plaçant le départ de David Bruce pour la France en 1337, cela a permis à Froissart de justifier l'exil du roi écossais par la simple présence de Robert d'Artois aux côtés d'Édouard III⁷⁷. On ne pourrait trouver meilleur exemple pour illustrer ce système d'explication causale. En effet, il est ici très clair qu'entre le rôle joué par Robert d'Artois en tant que conseiller du roi anglais et le départ de David Bruce pour la France, il n'y avait qu'un pas à franchir. Froissart, cherchant à faire comprendre cet épisode à son auditoire, élaborait donc l'hypothèse selon laquelle Robert d'Artois en était la principale cause. Cependant, comme l'a démontré George T. Diller : « en 1334, la nouvelle présence du baron français n'a guère pu avoir l'effet que Froissart lui attribue sur la décision du roi d'Écosse »⁷⁸.

Ce système d'explication causale démontre donc, encore une fois, le profond et constant désir qu'éprouvait Jean Froissart d'améliorer le premier livre de ses *Chroniques* en y apportant, parfois à tort pour ce qui est de la vérité historique comme nous venons de le voir, des changements qui allaient être, selon lui, bénéfiques à la compréhension des faits par ses éventuels lecteurs.

II. Les âges de l'historien et l'évolution de sa perception des choses

En parcourant les différentes phases de l'évolution de l'écriture chez le chroniqueur Jean Froissart, il nous est apparu que la vie même de ce dernier en tant qu'historien pouvait être partagée en quelques « âges » bien distincts. Au cours des prochaines pages, nous verrons donc comment notre chroniqueur évolua de ce qui n'était, au départ, qu'une phase d'émerveillement et d'apprentissage pour ensuite se développer et progresser dans sa conception

⁷⁷ Robert d'Artois serait arrivé dans l'entourage du roi d'Angleterre en 1334. *Ibid.*, p. 230.

⁷⁸ *Ibid.*

même de l'histoire, et enfin glisser vers ce qui allait devenir un espèce de désillusionnement vers la fin de sa carrière.

A) L'émerveillement et l'apprentissage

Dès son jeune âge, Jean Froissart eut la chance, ou peut-être même la clairvoyance, de se rapprocher très tôt de la famille comtale de Hainaut⁷⁹. De sa proximité avec cette maison naquit sa première grande opportunité professionnelle : la chance de se rendre à la cour d'Angleterre et de fréquenter Philippa, fille du comte Guillaume de Hainaut et épouse d'Édouard III. Lorsqu'il se rend en Angleterre pour la première fois, en 1361, c'est à titre de *clerc de la chambre* de la reine Philippa, c'est-à-dire qu'il est accueilli surtout pour ses qualités de poète⁸⁰. Malgré cela, il semble que ce ne soit pas un recueil de poésie qu'il offre à la reine lors de son arrivée en Angleterre, mais bien un ouvrage historique. Les propos de Michel Zink semblent confirmer cette hypothèse : « Depuis quatre ou cinq ans en effet, si l'on interprète correctement son propre témoignage, il réunit des matériaux touchant 'les guerres de France et d'Angleterre' et il compile la chronique de Jean le Bel. L'année même de son arrivée, il offre à la reine le résultat de ce travail, ce 'livre', peut-être en vers, qui est la première ébauche des chroniques »⁸¹.

On peut facilement imaginer jusqu'à quel point Froissart a pu être émerveillé, pour ne pas dire subjugué par l'ampleur et la stimulation trouvée à la cour d'Angleterre. À ce sujet, voici ce qu'en pense Peter F. Dembowski : « Froissart's association with the culturally very French royal court of England dates from 1361 to 1369. It was without a doubt the period of his most intense

⁷⁹ Roman d'Amat. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française. loc. cit.*, p. 1338.

⁸⁰ Peter F. Dembowski. *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense*. Lexington, French Forum Publishers, 1983, p. 41.

poetic activity. [...] There is no doubt that Froissart flourished in those years as a court poet and, at the same time, underwent a period of preparation and apprenticeship for his future profession as chronicler »⁸². En effet, c'est lors de ce séjour en Angleterre que Froissart développera deux aspects essentiels de sa profession de chroniqueur, deux aspects qui continueront de croître tout au long de sa carrière : un réseau de relations d'une grande ampleur et un goût marqué pour les voyages.

Dans un premier temps, il paraît essentiel de noter qu'à la cour anglaise, Froissart tisse évidemment des liens avec des notables anglais ou pro-anglais, entre autres Robert de Namur et probablement Jean Chandos, mais aussi avec de grands personnages français. En effet, lorsqu'il arrive en Angleterre en 1361, il y a encore de nombreux otages français arrivés suite à la défaite de Poitiers⁸³. Parmi eux, il y en a un qui aura beaucoup d'influence dans la carrière de Froissart : Guy de Châtillon, comte de Blois⁸⁴. Le chroniqueur recueille donc les propos des premiers témoins directs, d'un camp comme de l'autre, qu'il lui a été donné de rencontrer.

En plus de tout cela, sa protectrice et compatriote Philippa le poussera à voyager notamment en Écosse, dans le sud de la France et même en Italie⁸⁵. Cependant, ces trois voyages ne se répercuteront pas dans les *Chroniques* avec la même ampleur qu'auront plus tard le voyage en Béarn de 1387-88 ou le dernier périple en Angleterre de 1395 par exemple. Effectivement, lors de son voyage à la cour de David Bruce, Froissart a définitivement rencontré de

⁸¹ Michel Zink. « Froissart : de l'apogée mortel au déclin vivant ». dans Claude Thomasset et Michel Zink. *Apogée et Déclin, Actes du Colloque de l'URA 411, Provins, 1991*. Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1993, p. 131.

⁸² Peter F. Dembowski. *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense*. *Op. cit.*, p. 42-3.

⁸³ George Gordon Coulton. *The Chronicler of European Chivalry*. London, The Studio, 1930, p. 27 et ss.

⁸⁴ À son sujet, Peter F. Dembowski nous apprend que sa mère était la cousine directe de la reine Philippa d'Angleterre. Voir *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense*. *Op. cit.*, p. 46.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 43-4.

nombreux notables écossais; malgré cela, les conséquences sur les *Chroniques* ne sont pas si déterminantes. Emmanuèle Baumgartner et Armel H. Diverres sont tous deux formels : la description des us et coutumes des Écossais que l'on retrouve dans les *Chroniques* de Froissart est empruntée presque mot à mot à l'œuvre de Jean le Bel⁸⁶. Il en va cependant tout autrement en ce qui concerne la dernière rédaction du livre I : « tous les éléments du « discours écossais » se retrouvent enfin, presque inchangés mais authentifiés à posteriori par la vision personnelle du témoin, du voyageur Froissart, dans l'ultime version des *Chroniques*, celle que conserve le manuscrit de Rome, rédigé vers 1400 »⁸⁷.

Alors que Froissart est encore « à l'école de Jean le Bel », ses voyages ne marquent pas encore son œuvre historique comme le feront plus tard ses nombreux autres périples d'information. On pourrait dire qu'à ses débuts, le chroniqueur de Valenciennes ne s'investit pas personnellement dans ses *Chroniques* comme il le fera plus tard, visiblement parce qu'il est peu expérimenté et parce que l'œuvre de Jean le Bel représente encore pour lui un idéal à atteindre. Ce sera donc seulement une fois que les événements historiques couverts par Froissart seront trop tardifs pour se retrouver dans l'œuvre de Jean le Bel que notre chroniqueur passera de la période de l'apprentissage à celle de la maturité.

B) Une conception de l'histoire en évolution et en développement

Au moment où il quitte Guy de Blois, non sans avoir obtenu des lettres de recommandation qu'il allait présenter à Gaston Fébus dès son arrivée en Béarn⁸⁸,

⁸⁶ Emmanuèle Baumgartner. « Écosse et Écossais, l'entrelacs de la fiction et de l'histoire dans les *Chroniques* et le *Méliador* de Jean Froissart », dans Jean Dufournet *et al.* *L'image de l'autre européen, XV^e-XVII^e siècles*. Paris, Presses de La Sorbonne nouvelle, 1992, p. 13. Armel H. Diverres. « Jean Froissart's Journey to Scotland ». *Forum for Modern Language Studies*, 1 (1965), p. 63.

⁸⁷ Emmanuèle Baumgartner. « Écosse et Écossais, l'entrelacs de la fiction et de l'histoire dans les *Chroniques* et le *Méliador* de Jean Froissart », *loc. cit.*, p. 13.

⁸⁸ Froissart nous dit lui même dans le prologue du livre III : « [...] à mon très-redouté seigneur le conte de Blois, lequel me bailla ses lettres de familiarité adreschans au dit conte Gaston de

Froissart a une seule idée en tête : se rendre là où il allait pouvoir accumuler la matière nécessaire à la réalisation des *Chroniques*. C'est la première fois que le chroniqueur énonce aussi clairement le but d'un tel voyage. Comme le rappelle Peter F. Ainsworth : « [...] la conception de l'histoire, chez Froissart, semble avoir évolué au fil des années »⁸⁹. Cette évolution de sa conception de l'histoire n'est sans doute nulle part plus clairement visible que dans le livre III des *Chroniques*. En effet, le récit du voyage en Béarn avec lequel débute ce troisième volet de l'œuvre historique de Jean Froissart fait en sorte que le lecteur peut tenter de comprendre et d'interpréter lui-même les récits que le chroniqueur recevait de ses informateurs⁹⁰. Jamais auparavant le lecteur ne s'était senti aussi proche, aussi directement relié à l'historien médiéval en plein travail. Ainsi, il semble nous être permis de juger directement si les propos d'Espan de Lion ou du Bascot de Mauléon recueillis par Froissart paraissent véridiques ou non. Voilà ce en quoi la conception de l'histoire de Froissart change : plutôt que de reprendre les propos qu'il a entendu et de composer lui-même un récit historique, il prétend exposer mot pour mot les récits que ses informateurs lui ont livrés. Cet exemple, tiré de l'un des premiers chapitres du livre III, illustre ce changement à merveille :

des racomptes que messire Espang de Lyon me faisoit par manière de advertissement, j'estoie tout resjouy, car elles me venoient très-grandement à plaisance, et toutes trop bien les retenoie, et si tost que nous estions descendus ensemble ès hostels, sur le chemin que nous fesismes ensemble, je les mettoie par escript, fust du soir ou du matin, pour en avoir plus fresche mémoire ou temps avenir, car il n'est si juste retentive que de mettre par escript, [...] ⁹¹.

C'est par des affirmations de ce genre que Jean Froissart soutient que ses écrits sont une reproduction fidèle des informations qu'il a obtenu lors d'une de ses

Fois » Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p.3.

⁸⁹ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 107.

⁹⁰ Peter F. Ainsworth. « Knife, Key, Bear and Book : Poisoned Metonymies and the Problem of *Translatio* in Froissart's Later *Chroniques* ». *Medium Aevum*, 59 (1990), p. 93.

⁹¹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 74.

nombreuses conversations avec Espan de Lion⁹². En fait, conversation n'est peut-être pas le terme exact, il vaudrait probablement mieux dire questionnement ou enquête. C'est du moins ce que les propos de Paul J. Archambault nous laissent croire : « Froissart's questions are a steady, horizontal march forward. He pursues his informants like a hunter after game »⁹³.

Malgré cela, notre chroniqueur semble s'être peu soucié de vérifier la véracité des récits recueillis auprès de ses divers informateurs. À ce sujet, Pierre Tucoc-Chala a dit :

en effet Froissart ne vérifie jamais la véracité des affirmations des ses interlocuteurs. Dans sa rédaction définitive, il se soucie peu de la véracité du récit, beaucoup plus de son effet littéraire que de son exactitude; manifestement il retranscrit mot à mot ce qu'il a entendu sans tenter de se livrer à une critique interne, sans s'informer sur la rectitude de certaines affirmations⁹⁴.

En revanche, Froissart développera une attitude fort positive en ce qui concerne notamment le récit des guerres se déroulant dans la péninsule ibérique⁹⁵. Quelques années après qu'il ait recueilli, en Béarn, les versions castillane et gasconne du déroulement de ces hostilités, il se rendra à Middelbourg en Zélande pour y obtenir la version portugaise auprès d'un certain João Fernandes Pacheco, ou, comme il l'appelle lui-même, Jehan Ferrant Percek⁹⁶. Bien qu'un tel comportement dénote une évolution nette dans sa conception de l'histoire, Froissart ne se donnera toutefois pas la peine de

⁹² George T. Diller l'a lui aussi souligné dans l'article « Froissart's 1389 Travel to Béarn : A Voyage Narration to the Center of the Chronicles ». *loc. cit.*, p. 51.

⁹³ Paul J. Archambault (dir.). *Seven French chroniclers, Witnesses to History*. *Op. cit.*, p. 68.

⁹⁴ Pierre Tucoc-Chala. « Froissart dans le Midi Pyrenéen ». dans John Joseph Norman Palmer (ed.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981, p. 126. Voir aussi Kenneth Fowler. « Froissart, Chronicler of Chivalry », *loc. cit.*, p. 54 et P.E. Russell. « The War in Spain and Portugal ». dans John Joseph Norman Palmer (ed.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981, p. 83 et ss.

⁹⁵ En fait, on ne peut vraiment affirmer avec certitude que le chroniqueur valenciennois ait développé une telle attitude seulement suite à son voyage en Béarn, mais c'est du moins seulement à partir du troisième livre qu'il énoncera clairement qu'il s'est donné la peine de nous exposer deux versions possiblement contradictoires des faits.

comparer les différents témoignages reçus, comme il aurait semblé logique de le faire. Peter F. Ainsworth tient cependant, à ce sujet, des propos fort intéressants : « s'il ne songe pas à concilier les deux versions des guerres ibériques qu'il nous transmet dans le Troisième livre, c'est surtout parce que sa conception de la vérité, de l'impartialité chevaleresques l'en empêche. Les historiens ont raison de lui reprocher ce 'défaut de méthode', même s'ils commettent ainsi un anachronisme »⁹⁷.

C) La désillusion en fin de carrière?

Alors que le livre III témoignait de la maturité et d'un certain changement de méthode historique chez Jean Froissart, le livre IV et le manuscrit de Rome laissent transparaître, malgré le fait que la méthode soit la même que lors du voyage en Béarn, un certain désillusionnement du chroniqueur hennuyer. En effet, les quelques événements dont il sera question au cours des prochaines pages montrent bien comment, en fin de carrière, Froissart appréhende les « changements » que subit le monde chevaleresque pour lequel il s'est passionné depuis si longtemps.

Dans un premier temps, notons le désaccord du chroniqueur avec certains gestes posés par l'un des patrons dont il a été le plus proche tout au long de sa carrière, Guy de Châtillon, comte de Blois. Quelques temps avant sa mort, affligé de graves problèmes financiers, ce dernier aurait vendu son comté de Blois au grand désarroi de son protégé, qui considérerait ce geste comme étant totalement incompatible avec l'idéal chevaleresque. Voyons d'ailleurs ce qu'il en pense :

ainsi ou aucques près se portèrent ces marchandises, et je les ay
escriptes au plus justement que j'ay peu à la fin que en temps

⁹⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 262-4.

⁹⁷ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 327.

advenir par la mémoire de mon escripture la vérité en soit sceue; car le conte Guy de Blois mon seigneur et mon maistre, comme jeune, ignorant et mal conseillé le plus par sa femme et par ce vallet de chambre nommé Sohier, fist et passa ce povre marchié; [...]⁹⁸.

On voit que Froissart, incapable de concevoir que son patron ait pu commettre un tel geste insensé par lui-même, rejette la faute sur la femme et le valet de chambre de celui-ci, voulant ainsi en quelque sorte « innocenter » Guy de Châtillon.

D'un autre côté, Marie-Thérèse de Medeiros a souligné un autre symptôme de ce désenchantement marqué de Jean Froissart. Elle signale que pour motiver son ultime voyage en Angleterre en 1395, le chroniqueur amène trois arguments : premièrement, le désir de louer de « grands Anglais »; deuxièmement, le souhait de revoir les seigneurs qu'il a connu en début de carrière; et troisièmement, le désir de confirmer la véracité de ce qu'il aurait pu écrire à propos de ces mêmes seigneurs⁹⁹. Elle en vient donc à affirmer que : « ce qui constituait la raison essentielle, ouvertement proclamée du voyage en Béarn, l'enquête du chroniqueur, la démarche historique, arrive ici en dernier, [...], tandis que prime, aussi bien dans la première que dans la seconde des raisons exposées, la subjectivité de l'auteur »¹⁰⁰. Ainsi, selon ce qu'il a lui-même écrit dans ses *Chroniques*, il semble que Jean Froissart, vers la fin de sa vie, ait réalisé ce voyage en Angleterre par désir personnel beaucoup plus que par souci d'amélioration de la qualité de son œuvre historique.

D'ailleurs, ce dernier périple en sol anglais s'avérera décevant pour le chroniqueur qui y avait pourtant reçu, une trentaine d'années plus tôt, un accueil si chaleureux de la part de la reine Philippa qui était elle aussi originaire du

⁹⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 374.

⁹⁹ Ces trois arguments, nous pouvons les retrouver dans cet ordre dans Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 140 et ss.

¹⁰⁰ Marie-Thérèse de Medeiros. « Voyage et lieux de mémoire : Le retour de Froissart en Angleterre ». *Le Moyen Âge*, 98 (1992), #3-4, p. 420.

Hainaut. Les propos de Kenneth McRobbie à ce sujet sont les suivants : « Froissart's enthusiasm for war wanes when 'amour, paix, ne concorde' can find no place among the English, with what now strikes him as their disproportionate and unchivalric mania for war (KXIV, 314-315), and he seems to agree with the more pacific Richard II that war with France was destructive of men and property, chivalry and Christianity (KXV, 117, 155) »¹⁰¹. Il faut dire qu'aux yeux du chroniqueur, le règne de Richard II ne se compare d'aucune façon avec le véritable « âge d'or » que fut celui d'Édouard III¹⁰². Effectivement, tout au long des *Chroniques*, Froissart ne tarira jamais d'éloges à l'endroit de celui qui régna pendant un demi-siècle sur l'Angleterre. Dans les prologues des manuscrits A-B et de Rome, il disait d'ailleurs que « Proèce », après avoir séjourné tour à tour chez David, Cirus, Priam, César et Charlemagne, s'établit un temps à la cour d'Édouard III¹⁰³. Le simple fait que Froissart utilise l'expression « a resgné » en parlant du séjour de « Proèce » en Angleterre démontre que, selon lui, l'âge d'or du règne d'Édouard III est bel et bien révolu¹⁰⁴.

Ainsi, comme le montre si bien cet extrait de l'édition du manuscrit de Rome de George T. Diller : « au pèlerinage réel mais décevant de 1395, devait répondre le voyage imaginaire que fit le chanoine peu après 1400, reprenant ses vieux folios familiers pour recréer une troisième fois l'âge d'or d'Édouard III »¹⁰⁵. Cet ultime remaniement du livre I des *Chroniques* se veut donc un dernier retour à ce qui fut, pour Froissart, dans un passé déjà distant d'une trentaine d'années, l'idéal de chevalerie. Cependant, on peut déceler, autant dans le livre IV que dans le manuscrit de Rome, une plus grande lucidité du

¹⁰¹ Kenneth McRobbie. « The Concept of Advancement in the Fourteenth Century in the Chroniques of Jean Froissart ». *Annales canadiennes d'histoire*, 6 (1971), p. 16.

¹⁰² L'expression est de George T. Diller.

¹⁰³ Jean Froissart. *Chroniques*. Édition de Siméon-Auguste Luce et al. *Op. cit.*, p. 5-6. Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 38.

¹⁰⁴ Peter F. Ainsworth. « Knife, Key, Bear and Book : Poisoned Metonymies and the Problem of *Translatio* in Froissart's Later *Chroniques* ». *loc. cit.*, p. 105.

¹⁰⁵ George T. Diller. « Introduction » dans Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 23.

chroniqueur. Il se rend évidemment compte que tout n'est pas rose, comme il avait plus facilement tendance à le croire en début de carrière : « le chroniqueur semble avoir perdu confiance en la marche inéluctable de *Prouesse* à travers l'Europe : certains éléments de la société contemporaine ne reflètent plus sa vision confiante du progrès, de la *translatio militii*, et lui aussi commence à en douter à son tour »¹⁰⁶.

Le manuscrit de Rome est sans aucun doute, comme l'ont été plus tôt les rédactions d'Amiens et A-B, destiné à la valorisation des idéaux chevaleresques. Néanmoins, à la lecture de cette dernière révision du livre initial des *Chroniques*, on sent que les sentiments et la vision du chroniqueur ont changé. C'est ce que Peter F. Ainsworth prétend détecter dans les propos de Froissart :

there is [...] an increasingly palpable atmosphere of malice, opportunism, hypocrisy, and self-interestedness alongside the depiction of chivalrous valour and energy. More than was the case in the earlier redactions, the chronicler seems to be *aware*, here, of the ironic distance between appearance and reality, between ideal and practice¹⁰⁷.

Ici encore, le désillusionnement de l'auteur semble omniprésent.

C'est sans aucun doute dans sa description du comportement de Robert d'Artois que le désenchantement de Jean Froissart transparaît le mieux. En effet, celui-ci, pourtant un descendant de saint Louis¹⁰⁸, se conduit à quelques reprises, notamment lors du siège et de la prise de Vannes, comme un brigand ou un routier plutôt que comme le grand chevalier qu'il est supposé être¹⁰⁹. George T. Diller, dans un article portant principalement sur la façon dont Froissart perçoit et décrit Robert d'Artois, prétend que :

¹⁰⁶ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 457. Voir aussi Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 92.

¹⁰⁷ Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chroniques*. *Op. cit.*, p. 268.

¹⁰⁸ Et donc, comme le note George T. Diller, un « héritier par excellence de la chevalerie ». Voir George T. Diller. « Robert d'Artois et l'historicité des Chroniques de Froissart ». *loc. cit.*, p. 231.

¹⁰⁹ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. *Op. cit.*, p. 568-72.

tout au long du récit Froissart nous fait assister au drame d'un homme que le sort a réduit à dissimuler pour venger une humiliation écrasante. [...] En fin de compte, on s'aperçoit que Robert d'Artois échappe au type chevaleresque dont la conduite superficielle est si souvent tenue pour représenter la portée de l'œuvre de Froissart. Partout d'ailleurs, le texte de Rome achemine le lecteur insensiblement vers la nuance morale d'un mal qui gagne insidieusement la noblesse toute entière¹¹⁰.

C'est donc un chroniqueur aux prises avec un certain découragement qui revient pour une dernière fois sur un livre dont la trame se situe quelques cinquante ou soixante années en arrière. L'enchantement et l'enthousiasme de l'historien novice ont dorénavant fait place à la désolation, voire à l'amertume. On le sent véritablement affligé par la situation politique anglaise. Lui qui a connu « l'âge d'or » d'Édouard III, il n'arrive vraiment pas à voir quoi que ce soit de positif dans la fin de règne plutôt obscure d'un Richard II totalement anéanti par son propre cousin, le futur Henri IV.

III. Une constante à travers les remaniements : le poids des commanditaires

Il est évident que si Jean Froissart n'avait pas sollicité l'aide financière de plusieurs patrons tout au long de sa carrière de chroniqueur, son œuvre historique n'aurait certes pas eu l'ampleur qu'on lui connaît aujourd'hui. Toutefois, un tel soutien entraîne également un espèce de retour du pendule; une fois l'aide financière reçue, il est parfaitement normal que le chroniqueur se sente redevable envers chacun de ses mécènes. Cependant, comme l'a démontré George T. Diller : « little has been done to examine how Froissart's relationship with his patron affect his treatment and analysis of certain figures and events in his saga of the Hundred Years War »¹¹¹.

¹¹⁰ George T. Diller. « Robert d'Artois et l'historicité des Chroniques de Froissart ». *loc. cit.*, p. 231.

¹¹¹ George T. Diller. « Froissart : Patrons and Texts ». dans John Joseph Norman Palmer (ed.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981, p. 145.

Il est tout à fait compréhensible que certains commanditaires de Froissart en viennent tôt ou tard à faire partie de la trame des *Chroniques* puisqu'ils représentent, à titre de grands personnages impliqués de près ou de loin dans les faits d'armes qui intéressent tant notre chroniqueur, le fond même de l'intrigue. Ainsi, le chroniqueur valenciennois, par souci de vérité historique, se voit obligé de raconter des épisodes autant positifs que négatifs de leurs vies.

A) Les épisodes positifs : un renforcement

Il est évident qu'il est plus aisé pour notre chroniqueur de raconter des événements où l'un ou l'autre de ses patrons s'illustre de façon positive. On ne s'étonne guère de voir comment Froissart, prenant la peine d'interrompre son récit pour signaler la mort d'un mécène ou d'un proche d'un mécène, multiplie les louanges à l'égard de ceux-ci. Il en est ainsi notamment en ce qui concerne les comtes Guillaume I^{er}¹¹² et Guillaume II¹¹³ de Hainaut, de Jean roi de Bohême¹¹⁴, père de Wenceslas de Brabant, d'Édouard III¹¹⁵, de Gaston Fébus¹¹⁶, etc. La mort de Wenceslas de Bohême, survenue en 1383, est sans aucun doute l'une des disparitions qui marqua le plus Jean Froissart, étant donné l'intensité des liens qui l'unissait au duc de Brabant¹¹⁷. On voit d'ailleurs, dans l'extrait du livre II où est rapporté ce décès, que le chroniqueur a peine à contenir ses émotions et à rester objectif :

¹¹² Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 205 et Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 272.

¹¹³ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, II, p. 350.

¹¹⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 730-1.

¹¹⁵ Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, IV, p. 359-61.

¹¹⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques). Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. Op. cit.*, XI, p. 89-100 et XIV, p. 325-39.

¹¹⁷ Peter F. Dembowski. *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense. Op. cit.*, p. 51-4. Voir aussi Nigel Wilkins. « A Pattern of Patronage : Machaut, Froissart and the Houses of Luxembourg and Bohemia in the Fourteenth Century ». *French Studies*, 37 (1983), p. 257-84.

en ce temps trespassa de cest siècle en la duchié de Lucembourcq li joli et gentil duc Wincelins de Boesme, duc de Lucembourch et de Braibant, qui fu en son temps nobles, jolis, friskes, sages, armerès et amoureux; et, quant il issi de ce siècle, on disoit adont que li plus haus princes et li mieux enlinagés de haut lignage et de noble sang et qui plus avoit de prochains, estoit mort. Dieux en ait l'âme, et gist en l'abeye de Waucler dalés Lucembourcq. Si demora madame la duchoise Jehane de Brabant vesve, ne onques puis ne se remaria, ne n'en ot volenté. De la mort dou noble ducq furent courouciés tout chil qui l'amoient¹¹⁸.

De tels exemples tendent à confirmer la position de Peter F. Dembowski, qui dit que : « [...] the attitudes of Froissart's benefactors during the 1360's, 70's and 80's have been undeniably imprinted upon his work »¹¹⁹. Par conséquent, il semble que des propos tels que ceux de Peter F. Ainsworth ne doivent plus être considérés avec autant d'intérêt: « l'étendue de l'influence exercée sur Froissart par tel ou tel de ses protecteurs nous semble bien modeste, et fort difficile à établir avec certitude »¹²⁰.

Il existe encore de nombreux autres extraits des *Chroniques* où les propos de Jean Froissart semblent fortement influencés par le poids des commanditaires. L'épisode des bourgeois de Calais demeure, sans aucun doute, l'un des meilleurs exemples d'une telle influence. Voici tout d'abord, pour en favoriser la compréhension, un court résumé du déroulement des événements : le 4 août 1347, la ville de Calais se rend à Édouard III après un siège ayant duré environ un an. Tel que le raconte Froissart, le roi d'Angleterre, furieux et peu enclin à laisser la vie sauve aux habitants en échange de toutes leurs richesses, exige plutôt de pouvoir disposer à sa guise des vies des assiégés vaincus. Ayant décidé de faire exécuter devant lui six des plus importants bourgeois de la ville, le roi Édouard est finalement convaincu, par une série de supplications

¹¹⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, X, p. 275-6.

¹¹⁹ Peter F. Dembowski. *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense*. *Op. cit.*, p. 59.

¹²⁰ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 328.

notamment menées par Gautier de Manny et par la reine Philippa elle-même, enceinte de plusieurs mois, de leur laisser la vie sauve¹²¹.

Or, quelque chose nous pousse à croire que le récit des bourgeois de Calais, tel qu'il apparaît dans les *Chroniques* de Froissart, est fortement influencé par le désir du chroniqueur hennuyer de montrer la grandeur et la largesse du roi anglais Édouard III, époux de sa patronne et compatriote Philippa de Hainaut¹²². En effet, il semble que tous les participants de ce rituel, de même que Jean Froissart, étaient au courant qu'il s'agissait en fait d'une mise en scène. Jean-Marie Moeglin a réussi à décrire cette pratique plutôt particulière : « les geste pratiqués à Calais – cette exécution symbolique – font partie d'un rituel plus large d'humiliation publique que l'on appelle *harmiscara* [...]. Ce rite d'humiliation avec port de la corde au cou ou de l'épée est ainsi précisément utilisé chaque fois qu'il faut symboliquement exprimer l'idée que le comportement d'un individu lui a fait mériter la mort »¹²³. L'article de Jean-Marie Moeglin confirme également l'hypothèse que nous avons élaborée plus tôt. L'auteur est en effet d'avis que le chroniqueur Froissart nous a transmis le récit de cette mise en scène comme si elle était véritable probablement pour lui donner, entre autres, le caractère chevaleresque qui lui faisait défaut¹²⁴.

Les quelques exemples que nous venons de rapporter nous montrent un chroniqueur en train de confirmer, de raffermir la réputation et la valeur de quelques-uns de ses patrons dans des événements où ces derniers sont impliqués délibérément (la scène des bourgeois de Calais) ou non (leur mort ou la mort d'un de leurs proches). Or, il arrivait également que Froissart ait à justifier voire à défendre des actions contestables attribuées à ses patrons.

¹²¹ Pour un récit beaucoup plus complet de cet épisode, voir Jean-Marie Moeglin. « Édouard III et les six bourgeois de Calais ». *Revue Historique*, 292, n° 592 (1994), p. 230-4. Cet article a dorénavant été incorporé à un ouvrage complet traitant de l'épisode des bourgeois de Calais. Voir Jean-Marie Moeglin. *Les bourgeois de Calais. Essai sur un mythe historique*. Paris, Albin Michel, 2002. 468 pages.

¹²² Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chroniques*. *Op. cit.*, p. 296.

¹²³ Jean-Marie Moeglin. « Édouard III et les six bourgeois de Calais », *loc. cit.*, p. 263-4.

B) Les épisodes négatifs : une justification ou un déni

Lorsque les patrons qui contribuent financièrement à la réalisation des *Chroniques* sont impliqués dans des événements qui ne permettent pas à Froissart de les louer, le chroniqueur fait tout de même en sorte que leur réputation ne soit que peu ou pas affectée dans son œuvre historique. Ainsi, lorsqu'il est question de la bataille de Bastweiler, où se rencontrèrent, probablement en 1388, les troupes du duc de Gueldres et les troupes du Brabant, Froissart a de la difficulté à rapporter les événements tels qu'ils se sont déroulés¹²⁵. Comme l'a souligné Peter F. Ainsworth : « [...] it is clear that Froissart feels no joy at having to relate the story rout of the army of his erstwhile patron, Wenceslas »¹²⁶. Froissart affirme que les dirigeants brabançons n'ont pas agi comme il aurait fallu :

et plusieurs grans seigneurs et hauls barons de la duchie de Brabant que je en vueil point nommer (car blasme seroit sur eulx et pour leurs hoirs), trop lachement et honteusement s'enfuioient et quéroient leur sauvement sans prendre le chemin de la rivière, ne de Ravestain, mais autres voyes pour eslongier leurs ennemis¹²⁷.

On sent pratiquement que le chroniqueur regrette le départ hâtif de son patron Wenceslas de Brabant, mort en 1383, à 46 ans seulement, un chevalier qui aurait peut-être pu permettre aux troupes du Brabant de l'emporter à Batsweiler selon Froissart¹²⁸.

Cet exemple, bien que très représentatif de l'admiration vouée par le chroniqueur à l'endroit de Wenceslas de Brabant, n'est toutefois pas aussi frappant que les deux autres dont il sera maintenant question : la mort suspecte

¹²⁴ *Ibid.*, p. 266-7.

¹²⁵ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIII, p. 175-80.

¹²⁶ Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chroniques*. *Op. cit.*, p. 186.

¹²⁷ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIII, p. 176.

¹²⁸ Marie-Thérèse de Medeiros. « Le pacte encomiastique : Froissart, ses chevaliers et ses mécènes », *loc. cit.*, p. 245. Voir aussi Roman d'Amat. « Froissart, Jean » dans *Dictionnaire de biographie française*. *loc. cit.*, p. 1339.

du fils de Gaston Fébus et le présumé viol de la comtesse de Salisbury par le roi Édouard III d'Angleterre. Dans un premier temps, en effet, Froissart reste assez nébuleux quant au récit de la mort du fils héritier de Gaston de Foix. Ce dernier, après avoir fait mettre son propre fils aux fers, l'aurait vraisemblablement tué de ses propres mains après que celui-ci eut tenté de l'empoisonner, apparemment encouragé à tenter un tel patricide par son oncle Charles le Mauvais. De cet événement, dont la trame occupe une bonne partie du début du livre III, le chroniqueur nous dit qu'il en a tout d'abord entendu parler lors de sa chevauchée de Pamiers à Orthez en compagnie d'Espan de Lion¹²⁹. On sent cependant très bien, dans le récit que fait le chevalier au chroniqueur, que c'est un sujet délicat, pour ne pas dire tabou. Voici le dialogue que Froissart prétend avoir eu avec Espan de Lion tout juste avant leur arrivée à Morlens, dernière étape avant Orthez :

‘mais encoires d’une chose si je vous osoye requérir, je vous demanderoie trop volentiers par quelle incidence le fils au conte de Foix morut.’ Lors pensa ung petit le chevalier, et puis dist : ‘La matière est trop piteuse : si ne vous en vueil point parler, et quant vous vendrés à Orthais, vous trouverez bien, se le demandés, qui le vous dira.’ Je m’en souffry à tant, et puis chevauchasmes et venismes à la bonne ville de Morlens¹³⁰.

Froissart obtint finalement le récit qu’il désirait d’un écuyer dont il ne révéla évidemment pas l’identité, étant donné le caractère délicat du sujet¹³¹. Quoi qu’il en soit, ce qui est important de noter pour le moment, c’est que le chroniqueur, soucieux de ne pas éclabousser la réputation de celui qui l’avait si bien accueilli à sa cour pendant quelques mois, va faire passer la mort de son fils pour un accident. Remanié par Froissart, cet épisode va renvoyer la faute sur l’oncle de la victime, Charles de Navarre, qui serait, comme nous l’avons mentionné plus tôt, à l’origine du complot visant à faire disparaître Fébus. Ainsi, le coup de couteau porté par ce dernier à son propre fils va passer, dans

¹²⁹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIII, p. 70-1.

¹³⁰ *Ibid.*, XI, p. 84.

¹³¹ *Ibid.*, p. 89-100.

les *Chroniques*, pour une malencontreuse erreur, découlant bien évidemment des actions déplorables de Charles le Mauvais¹³².

Le présumé viol de la comtesse de Salisbury par Édouard III demeure sans aucun doute l'exemple le plus criant de la circonspection du chroniqueur qui rapporte un événement où l'un de ses patrons est impliqué. Cet épisode serait survenu vers 1345, c'est-à-dire alors que Froissart n'était âgé que d'environ huit ans. Il est donc évident qu'au moment de décrire ce présumé viol, Froissart s'inspirait, comme nous l'avons vu plus tôt, des écrits de Jean le Bel. Or, pour cet épisode, Jean Froissart énonce clairement – et c'est l'une des très rares fois où il le fait – que les propos de son prédécesseur sont inexacts :

toutteffoix, lez *Cronikez* monsieur Jehan le Bel parollent de ceste amour plus avant et mains convignablement que je ne doie faire. Car, se il plaist à Dieu, je ne pense ja à encoupper le roy d'Engleterre ne le comtesse de Sallebrin de nul villain reproche. Et pour continuer l'istore et aouvrir le verité de le matere par quoy touttez bonnez gens en soient apaisiet et sachent pourquoy j'en parolle et ramentoy maintenant ceste amour, voirs est que messires Jehans li Biaux maintient par ses *Cronikes* que li roys englés assés villainement usa de ceste damme et en eult, ce dist, ses vollentez si comme par forche. Dont je vous di, se Dieux m'ait, que j'ai moult repairiet et converssé en Engleterre en l'ostel dou roy principaument et des grans seigneurs de celui pays més oncques je n'en oy parler en nul villain cas. Si en ai je demandé as pluisseurs qui bien le sceussent se riens en eust esté. Ossi je ne poroie croire et il ne fait mies à croire, que ungs si haux et vaillans homs que li roys d'Engleterre est et a esté, se dagnaist ensonniier de deshonnerer une sienne noble damme et .I. sien chevalier qui si loyaument l'a servi et servi toute se vie¹³³.

Froissart avait remplacé, plus tôt dans son œuvre historique, le viol par une simple partie d'échecs où le roi, tombé soudainement follement amoureux de la comtesse, aurait volontairement perdu et aurait offert à la comtesse, en guise de

¹³² Laurence Harf-Lancner. « Chronique et roman : les contes fantastiques de Froissart ». dans Hélène Cazes (dir.). *Autour du roman : Études présentées à Nicole Cazauran*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1990, p. 56-7. Marie-Thérèse de Medeiros. « Le pacte encomiastique : Froissart, ses chevaliers et ses mécènes », *loc. cit.*, p. 250.

¹³³ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, II, p. 332.

récompense pour sa victoire, un magnifique anneau serti d'un rubis¹³⁴. Selon Nicole Chareyron, auteure d'un ouvrage portant sur Jean le Bel, mais où il est également question de son « successeur » Jean Froissart : « la partie d'échecs s'accorde avec la tradition romanesque. L'idylle est réduite à un jeu amoureux assorti d'une conversation socialement acceptable, un échange de dons et de signes, un langage plus poétique qu'érotique qui laisse l'honneur intact et la comtesse indemne »¹³⁵.

Cette sombre histoire constitue, selon Antonia Grandsen : « [...] a mixture of fact, error and the unverifiable »¹³⁶. De son côté, Pierre Philippeau prétend que Jean Froissart a délibérément choisi d'inclure, dans ses *Chroniques*, un récit littéraire fictif mais agréable plutôt que rapporter ce qui semble être la vérité incontestable¹³⁷. Des études plus récentes, notamment celles de Michel Zink, ont démontré que la version plus brutale de cet épisode n'est pas nécessairement plus exacte¹³⁸.

Quoi qu'il en soit, même si l'on fait abstraction de la justesse et de l'exactitude des récits de Jean Froissart, la lecture d'épisodes tels que ceux-ci montre clairement que le chroniqueur a voulu épargner ceux qui finançaient ses travaux historiques. Que Gaston Fébus ait poignardé son fils intentionnellement ou non, que le roi Édouard III ait violé la comtesse de Salisbury ou pas, ces deux récits ont ceci en commun que Froissart les a composés en faisant bien attention de ne pas vexer ses patrons, lecteurs éventuels de ses *Chroniques*. Les propos de Marie-Thérèse de Medeiros résument ici parfaitement cet aspect de l'œuvre historique de Froissart :

¹³⁴ *Ibid.*, II, p. 184-7.

¹³⁵ Nicole Chareyron. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans*. *Op. cit.*, p. 318.

¹³⁶ Antonia Grandsen. « The Alleged Rape by Edward III of the Countess of Salisbury », dans *Legends, Traditions and History in Medieval England*. London, The Hambledon Press, p. 269.

¹³⁷ Pierre Philippeau. « Froissart et Jean le Bel. Étude littéraire sur la Chronique de Jean le Bel, chanoine de St-Lambert à Liège ». *Revue du Nord*, 22 (1936), p. 98.

¹³⁸ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 57.

lorsque les *Chroniques* représentent les mécènes de Froissart, il n'y a jamais d'infraction totale à la vérité. Même des faits peu glorieux y trouvent place, mais dans ce cas-là, le plus souvent, ils font l'objet d'un traitement spécial, euphémisant ou disculpant. Telle est la réponse donnée par Froissart à l'assujettissement qu'impose sa matière, la transcription du réel; telle est encore la réponse qu'il trouve pour honorer le contrat qui lie l'écrivain à son bienfaiteur¹³⁹.

Conclusion

Nous avons pu découvrir, dans ce chapitre initial, comment l'écriture de l'histoire telle que pratiquée par Jean Froissart a évolué au cours de sa très prolifique carrière de chroniqueur. Nous avons dégagé ce que nous estimons être les grandes étapes de la rédaction des *Chroniques*. L'argumentation élaborée ici nous a permis d'établir qu'il existe un moment bien précis où Froissart a véritablement pris conscience de son rôle de chroniqueur : son séjour à la cour de Gaston Fébus à Orthez. À partir du moment où il rendit visite à Fébus, on a vu poindre une évolution plus nette dans sa méthode d'écriture. Cette évolution, nous l'avons illustrée entre autres par une comparaison des trois différentes rédactions du livre I des *Chroniques*, de même que par la démonstration des ressemblances qui existent entre l'ultime rédaction du livre I, communément appelée manuscrit de Rome, et les livres III et IV.

Une telle démonstration nous a permis de diviser la carrière du chroniqueur Jean Froissart en trois « âges » bien distincts. À la première de ces trois grandes divisions, nous avons donné le nom d'âge de l'émerveillement et de l'apprentissage, puisqu'il regroupe les quelques trente premières années de carrière de Froissart. Lors de ces trois décennies, il a découvert avec enchantement la cour d'Angleterre, mais il a aussi été longuement dépendant des écrits de son prédécesseur Jean le Bel. Le deuxième âge est celui où la conception de l'histoire du chroniqueur évolue et se développe le plus. Cette

¹³⁹ Marie-Thérèse de Medeiros. « Le pacte encomiastique : Froissart, ses chevaliers et ses mécènes », *loc. cit.*, p. 251.

seconde phase est constituée essentiellement des quelques six ou sept années qui ont suivies le voyage en Béarn qu'a réalisé le chroniqueur hennuyer vers la fin de la décennie 1380. Enfin, la troisième et dernière phase porte le nom d'âge des désillusions. Elle regroupe principalement les déceptions qui ont affligées Jean Froissart vers la toute fin de sa carrière, alors qu'il est retourné pour une dernière fois en Angleterre en espérant y retrouver l'atmosphère qu'il y avait connu lors de son premier séjour à la cour du roi anglais.

Bien que l'écriture de l'histoire telle que pratiquée par Jean Froissart évolue et bien que nous ayons scindé sa carrière de chroniqueur en trois parties bien distinctes, nous avons cependant remarqué qu'il existe au moins un élément qui demeure constant à travers la totalité des *Chroniques* : le poids des commanditaires. En effet, nous avons pu voir que le chroniqueur prend toujours le parti de ses commanditaires, et ce, que ce soit par un renforcement de leurs coups d'éclat ou par une justification ou même un déni de leurs actions moins édifiantes.

Dans le chapitre qui suit, nous verrons comment le sujet historien, en occurrence Jean Froissart, deviendra lui-même un témoin privilégié des événements historiques décrits dans les *Chroniques*. Nous regarderons comment son utilisation de la première personne du singulier s'est transformée à mesure que ses *Chroniques* évoluaient. Nous examinerons également les prologues des différents livres et des différentes rédactions d'un même livre des *Chroniques* puisque ceux-ci s'avèrent être l'endroit idéal pour observer les affirmations de véracité de Jean Froissart.

CHAPITRE II : LE SUJET OBSERVATEUR ET ACTEUR DES ÉVÉNEMENTS

Les grandes lignes de la vie de Jean Froissart et de l'histoire de la rédaction des *Chroniques* étant désormais bien établies, nous pouvons maintenant nous concentrer sur un autre aspect de l'œuvre de l'historien valenciennois : comment il a réussi à se mettre lui-même en scène dans son récit des événements marquants de la guerre de Cent Ans. Nous regarderons comment l'utilisation du « je » par Froissart évolue à mesure que celui-ci prend de la maturité en tant que chroniqueur. De plus, par la comparaison des différents prologues des *Chroniques*, nous serons en mesure de démontrer comment Froissart s'applique, de façon un peu différente à chaque fois, à prouver la véracité des faits qu'il avance au moyen d'une formule particulière.

Introduction : Innover par l'utilisation du « je », comment l'historien affirme sa présence et se met en scène

L'historien peut affirmer sa présence dans son texte à divers niveaux. Cette affirmation se manifeste par l'utilisation du pronom personnel à la première personne du singulier. Avant d'entrer véritablement dans le vif du sujet, il apparaît important de présenter les différentes instances possibles du « je » pour l'historien. Dans un premier temps, il y a le « je » du narrateur. Dans la plupart des cas, cet emploi de la première personne du singulier s'accompagne d'un verbe au temps présent. Le narrateur énonçant des faits auxquels il n'a pas nécessairement assisté, le lecteur peut donc concevoir, par cet emploi du présent, qu'il assiste véritablement à l'écriture du texte qu'il est en train de lire. D'un autre point de vue, il y a également le « je » de l'acteur, du

protagoniste. Contrairement à l'emploi de la première personne du singulier par le narrateur, le « je » du protagoniste s'accompagne généralement d'un verbe au temps passé étant donné que le but est ici de rapporter des événements ayant déjà eu lieu et auxquels le protagoniste, par définition, a activement participé. La présence du « je » apparaît donc ici comme nécessaire pour assurer que les faits racontés soient véridiques.

De par l'utilisation qu'il fit de la première personne du singulier dans ses *Chroniques*, Jean Froissart peut être considéré comme un innovateur. En effet, les chroniqueurs du début du XIII^e siècle, tels que Geoffroi de Villehardouin et Robert de Clari, employaient très peu la première personne du singulier¹. La narration dans leurs chroniques s'opère essentiellement à travers un « nous » emphatique, moins individualisé que le « je » employé par Froissart. Le récit des chroniques de Villehardouin et Clari ne touche pas à la vie personnelle de ces deux auteurs bien que cela soit, selon Sophie Marnette : « paradoxal puisque tous deux ont réellement participé aux événements qu'ils racontent »².

Jean Froissart fut, après Jean de Joinville, l'un des premiers à utiliser autant la première personne du singulier dans son œuvre historique. Joinville, auteur de la *Vie de saint Louis*, fut en effet le premier à véritablement utiliser la première personne du singulier de façon aussi importante. Sophie Marnette affirme que le « je » occupe 24,8% de la narration dans la chronique de Joinville³. À propos de l'utilisation du « je » par Jean de Joinville, Sophie Marnette souligne également que : « la présence du *je* semble même nécessaire pour assurer les auditeurs/lecteurs de la vérité des faits racontés »⁴. À l'instar de son prédécesseur, Froissart utilisera lui aussi la première personne du singulier de façon répétée, pour ne pas dire constante.

¹ Sophie Marnette. *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale. Une approche linguistique*. Bern, Peter Lang, 1998, p. 41 et ss.

² *Ibid.*, p. 41.

³ *Ibid.*

I. L'évolution de l'utilisation du « je » dans les *Chroniques* de Jean Froissart

Il est certain que tout au long de sa prolifique carrière qui s'échelonna sur près d'un demi-siècle, l'utilisation de la première personne du singulier par le chroniqueur Jean Froissart s'est grandement transformée. La scission de l'œuvre de Froissart en deux parties distinctes, telle qu'elle fut présentée dans le chapitre précédent, a encore une fois sa place ici. C'est sur cet aspect des *Chroniques* que nous allons maintenant nous pencher, afin de voir comment ce changement dans l'utilisation du « je » par Froissart est important et influe sur sa façon d'apporter la preuve de la véracité des faits avancés.

A) Une coupure de l'œuvre historique de Jean Froissart

La lecture des *Chroniques* de Jean Froissart nous a permis de constater que si l'on observe bien comment le chroniqueur utilise la première personne du singulier, une différence majeure survient entre, d'un côté, les deux premières rédactions du livre I et la rédaction du livre II et, de l'autre, les livres III et IV et l'ultime rédaction du livre I. En effet, Froissart a évolué d'un « je » de simple narrateur vers un « je » beaucoup plus impliqué, beaucoup plus présent dans les événements racontés.

1) Livres I et II : un « je » d'enchaînement et d'affirmations anodines

Lorsque Jean Froissart s'introduit lui-même dans les deux premières rédactions du livre I et dans le livre II des *Chroniques*, il le fait habituellement à titre de simple narrateur. Peter F. Ainsworth a déjà souligné que l'utilisation du « je » y est beaucoup moins poussée que dans le livre III : « whereas, in Books I and II, first-person interventions tend to occur very rarely, and in the form of

⁴ *Ibid.*, p. 102.

formulaic expressions of the type, « Or vous dirai... », « Or parlerai de... », or in expostulations of momentary indignation or surprise on Froissart's part, Book III witnesses a veritable *mise en scène du je* »⁵.

a) Un « je » d'enchaînement et de rappel

Lorsque le chroniqueur hennuyer utilise le « je » dans les livres I et II, c'est souvent pour marquer une transition, un enchaînement dans le récit. Les extraits ci-dessous sont des exemples tout à fait représentatifs d'une telle utilisation de la première personne du singulier :

or me tairay ung petit dez besoingnes d'Engleterre et d'Escoce et
revenray au noble roy Charlon de Franche car li matere le requiert⁶

je me suy longuement tenus à parler dou fait de l'Église : si m'y voel
retourner, car la matère le requiert⁷.

Bien que ces extraits illustrent à merveille l'utilisation du « je » à des fins de transition, il est important de mentionner que dans la grande majorité des cas, c'est encore le « nous » de majesté que Froissart emploie. Nous avons choisi deux extraits, l'un tiré du livre I et l'autre du livre II, pour illustrer notre propos; les *Chroniques* offrent cependant une quantité incalculable d'exemples :

or revenrons au roy d'Engleterre et coumment il se ordonna apriés le
bataille qu'il eult entre Blancquebourghe et l'Escluze⁸

nous nous souffrerons à parler des Escos à présent et parlerons
d'autres incidences qui advinrent en France⁹.

⁵ Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the Fabric of History : Truth, Myth and Fiction in the Chroniques*. *Op. cit.*, p. 144.

⁶ Jean Froissart. *Chroniques*. Livre I, *Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. *Op. cit.*, I, p. 97.

⁷ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, IX, p. 143.

⁸ Jean Froissart. *Chroniques*. Livre I, *Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. *Op. cit.*, II, p. 41.

⁹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, IX, p. 44.

En plus d'utiliser le « je » pour opérer des transitions dans son récit, Jean Froissart l'utilise également pour faire des rappels en ce qui concerne des informations déjà données dans ses *Chroniques*. Cependant, il semble ici que ce soit véritablement la première personne du singulier et non la première personne du pluriel que Froissart affectionne le plus dans ce cas :

enssi que je vous di, ces .III. bataillez vinrent si paisivlement jusques
as tentez des seigneurs que je vous ai noummés, que à grant
meschief furent li seigneur armés ne leurs gens ossi asamblés¹⁰

tout ainssi comme vous m'avés oy compter, fu li castiaux de
Dalquest pris¹¹

droit après la desconfiture dou rencontre dou camp Saint-Gille que je
vous ay dit, chil coureur trouvèrent leurs gens qui fuioient ensi que
gens desconfis¹².

b) Quelques exceptions : un « je » qui met parfois en scène l'auteur

Enfin, bien que l'emploi de la première personne du singulier (et parfois la première personne du pluriel) soit assez fréquent dans les livres I et II des *Chroniques*, il faut noter que le « je » du chroniqueur est très rarement un « je » qui le met lui-même en scène. En effet, George T. Diller fait remarquer que : « in their very great majority, Froissart employs these expressions, not to judge the men and actions he is describing, but rather to introduce transitions and brief halts in his narration »¹³. Malgré cela, il y a tout de même dans ces premiers volets des *Chroniques* quelques cas où notre chroniqueur se laisse aller à l'emploi d'un « je » qui l'engage directement dans son récit.

¹⁰ Jean Froissart. *Chroniques*. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. *Op. cit.*, I, p. 106.

¹¹ *Ibid.*, p. 153.

¹² Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, IX, p. 43.

¹³ George T. Diller. « Froissart : Patrons and Texts ». *Op. cit.*, p. 150-1.

Effectivement, nous avons relevé quelques extraits des livres I et II où Jean Froissart utilise la première personne du singulier de façon particulière. Nous avons pris la liberté de diviser ces interventions d'un « je » plus impliqué en trois catégories distinctes : les passages où Froissart a lui-même assisté aux événements dont il est question dans son récit, les passages où le chroniqueur compare son récit à celui de son prédécesseur Jean Le Bel, et finalement, les passages où Froissart s'interroge sur la véracité des événements qu'il raconte.

Dans un premier temps, nous avons remarqué que le chroniqueur hennuyer s'introduit lui-même à quelques reprises dans le récit historique des deux premières rédactions du livre I. C'est notamment le cas en ce qui concerne le voyage en Écosse qu'il a réalisé dans les années 1360. Voici un extrait où il est question du château de Stirling :

et là revenoient à le fois li chevalier de le Reonde Table, si comme il me fu dit quant g'i fui car ens où castiel je reposay par .III. jourz avoecque le roy David d'Escoche, si comme je poray bien dire sour le fin de ce livre. Et estoit li dis castiaux, pour le temps que g'i fui, à messire Robert de Verssi, ung grant baron d'Escoce, qui l'avoit aidiet à reconquerre sus les Englés. Et vous di que li roys d'Engleterre, de tant qu'il y sist, y fist faire pluseurs assaulx grans et fors¹⁴.

Il existe quelques autres exemples d'extraits où, dans le livre I, Froissart se met lui-même en scène dans les événements qu'il raconte¹⁵. Il importe d'en présenter un autre; il s'agit d'un passage où notre chroniqueur raconte sa rencontre avec le héraut Windsor à Douvres en 1364 :

par lequel hiraut noummet Windesore je fui enfourmés de ceste bataille et de l'ordounnance, si comme vous avés oy chy dessus recorder car j'estoie à Douvres au jour qu'il y vint et que les nouvelles y furent premierement sceuwes. Et le cause pourquoy li roys englés estoit adont là et grant fuison des seigneurs d'Engleterre, je le vous diray¹⁶.

¹⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 167.

¹⁵ Voir entre autres Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, III, p. 189, 287.

Bien que les deux extraits précédents mettent tous deux en scène Jean Froissart lui-même, ils sont profondément différents. Le premier d'entre eux est très particulier en ce sens qu'il met en scène le chroniqueur dans un passage de ses *Chroniques* qui traite d'un événement survenu avant même sa naissance! Effectivement, la section dont ce premier extrait fait partie traite du siège de Stirling par les Anglais et de la naissance du prince de Galles (le futur Prince Noir), tous deux survenus en 1330, soit environ sept ans avant la venue au monde de Froissart. En ce qui concerne le second extrait, Froissart s'y met « véritablement » en scène puisqu'il est tout à fait plausible qu'il ait rencontré le héraut Windsor à Douvres, l'événement ayant eu lieu en 1364 selon George T. Diller, alors que notre chroniqueur était âgé d'environ 27 ans¹⁷. Les deux extraits ont au moins ceci en commun : que ce soit pour raconter des événements ayant eu lieu avant sa naissance ou alors qu'il était bien en vie et en âge de rédiger ses *Chroniques*, Jean Froissart se met lui-même en scène pour prouver la véracité des faits avancés.

La seconde catégorie d'extraits où notre chroniqueur utilise un « je » plus impliqué regroupe des passages où ce dernier compare son récit historique à celui de son prédécesseur et inspirateur Jean Le Bel. En fait, Froissart ne parle de son prédécesseur que lorsqu'il s'apprête à signaler un manque, un oubli ou une erreur dans les écrits de celui-ci. À notre connaissance, il n'existe, dans les livres I et II, que deux passages où le chroniqueur agit de la sorte. La première fois, c'est pour raconter la reddition de La Réole au comte de Lille :

si comme je vous recorde, che siege durant devant Tournay, avinrent pluseurs avenuez et grans fés d'armes, tant en France comme en Gascoingne et en Escoche, qui ne font mies à oublier car ainssi l'ai je proummis à messires et mestrez où coummenchement de mon livre que tous les biaux fés d'armes dont j'ay le memore et le juste imfourmation, je les remetray avant, ja soit ce que messire Jehanz li Biaux en ses *Cronikes* n'en fait mies de tous mention. Més ungs homs ne puet mies tout savoir car ces guerres estoient si grandes et si

¹⁶ *Ibid.*, p. 352-3.

¹⁷ *Ibid.*

dures et si enrachinees de tous costés que on y a tantost oubliet quelque cose, qui n'y prent songneusement garde¹⁸.

Le second exemple est déjà connu puisque nous en avons parlé plus tôt, alors que nous nous appliquions à démontrer comment notre chroniqueur pouvait dénier un récit qui ne soit pas favorable à l'un ou l'autre de ses commanditaires. Il s'agit du passage où Jean Froissart réfute le récit du viol de la comtesse de Salisbury par le roi Édouard III tel qu'il est fait par Jean Le Bel :

toutteffoix, lez *Cronikez* monsigneur Jehan le Bel parollent de ceste amour plus avant et mains convignablement que je ne doie faire. Car, se il plaist à Dieu, je ne pensse ja à encoupper le roy d'Engleterre ne le comtesse de Sallebrin de nul villain reproche. Et pour continuer l'istore et aouvrir le verité de le matere par quoy touttez bonnez gens en soient apaisiet et sachent pourquoy j'en parolle et ramentoy maintenant ceste amour, voirs est que messires Jehans li Biaux maintient par ses *Cronikes* que li roys englés assés villainnement usa de ceste damme et en eult, ce dist, ses vollentez si comme par forche. Dont je vous di, se Dieux m'ait, que j'ai moult repairiet et converssé en Engleterre en l'ostel dou roy principalement et des grans seigneurs de celui pays més oncques je n'en oy parler en nul villain cas. Si en ai je demandé as pluisseurs qui bien le sceussent se riens en eust esté. Ossi je ne poroie croire et il ne fait mies à croire, que ungs si haux et vaillans homs que li roys d'Engleterre est et a esté, se dagnaist ensonniier de deshonnerer une sienne noble damme et .I. sien chevalier qui si loyaument l'a servi et servi toute se vie¹⁹.

Nous remarquons ici l'utilisation d'un « je » impliqué bien particulier. En effet, notre chroniqueur utilise ici la première personne du singulier pour marquer son désir, son engagement de transmission de la vérité. Dans le premier des deux extraits, il complète le récit de son prédécesseur tout en affirmant qu'il est tout à fait normal que ce dernier ait omis certains détails étant donné l'ampleur des guerres qu'ils se sont tous deux proposé de dépeindre. Par contre, dans le second extrait, c'est une négation pure et simple de ce qu'avance Le Bel que Froissart accomplit. Prétextant une fois de plus vouloir transmettre la vérité à ses lecteurs, il réfute totalement le récit du Liégeois et innocente par le

¹⁸ *Ibid.*, II, p. 50.

¹⁹ *Ibid.*, p. 332.

fait même le roi anglais. C'est donc à un « je » porteur de vérité auquel nous avons droit dans les deux extraits que nous venons tout juste de présenter.

La troisième et dernière catégorie d'extraits est constituée de passages où le « je » du chroniqueur Froissart apparaît comme un doute sur la véracité des faits avancés. En voici d'ailleurs un premier exemple, tiré du livre I, où il est question de l'emprisonnement du comte de Montfort en 1341 :

si ne sai je pas se ce fu à cause ou sans raison. Je n'en voroie mies parler trop avant més touttevoies li fammes fu adont telx entre pluisseurs gens si comme je vous ay recordet chy devant²⁰.

Comparons maintenant cet extrait avec un passage tiré du livre II des *Chroniques*, alors qu'il est question du complot de Galéas Visconti, un complot survenu vers le milieu des années 1380, pour faire assassiner un de ses oncles :

en che jour ossi furent pris sa femme et si enffant (cil qui à marier estoient), et les tint li sires de Melans en prison, qui prist tantos toutes les signouries, villes, castiaux et cittés que messires Bernabo tenoit en Lombardie, et se rendy li païs à luy, et demora messires Galéas sires de toute Lombardie par le manière que je vous dy; car ses oncles morut, je ne say mies de quel mort, je croy bien qu'il fu sainniés ou hateriel, enssi comme il ont d'usage de faire leurs sainnies en Lombardie, quant il voellent à un homme avanchier sa fin²¹.

Nous constatons qu'entre ces deux extraits, il existe une différence dans la façon de traiter avec l'incertitude. En effet, dans le premier extrait, où Froissart raconte des événements survenus alors qu'il n'avait environ que 4 ans, la prudence est de mise. Le chroniqueur ne s'aventure vraiment pas dans des explications très élaborées. Cependant, lorsqu'il est question d'événements contemporains de sa carrière de chroniqueur, comme c'est le cas avec le deuxième exemple, Froissart n'hésite pas à se lancer dans des explications qui l'implique beaucoup plus. Il semble plus confiant et se risque même à tirer des conclusions personnelles. Ainsi, on peut affirmer qu'il existe déjà, entre les

²⁰ *Ibid.*, p. 153.

²¹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, X, p. 327.

livres I et II des *Chroniques*, une différence quant à l'implication du chroniqueur dans chacun d'entre eux. Effectivement, il semble que l'on assiste, vers la fin du livre II, aux premiers balbutiements d'un historien qui a de plus en plus confiance en ses moyens et qui est, par le fait même, de plus en plus impliqué dans le récit de ses *Chroniques*. Le fait que le chroniqueur valenciennois ait à narrer et à commenter des événements qui lui sont de plus en plus contemporains est, à notre avis, non négligeable voire déterminant.

2) Livres III et IV et manuscrit de Rome : les nombreuses interventions du sujet narrateur dans le récit historique

Comme on commence déjà à le percevoir vers la fin du livre II, la présence de Jean Froissart en tant que véritable personnage se fait de plus en plus sentir dans ses *Chroniques*. En effet, à partir du livre III, qui est essentiellement un récit du séjour pour enquêter en Béarn réalisé à la fin des années 1380, l'utilisation de la première personne du singulier par le chroniqueur va se transformer et devenir beaucoup plus engagée dans le récit. Lorsqu'il entreprend de rédiger ce troisième livre de ses *Chroniques*, Jean Froissart devient un personnage à part entière de son récit historique. Cet extrait, qui relate le début de sa chevauchée de Carcassonne à Pamiers, en est une preuve tangible :

En ce temps que j'emprins à faire mon chemin de aler vers le conte de Fois, pour tant que je ressoingnoie la diversité du pays où je n'avoie jamais esté, quant je me fuis party de Carcassonne, je laissay le chemin de Thoulouse à la bonne main, et prins le chemin à la main senestre, et vins à Montroial et puis à Fougens et de là à Bellepuis qui est la première ville de la conté de Fois, et de là à Masières, et puis au fort chastel de Savredun, et de là vins à la bonne et belle ville de Pamiers, laquelle est toute au conte de Fois, et là m'arrestay pour attendre compaignie qui alast ou pays de Berne où le dit conte se tenoit²².

²² Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 22-3.

On dirait presque que c'est un carnet de voyage que notre chroniqueur rédige, il nous donne vraiment tous les détails de sa chevauchée dans le Midi de la France.

Dès lors, Froissart va cumuler les fonctions de narrateur, d'acteur et de témoin de l'histoire qu'il raconte. Les propos de Peter F. Ainsworth sont très clairs à ce sujet : « the writer places himself at the forefront, in this sequence, both as narrator and as protagonist; he writes in some detail about the duties incumbent upon a true 'historian', and relates his welcome at the court of Gaston Fébus as well as the many encounters he had there with eyewitnesses to the events he had come to learn about »²³. Il importe de rapporter quelques exemples de ce « cumul » de fonctions.

Dans un premier temps, il est évident que Froissart ne va pas abandonner le « je » de narration. En effet, comme c'était le cas dans les livres I et II, la plupart des occurrences de la première personne du singulier sont avant tout destinées à faire un rappel ou à signifier un enchaînement :

et estoit, comme je vous dy, une très-belle et grosse bataille²⁴

si mettrons un petit en souffrance les besoingnes d'Espaigne et de Portingal, et parlerons d'autres²⁵.

De telles utilisations du « je » ou du « nous » ne sont effectivement pas sans rappeler les exemples que nous avons cité plus tôt à propos des deux premiers livres des *Chroniques*. Ici encore, c'est un « je » plutôt détaché, non-impliqué dans le récit dont il s'agit.

Cependant, à partir du livre III, Froissart se mettra de plus en plus souvent en scène comme acteur dans le récit des *Chroniques*. Déjà au XIX^e siècle, G.

²³ Peter F. Ainsworth. *Jean Froissart and the fabric of history: truth, myth and fiction in the Chroniques*. *Op. cit.*, p. 110.

²⁴ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 171.

²⁵ *Ibid.*, p. 15.

Boissier l'avait remarqué²⁶. Beaucoup plus récemment, William Calin et Michel Zink ont réitéré et enrichi les propos tenus plus d'un siècle auparavant par Boissier. Le premier a tenu à démontrer jusqu'à quel point le chroniqueur hennuyer parle beaucoup de lui-même au début du livre III²⁷. Le second a tenu des propos similaires : « [...] (Froissart) met de plus en plus en scène son propre personnage dans son double rôle d'auteur et de scripteur »²⁸. Effectivement, on s'aperçoit que notre chroniqueur s'introduit lui-même dans son récit à maintes reprises dans les livres III et IV. Les meilleurs exemples sont sans aucun doute ceux où Froissart reproduit un dialogue qu'il aurait eu avec tel ou tel autre « acteur » de l'histoire. En voici deux exemples; dans le premier, Froissart discute avec celui qu'il décrit comme étant un « escuier gascoing », le Bascot de Mauléon, rencontré alors que le chroniqueur se trouvait à la cour de Gaston Fébus :

a ces mots demandèrent-ils le vin; il fut apporté, et beusmes, et puis dist le bascot de Maulion à moy : 'Messire Jehan, qu'en dittes-vous? Estes-vous bien infourné de ma vie? J'ay eu encoires assés plus d'aventures que je ne vous ay dit, desquelles je ne vueil mie, ne puis de toutes parler.' – 'Par ma foy, sire, dys-je, voirement vous m'en avés bien racompté, et je y ay prins moult grant plaisir.'

Encoires remis-je au bascot de Maulion en parole et luy demanday de Loys Raymbault, appert escuier et grant capitaine de gens d'armes, pour tant que une fois je l'avoie veu en Avignon en moult bon arroy, que il estoit devenu. 'Je le vous dirai, respondi le dit bascot [...]'²⁹.

Dans le second exemple, Froissart raconte un entretien qu'il aurait eu avec Henri Chrystead, personnage qu'il décrit ainsi : « ung escuier d'Angleterre [qui] estoit en la chambre du roy (et estoit nommé Henry Cristède), moult homme de bien et

²⁶ G. Boissier. « Froissart restitué d'après les manuscrits ». *Revue des deux mondes*, 1872, p. 687.

²⁷ William Calin. « Narrative Technique in Fourteenth-Century France : Froissart and his *Chroniques* ». *Op. cit.*, p. 232.

²⁸ Michel Zink. « Froissart : de l'apogée mortel au déclin vivant ». *Op. cit.*, p. 134.

²⁹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 122.

de prudence grandement pourveu et assés bien parlant la langue de France »³⁰.

Voici un extrait de cet entretien entre le chroniqueur et l'écuyer :

‘messire Jehan, dist Henry Cristède, avés-vous point encoires trouvé en ce pays, ne en la court du roy nostre sire, qui vous ait dit, ne parlé du voyage que le roy a fait en celle saison en Yrlande et la manière comment quatre roys d’Yrlande, grans seigneurs assés, sont venus à obéissance au roy d’Angleterre?’ Et je respondy pour mieulx avoir matière de parler : ‘Nennil.’ – ‘Et je le vous diray, dist l’escuier qui povoit pour lors avoir l’eage de cinquante ans, affin que vous le mettés en mémoire perpétuelle quant vous serés retourné en vostre pays et vous aurés de ce faire la plaisance et le loisir.’ De ceste parole fuis-je tout resjouy, et respondy : ‘Grant merchis’³¹.

Le lecteur, à partir du livre III des *Chroniques* de Froissart, est donc confronté à une multitude de niveaux de voix. Cette situation, c’est encore une fois Michel Zink qui parvient à la décrire de façon claire, nette et précise :

ce qui frappe dans le *Voyage en Béarn*, qui est supposé raconter des faits réels, c’est l’enchâssement et en même temps les rencontres des voix du récit : voix « fondamentale » de Froissart le narrateur et, à l’intérieur de sa narration, voix de Froissart le voyageur, interrogeant ses informateurs, commentant leurs récits insérés dans celui du narrateur, voix de ces interlocuteurs (Espang de Lion, l’écuyer, le Bascot de Mauléon) et voix des personnages de leurs récits³².

Comme nous l’avons déjà expliqué dans le chapitre précédent, l’ultime rédaction du premier livre ressemble beaucoup plus aux troisième et quatrième volets des *Chroniques* qu’aux premières rédactions du livre I et au livre II. Ainsi, à la lecture du manuscrit de Rome, on s’aperçoit clairement que Froissart insère de nouveaux passages où il est beaucoup plus présent et impliqué que dans les deux premières rédactions du livre I. Nous avons déjà eu l’occasion de démontrer, dans le premier chapitre, comment Froissart a inséré, dans le manuscrit de Rome, des procédés tirés des livres III et IV, notamment en ce qui concerne le procédé de la chevauchée avec un informateur³³.

³⁰ *Ibid.*, XV, p. 167-8.

³¹ *Ibid.*, XV, p. 168.

³² Michel Zink. « Froissart et la nuit du chasseur ». *Poétique. Revue de théorie et d’analyse littéraires*, 11 (1980), p. 76.

³³ Sur ce point, voir Michel Zink. *Froissart et le temps. Op. cit.*, p. 86.

De plus, certains passages du manuscrit de Rome témoignent, à l'instar de passages similaires rencontrés dans les livres III et IV, de la présence de plus en plus marqué du chroniqueur dans le récit de ses *Chroniques*. L'exemple qui suit, dans lequel Froissart nous décrit son voyage en Écosse de 1365, est on ne peut plus représentatif :

et je Jehans Froissars, acteres de ces croniques et histores, fui en ou roiaulme d'Escoce l'an de grace .M.CCC. et .LXV. et de l'ostel le dit roi .XV. sepmainnes, car ma tres honnouree dame, madame la roine Phelippe d'Engleterre, m'escripsi deviers li et deviers les barons d'Escoce, qui pour l'amour de ma dame me fissent tout bonne chiere, et especiaulment li rois, et sçavoit parler moult biau françois, car il fu de sa jonece nouris en France, ensi que il est contenu ichi desus en nostre histore; et euch l'aventure de tant que je fui avoecques lui et de son hostel, que il viseta la grignour partie de son roiaulme. Si le vei tout et comsiderai par estre en ses cevauchies, et moult de fois li oy parler et deviser a ses gens qui la estoient [et] a auquns chevaliers de la bataille et de sa prise³⁴.

La présence de Froissart semble également plus marquée lorsque ce dernier affirme qu'il a lui-même connu des témoins qui avaient assisté à tel ou tel événement marquant du conflit franco-anglais. Comme le récit du manuscrit de Rome s'achève avec la mort de Philippe VI de Valois en 1350, il est normal que Froissart agisse de la sorte en ce qui concerne la plus importante bataille du conflit jusque-là : celle de Crécy en 1346. Voici d'ailleurs un extrait du passage où notre chroniqueur décrit cette bataille :

vous devés sçavoir, et c'est cose posible et legiere assés a croire, que il n'est honme, tant fust presens a celle journee, ne eüst bon loisir de aviser et imaginer toute la besongne ensi que elle ala, qui en sceuist ne peuist recorder, de la partie des François, bien justement la verité. Et ce que je en ai escript, je en fui enfournés de vaillans hommes, chevaliers d'Engleterre qui la furent et liquel missent grande entente a veoir le convenant des François : ce furent depuis mesires Jehans Camdos et mesires Bietremieus de Brouhes, et de la partie des François li sires de Montmorensi, et des chevaliers messire Jehan de

³⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 779-80.

Hainnau; car chil doi hault baron estoient et furent ce jour au frain
dou roi Phelippe de France³⁵.

En somme, à partir du livre III et ce jusqu'à la fin de l'œuvre, de même que dans l'ultime réécriture du premier livre, les *Chroniques* deviennent pratiquement les *Mémoires*, l'autobiographie de Jean Froissart. Comme l'a si bien énoncé George T. Diller, Jean Froissart a réussi à : « [...] superposer le *moi* du *mémorialiste* au discours anonyme du *chroniqueur* »³⁶. Selon Diller, c'est d'ailleurs cet aspect des *Chroniques* qui explique leur si grande popularité³⁷. Michel Zink vient corroborer les dires de George T. Diller :

il y a aussi un changement lié à l'investissement croissant de l'auteur dans son œuvre. À mesure que le rôle qu'il y joue devient plus complexe, sa perception du monde le devient aussi. L'épaisseur de ses propres souvenirs lui donne une dimension nouvelle. Au bout de tant d'années d'enquête et d'écriture, les chroniques de Froissart deviennent ses mémoires³⁸.

C'est cependant Peter F. Ainsworth qui réussit le mieux à dépeindre jusqu'à quel point notre chroniqueur est directement impliqué dans son œuvre à partir du voyage en Béarn :

as writer-protagonist, Froissart invades his own historiographical discourse, depicting himself in the execution of each evolution of his craft : his travels abroad for research purposes; his interviews with eyewitnesses; his eavesdropping on the gossip of the bibulous; his late-night fireside conversations; his making of quick notes at the close of each day; and then, back at Valenciennes or Chimay, his preparation of initial, composite drafts, either by dictation or pen in hand³⁹.

³⁵ *Ibid.*, p. 726.

³⁶ George T. Diller. *Attitudes chevaleresques et réalités politiques chez Froissart. Microlectures du premier livre des Chroniques*. Genève, Droz, 1984, p. 27.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Michel Zink. « Froissart de l'apogée mortel au déclin vivant ». *Op. cit.*, p. 138. Voir aussi Michel Zink. « La fin des *Chroniques* de Froissart et le tragique de la cour ». dans Evelyn Mullally et John Thompson (ed.). *The Court and Cultural Diversity. The International Courtly Literature Society*, 1995. Cambridge, D.S. Brewer, 1997, p. 93. Voir enfin Michel Zink. *Froissart et le temps. Op. cit.*, p. 78.

³⁹ Peter F. Ainsworth. « Configuring Transcience : Patterns of Transmission and Transmissibility in the *Chroniques* (1395-1399) ». dans Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox. *Froissart Across the Genres*. Gainesville, University Press of Florida, 1998, p. 17.

Ainsi, nous croyons avoir démontré qu'il existe bel et bien une dichotomie entre les livres I et II des *Chroniques* d'un côté, et les livres III et IV de même que le manuscrit de Rome de l'autre. D'un « je » de simple narrateur ou de transition, Froissart est passé à un « je » beaucoup plus impliqué, un « je » qui l'introduit lui-même, l'auteur, en tant que personnage important pour ne pas dire omniprésent. Mais qu'est-ce qui a bien pu faire qu'un tel changement ait eu lieu?

B) Prise de conscience par le chroniqueur Froissart de son importance et de sa renommée

Jean Froissart s'implique lui-même de plus en plus dans ses *Chroniques* à partir du livre III; il faut donc chercher ce qui a pu occasionner un tel changement dans les méthodes de notre chroniqueur avant la rédaction de ce troisième volet de son œuvre historique. Nous savons déjà que Froissart a cumulé la matière du livre III lors de son voyage d'information en Béarn, à la cour de Gaston Fébus.

1) L'événement marquant : le séjour à Orthez

À son arrivée à Orthez, Froissart est accueilli à bras ouverts par le comte de Foix, Gaston Fébus. En effet, il semble que ce dernier, grand admirateur des lettres et des arts, ait grandement plu à notre chroniqueur, ne serait-ce que par cet intérêt marqué pour la littérature. Il est cependant évident que ce n'est pas ce qui fit le plus plaisir à Froissart; Pierre Tucoo-Chala a exposé à merveille comment le comte de Foix est véritablement entré dans les bonnes grâces de Froissart : « il procura à Froissart le plaisir le plus raffiné pour un auteur en lui demandant de lire chaque soir, devant la cour, des passages de son *Meliador*, cet interminable poème vantant les exploits d'un chevalier, réprimant toute expression d'ennui ou d'indifférence chez les gens de sa suite! Ce sont des

heures que la vanité d'un auteur ne saurait oublier »⁴⁰. Cet immense hommage, Froissart le rendra bien à son hôte en le décrivant à quelques reprises dans ses *Chroniques* comme l'archétype du chevalier de la fin du XIV^e siècle⁴¹. Tucoo-Chala soutient que les deux hommes cherchaient tout bonnement à se plaire l'un l'autre, chacun souhaitant ainsi profiter de ce que l'autre pouvait lui apporter⁴². Il est vrai que Fébus tenait probablement à passer à la postérité par l'entremise des écrits de Froissart, et que ce dernier allait quant à lui probablement profiter du fait que le comte de Foix lui ait manifesté tant d'estime au vu et au su de son entourage.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que le voyage en Béarn réalisé par le chroniqueur valenciennois à la fin des années 1380 l'ait désormais totalement convaincu que son œuvre va passer à la postérité. Le ravissement et l'admiration exprimés par Fébus à son endroit ont fait en sorte que ce sont dorénavant les acteurs de l'histoire qui vont directement vers lui pour se raconter. Comme l'a démontré Michel Zink :

il lui suffit alors d'être là pour que l'histoire d'elle-même se raconte, et il se trouve ainsi justifié à expliquer d'abord dans quelles circonstances il se trouve là. Le mouvement de l'autobiographie n'imprime donc sa marque – et par moments seulement – que dans les deux derniers livres. C'est pourquoi ce mouvement ne le confronte pas seulement aux souvenirs de ses interlocuteurs tels qu'ils les lui ont livrés, mais aussi à ses propres souvenirs⁴³.

Qui plus est, Froissart paraît désormais conscient de l'ampleur de l'œuvre historique qu'il a entreprise bien des années auparavant. L'extrait qui suit, en plus de démontrer cette réalité à merveille, confirme combien notre chroniqueur s'implique plus que jamais dans ses *Chroniques* de par l'utilisation qui y est faite de la première personne du singulier :

⁴⁰ Pierre Tucoo-Chala. « Froissart dans le Midi Pyrenéen ». *Op. cit.*, p. 129.

⁴¹ Voir notamment Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 52-3, 86, 88.

⁴² Pierre Tucoo-Chala. « Froissart dans le Midi Pyrenéen ». *Op. cit.*, p. 128-9.

⁴³ Michel Zink. « Le reflet du présent et l'ombre de la mémoire dans les *Chroniques* de Froissart ». *Op. cit.*, p. 95.

l'on me pouroit demander dont telles choses me viennent à savoir, pour en parler si proprement et si vivvement. Je vous en respondroie, voire à ceulx qui m'en demanderoient : que grant cure et grant diligence je mis en mon temps pour sçavoir au vray ces besoingnes, et encharçay maint roiaulme et maint pays, pour faire justes enquestes de toutes les choses qui sont cy-dessus contenues en ceste histoire, et qui aussi ensuivant en descendront; car Dieu me donna la grâce et le loisir d'en veoir en mon temps la greigneur partie et de avoir la congnoissance des hauls princes et seigneurs, tant en France et en Angleterre comme ailleurs. Car sachiés que, sur l'an mil III^C IIII^{XX} et dix, je y avoie labouré XXXVII ans, et à ce jour j'avoie de âge de LVII ans. Ou terme de XXXVII ans, quant ung homme est en sa force et en son venir, et il est bien de toutes les parties (car de ma jeunesse je fus cinq ans de l'ostel du roy et de la royne d'Angleterre, et si fus moult bien de l'ostel du roy Jehan de France), si peuls bien sur cest terme aprendre et concepvoir moult de choses. Et pour certain la greigneur ymagination et plaisance que j'avoie, estoit de enquérir avant et du retenir et tantost escripre comme je avoie fait les enquestes⁴⁴.

2) Rôle toujours plus complexe du chroniqueur dans son œuvre

Cette implication toujours plus grande de Froissart dans les *Chroniques* fera en sorte que son rôle y deviendra toujours de plus en plus complexe; cela se reflétera d'ailleurs sur la structure de l'oeuvre. En effet, comme l'a signalé Peter F. Ainsworth : « à partir du *Voyage*, le carcan de la prose narrative soumise au déroulement linéaire des événements est désormais rompu »⁴⁵. C'est dorénavant le déroulement des enquêtes de Froissart qui module le déroulement du récit. Le chroniqueur ne se sent désormais plus obligé de respecter l'ordre chronologique des événements comme c'était le cas pour les livres I et II. Michel Zink a merveilleusement bien résumé le tout : « le fil conducteur du récit n'est plus l'enchaînement des événements, mais le déroulement de l'enquête menée par

⁴⁴ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XII, p. 217-8.

⁴⁵ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 455-6.

Froissart, l'enchaînement des voyages et des rencontres qui en amène le récit dans la bouche de ses informateurs »⁴⁶.

On peut donc qualifier le livre III de « pivot » dans le cheminement de Jean Froissart en tant que chroniqueur. En effet, dans les livres précédents, l'auteur se fie surtout aux écrits d'un prédécesseur, Jean Le Bel, et il ne s'implique que très rarement dans ses *Chroniques*. Cependant, à partir du livre III et jusqu'à la fin de sa carrière de chroniqueur, Froissart s'impliquera personnellement dans tous ses écrits historiques. En plus de raconter le déroulement des événements historiques, notre chroniqueur racontera également le déroulement de sa propre vie, de ses enquêtes et de ses voyages. Ainsi, même le livre I, qui raconte pourtant des événements s'étant déroulés bien avant que Froissart ne soit en âge de rédiger les *Chroniques*, devient investi de la présence de l'auteur alors que celui-ci l'a réécrit pour nous donner ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de manuscrit de Rome. On comprend maintenant que son rôle dans les *Chroniques* ne pouvait qu'en être plus complexe puisqu'il cumule dorénavant les fonctions de chroniqueur-narrateur, de chroniqueur-acteur et de chroniqueur-témoin.

Cette complexité est également liée au fait que Froissart va non seulement être de plus en plus présent dans son œuvre historique à partir du livre III, mais il le sera à quelques reprises alors qu'il s'agit d'événements d'une grande importance pour la compréhension et la cohésion de la suite du récit auquel il a accordé tellement d'importance depuis tant d'années.

3) Se mettre en scène aux moments cruciaux

Que ce soit en ce qui concerne la mort plutôt controversée du fils de Gaston de Foix, la première crise de folie de Charles VI ou encore l'ultime

⁴⁶ Michel Zink. *Froissart et le temps*. Op. cit., p. 68.

événement du livre IV des *Chroniques*, la déposition et la mort du roi Richard II, Froissart réussit toujours à se mettre en scène aux moments les plus cruciaux de son histoire. En effet, à partir du livre III, et ensuite dans le livre IV et dans le manuscrit de Rome, notre chroniqueur va apprendre à se placer lui-même dans le récit alors qu'il est question d'événements déterminants⁴⁷. Cette « mise en scène » est toutefois particulière en ce sens que plus souvent qu'autrement, Froissart ne se met pas directement en scène au moment où les événements ont véritablement eu lieu, mais plutôt alors qu'ils lui sont racontés par un informateur. Donc, même lorsqu'il n'a pas assisté aux événements dont il est question, le chroniqueur parvient malgré tout à se faire présent dans son récit.

Alors qu'il était toujours en chemin aux côtés d'Espan de Lion, Froissart commence déjà à s'enquérir de ce qui constitue, à notre avis, un événement marquant dans son voyage en Béarn : la mort du fil de Gaston Fébus. Habile interrogateur qu'il est, Froissart aborde le sujet indirectement, comme par pur hasard, alors qu'il s'interroge sur la succession de Fébus auprès d'Espan de Lion :

'comment, sire, dis-je à messire Espang de Lyon, n'a dont le conte de Foix nuls enffans, quant je vous os dire que le visconte de Chastelbon est son héritier?' – 'Certes, dist-il, le conte de Foix n'a nuls enffans de femme espousée, mais il a bien deux bastars, jeunes chevalliers, que vous verrés à Orthais, qu'il ayme autant que soy-meismes, messire Yeuvain et messire Gratien.' – 'Et ne fut-il oncques marié?' – 'Si fut, respondi le chevallier, et est encoires, mais madame de Foix ne se tient point avecques luy.' – 'Et où se tient-elle?' dis-je. – 'Elle se tient en Navarre, respondi-il, car le roy de Navarre est son cousin, et fut fille jadis du roy Loys de Navare.' – 'Et le conte de Foix n'en eust-il oncques nuls enffans?' – 'Si ot, dist-il, ung très-beau fils, qui estoit tout le cuer du père et du pays, car par luy pavoit la terre de Berne qui est en débat, demourer en paix pour tant qu'il avoit à femme la suer du conte d'Armeignach.' – 'Et sire, dis-je, que devint cest enffant? Le puet-t-on savoir?' – 'Ouy, dist-il, mais ce ne sera pas maintenant, car la matière est trop longue, et nous sommes à la ville, sicomme vous veés.' À ces mots, je laissay

⁴⁷ Michel Zink a d'ailleurs trouvé les mots qui résument le mieux cet aspect de l'œuvre de Froissart : « au fil des *Chroniques*, et à mesure qu'elles tendent à devenir le récit de son enquête, Froissart, [...], a appris à se mettre en scène dans les moments cruciaux ». Michel Zink. « La fin des *Chroniques* de Froissart et le tragique de la cour ». *Op. cit.*, p. 92.

le bon chevalier en paix, et assés tost après nous entrasmes en la ville de Tharbe, où nous feusmes tous aises à l'ostel à l'Estoille, et y séjournasmes tout ce jour, car c'est une ville trop bien aisie, pour séjour de chevaulx, de bonnes avoines, de bons fains et de belle rivière⁴⁸.

Probablement intrigué (du moins c'est l'impression qui nous est donnée à la lecture des *Chroniques*) par cette attitude de son compagnon de chevauchée se défilant devant une question qui semble pourtant si anodine, Froissart revient à la charge à la toute fin du trajet :

'veés-là quelle est la cause pour quoy la guerre est entre Armeignach, Fois et Berne.' – 'Par ma foy, sire, dy-je lors à messire Espang de Lyon, vous le m'avés bien déclairé, et oncques mais je n'en avoie ouy parler, et puisque je le sçay, je le mettray en mémoire qui sera perpétuelle, si Dieu donne que je puisse retourner en ce bon pays de Haynnau dont je suis natif. Mais encoires d'une chose si je vous osoye requérir, je vous demanderoie trop volentiers par quelle incidence le fils au conte de Fois morut.' Lors pensa ung petit le chevalier, et puis dist : 'La matière est trop piteuse : si ne vous en vueil point parler, et quant vous vendrés à Orthais, vous trouverez bien, se le demandés, qui le vous dira.' Je m'en souffry à tant, et puis chevauchasmes et venismes à la bonne ville de Morlens⁴⁹.

Ce n'est finalement qu'une fois arrivé à la cour du comte de Foix que Froissart obtiendra satisfaction de sa curiosité, et ce, auprès d'un informateur dont il ne divulguera pas l'identité précise, mais dont le témoignage était pourtant si important :

je tendoie moult fort à demander et savoir, pour tant que je veoie l'ostel du conte si large et si plentureus de tous biens, que Gaston le fils du conte estoit devenu, et par quel accident il estoit mort, car, comme dit est, messire Espang de Lyon ne le m'avoit voulu nullement dire, et tant enquis que ung escuier moult ancien et notable homme le me racompta⁵⁰.

Après avoir présenté l'informateur duquel il obtint les renseignements désirés, Froissart reproduit le récit que cet écuyer lui a fait, ce qui occupe environ une

⁴⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 71.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 84.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 89.

dizaine de pages dans les *Chroniques*. Par la suite, il remercie son informateur, sans en dire davantage sur son identité :

a oyr racompter le compte à l'escuier de Berne de la mort au fils du conte de Foix, os-je et prins-je à mon cuer grant pitié, et le plaigny moult en mon cuer pour l'amour du gentil conte son père que je veoie et avoie trouvé seigneur de si très-hault recommandation, si noble et si large du sien donner et si courtois, et pour l'amour aussi du pays qui demouroit en grant contempt et par deffaulte de héritier. Je prins à tant congié à l'escuier, et moult le remerchiay de ce que à ma plaisance il m'avoit fait son compte⁵¹.

Froissart a merveilleusement réussi à susciter l'intérêt du lecteur tout au long de ce récit de la mort du fils héritier de Gaston Fébus. En effet, il nous tient en haleine avec la réaction qu'il attribue à Espan de Lion alors qu'il l'interroge sur la descendance du comte de Foix. Lorsque finalement le récit du vieil écuyer est obtenu, le dénouement tant attendu de cette histoire n'a fait que faire grandir l'intérêt du lecteur pour les *Chroniques*⁵².

Tout comme c'est le cas en ce qui concerne la mort de Gaston, fils du comte Gaston Fébus, Froissart n'était pas présent lorsque le roi de France Charles VI fut atteint de sa première crise de folie. Cependant, il réussit encore une fois à se mettre en scène en racontant la trame des événements tels qu'il l'a entendu :

il me fut dit, et je m'en laissay infourmer, ainsi que il chevauchoit et estoit entré en la forest du Mans, une moult grande signifiante luy advint, dont il se deuist bien estre advisé et avoir remis son conseil ensemble, ainchois que il fuist alé plus avant. Il luy vint soudainement ung homme en pur le chief et tous deschaulx et vestu d'une povre cote de burel blancq, et monstroït mieulx que il fuist fol que sage, et se lança par entre deux arbres hardiement, et prist les resnes de la bride du cheval que le roy chevauchoit et l'arresta tout quoy et luy dist : « Roy, ne chevauche plus avant, mais retourne, car tu es trahy. » Ceste parole entra en la teste du roy qui estoit foible,

⁵¹ *Ibid.*, p. 100.

⁵² À ce sujet, voir Pierre Tucoc-Chala. « Froissart dans le Midi Pyrénéen ». *Op. cit.*, p. 122-3.

dont il valu depuis très-grandement pis; car son esperit se frémy et se sangmella tout⁵³.

Fait important à remarquer : dans l'extrait qui précède, Froissart ne nomme pas le nom de son informateur. Il se contente effectivement du récit d'un témoin qu'il n'a pas cru bon d'identifier. Cependant, l'expression « je m'en laissay infourmer » laisse croire que le récit de ce témoin non-identifié devait être, selon les critères du chroniqueur hennuyer, valable. Froissart ne nomme pas non plus de témoin dans ce second extrait traitant de la première crise de folie de Charles VI :

chevalliers, escuiers et gens d'armes se haièrent tout autour du roy, et le laissèrent lasser et saouler, et plus couroit et traveilloit, tant avoit-il greigneur foiblesse, et quant il venoit sur ung homme, fuist chevalier ou escuier, on se laissoit cheoir devant le coup. Je n'oys point dire que nuls fuist mort de celle aathie, mais il en abaty plusieurs, car nuls ne se mist à deffense. Finablement, quant il fut bien lassé et traveillié et son cheval fort foulé, et que le roy et le cheval tressuoient de chaleur et de ardeur, ung chevalier de Normendie qui estoit son chambrelenc et lequel le roy moult aymoît (et celluy on nommoit messire Guillemme Martel), vint par derrière et embracha le roy l'espée en la main et le tint tout court. Quant il fut tenu, tous autres chevalliers approchièrent, et luy fut ostée l'espée, et fut mis jus du cheval et couchié moult doucement, puis desvestu de son jaques pour lui reffroidier et raffreschir. Là vindrent ses trois oncles et son frère, mais certes il avoit perdu la congnoissance d'eulx, ne nul semblant d'amour ne leur faisoit, et luy tournoient à la fois les yeulx moult merveilleusement en la teste, ne à nulluy il ne parloit⁵⁴.

Il en est de même lorsqu'il s'agit de raconter la déposition, en 1399, et la mort, en 1400, du roi Richard II d'Angleterre. Froissart, qui avait séjourné pour la dernière fois en Angleterre en 1395, n'était alors présent ni à l'un ni à l'autre des événements. Cependant, comme ce fut le cas pour la mort du fils de Gaston Fébus ainsi que pour la première crise de folie de Charles VI, il réussit tout de même à se mettre en scène pour cet événement d'une importance capitale⁵⁵. Qui

⁵³ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 37.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁵ *Ibid.*, XVI, p. 233-6.

plus est, il profite de l'occasion pour rappeler qu'il a fréquenté pendant quelques années la cour d'Édouard III et de Philippa de Hainaut, grand-parents du roi Richard, et il ajoute également qu'il était présent lors de la naissance de ce même Richard, à Bordeaux, en 1367. Enfin, il revient également sur une prophétie qu'il avait entendu à la cour d'Angleterre en 1361 :

oys-je dire ung bien anchien chevallier, qui se nommoit messire Barthelémy de Brues, qui parloit et devisoit aux damoiselles de la royne, lesquelles estoient de Haynnau, et disoit ainsi : 'Nous avons ung livre en cest pays, qui s'appelle le Brust, qui dist que jà le prince de Galles, ainsné fils du roy, ne le duc de Clarence, ne le duc de Lancastre, ne le duc d'Iorch, ne le duc de Glocestre ne seroient point roys d'Angleterre, mais le royaume retournera en l'ostel de Lancastre'⁵⁶.

Froissart se livre donc, dans ce passage situé à la toute fin des *Chroniques*, à la réalisation d'une espèce de bilan de tout ce qu'il a eu comme contact avec la cour d'Angleterre et la royauté anglaise en général. À ce sujet, Michel Zink déclare : « si Froissart se met en scène pour donner du poids à ces réflexions comme à ces prophéties, il le fait aussi pour montrer que son propre destin a croisé à plusieurs reprises celui du roi, et cela au moment où vont s'achever ces chroniques qui au fil de leur rédaction ont de plus en plus tendu à devenir ses mémoires »⁵⁷.

Avant de clore cette section sur les différentes mises en scènes réalisées et impliquant Froissart lui-même dans les *Chroniques*, il semble primordial de donner au moins quelques extraits où notre chroniqueur était réellement présent lors du déroulement des événements qu'il rapporte. Autrement dit, il s'agit, dans ces cas-ci, de mises en scène réelles du chroniqueur dans son œuvre. Les trois courts extraits qui suivent sont regroupés dans le passage où Froissart raconte l'entrée de la reine Isabeau de Bavière à Paris, en 1389. Il semble que le chroniqueur, selon les expressions qu'il emploie et les différents moments de la journée qu'il décrit, ait en effet véritablement assisté à cette première entrée

⁵⁶ *Ibid.*, p. 235.

⁵⁷ Michel Zink. *Froissart et le temps. Op. cit.*, p. 108.

royale de l'épouse de Charles VI. Dans un premier temps, il se livre à une description physique de la litière de la reine alors que celle-ci fait son entrée dans la ville :

et vous dy que la littière de la royne estoit très-riche et bien aournée
et toute descouverte⁵⁸.

Par la suite, c'est une description du banquet grandiose qui fut donné à l'occasion de cette même entrée royale qui donne à Froissart une autre occasion de montrer qu'il a bel et bien assisté à cet événement d'une importance capitale :

et je acteur de ce livre qui fus présent à toutes ces choses, quant j'en
vey si grant foison, je m'en merveillay là où on en avoit tant prins⁵⁹.

Enfin, c'est par une description de la valeur de quelques cadeaux, évidemment offerts à la reine de France, qu'il affirme avoir lui-même vus que notre chroniqueur s'introduit lui-même, et ce, pour une troisième fois alors qu'il est toujours question du même événement :

or considérés la grant valleur des présents et aussi la puissance des
Parisiens; car il me fut dit (je acteur de ceste histoire) que tous les
trois présents que je vey, avoient cousté plus de soixante mil
couronnes d'or⁶⁰.

Nous croyons que chacun de ces trois extraits montre bien comment le chroniqueur Froissart a le désir de faire savoir à son public de lecteurs qu'il a bel et bien assisté à l'entrée royale d'Isabeau de Bavière à Paris en 1389. Ainsi, il semble évident qu'à partir du livre III des *Chroniques*, le fait de mentionner qu'il ait lui-même assisté à un événement qu'il juge marquant permet, selon Froissart, de confirmer que son récit historique est bel et bien véridique.

Nous croyons donc avoir démontré, par ces trois extraits traitant de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, mais aussi par les quelques autres exemples qui précèdent, qu'à partir du livre III et ce jusqu'à la fin des *Chroniques* et même dans la dernière rédaction du livre I, Froissart se met lui-

⁵⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 7.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 10.

même de plus en plus en scène dans son œuvre alors qu'il ne le faisait pas ou très peu dans les deux premiers livres⁶¹. Cependant, bien que cette différence entre les livres I-II d'un côté et les livres III-IV de même que le manuscrit de Rome de l'autre paraisse désormais indéniable, nous tenterons maintenant de voir comment les prologues de chacun des livres des *Chroniques* constituent, pour le chroniqueur, des lieux par excellence où celui-ci peut s'affirmer.

II. Les prologues des différents livres des *Chroniques* : le lieu par excellence pour observer les affirmations de véracité de Froissart

Depuis le début du XIV^e siècle, soit depuis la parution de la *Vie de saint Louis* de Jean de Joinville, le prologue est devenu, pour l'historien, la forme littéraire par excellence de l'affirmation du sujet. À la lecture des prologues des différents livres des *Chroniques* de Jean Froissart, on se rend effectivement bien compte que ce sont des segments particuliers de l'œuvre d'un chroniqueur ou ce dernier prend le temps de bien introduire la matière dont il sera question. De plus, comme nous le verrons sous peu, Froissart se présente lui-même dans chacun des prologues des différents livres des *Chroniques* au moyen d'une formule bien particulière. Cette formule, on la retrouvera également ça et là tout au long des *Chroniques*, et, encore une fois, de façon de plus en plus intensive au fur et à mesure que notre chroniqueur progresse et prend de la maturité.

A) Une formule figée utilisant la première personne du singulier

Il existe effectivement une formule récurrente employée par les chroniqueurs médiévaux pour se présenter. Christiane Marchello-Nizia l'a

⁶⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁶¹ En ce qui concerne le manuscrit de Rome, nous ne ferons que rappeler l'exemple cité plus tôt de la chevauchée où Froissart s'entretient avec Édouard Spencer. Voir Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. Édition de George T. Diller. *Op. cit.*, p. 107-9.

décrite dans un court article paru dans un collectif sous la direction de Daniel Poirion⁶². Elle se caractérise par un schéma assez simple : « Je » + nom ou surnom + titre/qualité/fonction + verbe signifiant l'action d'écrire. Toujours selon Christiane Marchello-Nizia, il semble que cette formule soit apparue pour la première fois, dans une chronique en prose, à la toute fin du prologue de la *Vie de saint Louis* de Jean de Joinville, terminée au tout début du XIV^e siècle, en 1309⁶³.

On peut se demander pourquoi une telle formule est devenue aussi populaire auprès des différents chroniqueurs des XIV^e et XV^e siècles. Deux hypothèses sont habituellement retenues. Nous allons voir qu'elles sont toutes deux valables et qu'en fait, elles se recoupent et sont en quelque sorte complémentaires. La première hypothèse, c'est que l'utilisation du « je » est apparue au moment où la prose est de moins en moins perçue, comme elle l'avait été à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, comme une preuve de vérité et que celle-ci n'exclut plus nécessairement l'utilisation de la première personne du singulier⁶⁴. La seconde hypothèse est, quant à elle, encore plus explicite : la formule telle que nous l'avons énoncé plus tôt serait un moyen par lequel le chroniqueur-historien viserait à faire recevoir ses écrits en tant qu'acte véritable. Selon Christiane Marchello-Nizia : « l'inscription de cette formule à l'initiale d'une œuvre historique est en quelque sorte un geste par lequel *je* + *nom* + *fonction* s'engage, devant le tribunal de tout lecteur ou auditeur potentiel, à dire la vérité sur ce qui s'est réellement passé »⁶⁵. Il s'agit donc pratiquement d'un serment fait par le chroniqueur, serment qui garantit que le contenu de l'œuvre est totalement véridique. D'ailleurs, pour certains historiens ayant

⁶² Christiane Marchello-Nizia. « L'historien et son prologue : formes littéraires et stratégies discursives », dans Daniel Poirion (éd.). *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1984, p. 16.

⁶³ *Ibid.*, p. 13-4.

⁶⁴ Sophie Marnette. *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale. Une approche linguistique*. *Op. cit.*, p. 102.

⁶⁵ Christiane Marchello-Nizia. « L'historien et son prologue : formes littéraires et stratégies discursives », *Op. cit.*, p. 20.

œuvré au XV^e siècle, il s'agissait véritablement d'un serment puisqu'ils étaient des officiers royaux⁶⁶.

Chez Jean Froissart, cette formule apparaît dans le prologue dès la première rédaction du livre I et elle est présente dans chacun des prologues des différents livres des *Chroniques*. Or, en plus de se servir de cette formule dans chacun de ses prologues, le chroniqueur va également l'insérer dans son œuvre à différentes occasions, et ce, surtout vers la fin de sa carrière⁶⁷. Cependant, nous allons ici nous concentrer sur l'utilisation qui en est faite dans les prologues seulement. Nous serons ainsi à même de constater qu'à mesure que le chroniqueur acquiert de la maturité, la formule va évoluer et se transformer de façon significative.

Dans le prologue de la première rédaction du livre I, celle du manuscrit d'Amiens, Jean Froissart souligne déjà qu'il tient à ce que les lecteurs futurs sachent qu'il est bien l'auteur de l'œuvre qu'ils vont lire :

et pour ce que où temps advenir on sace de verité qui ce livre mist
sus, on m'apelle sire Jehan Froissart, prestre net de le ville de
Vallenchienes, qui mout de paine et de traveil en eue em pluseurs
mannieres ainchois que je l'euisse compillé ne acompli, tant que de
le labeur de ma teste et de l'exil de mon corps⁶⁸.

On sent que le chroniqueur en est encore à ses débuts et qu'il n'a pas encore acquis la notoriété qu'on lui connaît à partir du livre III. D'ailleurs, un peu plus tôt dans ce prologue, Froissart ne manque pas de mentionner qu'il doit beaucoup à son prédécesseur Jean le Bel pour la réalisation de ce livre initial. De plus, l'utilisation de la formule « on m'apelle » avant son nom démontre bien, à notre avis, qu'il est encore peu connu en tant que chroniqueur et que sa réputation

⁶⁶ Christianne Marchello-Nizia nous donne l'exemple de Jean Chartier, auteur de la *Chronique de Charles VII*. Voir « L'historien et son prologue : formes littéraires et stratégies discursives ». *Op. cit.*, p. 21-2.

⁶⁷ Voir notamment Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 7; XIV, p. 10 et 216; XV, p. 81; XIV, p. 71 et 142. Voir également Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. *Op. cit.*, p. 90, 108, 334 et 779-80.

reste à faire. Dans le prologue du livre III, cette expression a disparu. Suite à son voyage en Béarn et à l'accueil qui lui a été réservé à la cour de Gaston Fébus, il semble que notre chroniqueur ait acquis une bonne réputation de chroniqueur, et, par le fait même, qu'il ait de plus en plus confiance en lui-même :

et pour tant, je, sire Jehan Froissart, qui me suis entremis de croniquier et mettre par ordre ceste présente histoire à la requeste, contemplation et plaisance de hault prince et renommé messire Guy de Chastillon, [...], car bien sçay que ou temps advenir, quand je serai mort et pourry, ceste noble et haulte histoire sera en grant cours, et y prendront tous nobles et vaillans hommes plaisance et augmentation de bien⁶⁹.

Froissart, par cette dernière remarque, démontre bien qu'il existe une distinction nette entre, d'un côté, le temps de l'auteur, et de l'autre, le temps de l'œuvre historique. Trop conscient qu'il n'est évidemment pas éternel, le chroniqueur semble convaincu que ses *Chroniques*, de par leur exactitude et leur véracité, auront quant à elles une portée perpétuelle. Cette distinction, le chroniqueur ne semble pas l'avoir faite avant ce troisième volet des *Chroniques*. Nous retrouvons donc ici une autre preuve de la dissemblance entre les deux « parties » de l'œuvre du chroniqueur valenciennois.

Michel Zink souligne un point intéressant à ce sujet. Il soutient que si l'on compare les prologues des livres I et III, on s'aperçoit qu'il existe effectivement des différences frappantes entre ceux-ci. Cependant, il est d'avis qu'il faut aller plus loin et que la comparaison des prologues n'est pas suffisante. Il faut, selon lui, comparer les livres en entier :

le livre III s'ouvre ainsi sur l'imbrication entre la vie de Froissart, son travail et les « besognes » de l'actualité. C'est tout autre chose que le prologue du livre I (ou de l'ensemble I-II, car la continuité entre les deux est totale), avec ses considérations générales sur les guerres de France et d'Angleterre et l'invitation à la prouesse, même si Froissart dès ce moment-là se présentait lui-même, parlait de son

⁶⁸ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 1.

⁶⁹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 2.

intérêt précoce pour les événements, de sa relation à l'œuvre de Jean le Bel, de son arrivée en Angleterre auprès de Philippa, du premier « livre tout compilé » qu'il apportait. Cela restait un prologue. Ici, le récit qui commence est celui de son propre voyage⁷⁰.

Il s'agit en effet d'une différence majeure que nous avons déjà souligné entre, pour ce cas-ci, les livres I et II d'un côté et le livre III de l'autre.

Regardons maintenant comment Froissart se présente au moyen de la même formule dans la dernière rédaction du livre I, celle que l'on appelle communément le manuscrit de Rome et qui a été rédigée à la toute fin de sa carrière :

je Jehans Froissars, tresoriers et chanonnes de Chimay, me voel ensonniier de metre en prose et ordonner selonch la vraie information que je ay eu des vaillans hommes, chevaliers et esquiers qui les dittes armes ont aidiet a acroistre; et aussi par auquns rois d'armes nonmés hiraus et lors marescaus, qui par droit sont et doivent estre juste inquisiteur et rapporteur de tels besognes⁷¹.

Tout comme c'était le cas pour le prologue du livre III, la formule « on m'apelle » n'est plus du tout présente. Au contraire, Froissart paraît plus confiant et conscient de sa notoriété que jamais : il énonce haut et fort ses différentes fonctions; celles-ci ajoutaient à sa notoriété et à sa crédibilité. Le chroniqueur ne mentionne plus l'apport de l'œuvre de Jean le Bel dans le prologue de ce livre. Pourtant, la trame de ce premier livre, même « revisité » pour la deuxième fois, porte encore sur la même série d'événements que le manuscrit d'Amiens et le manuscrit A-B (première et seconde rédaction)! George T. Diller aborde cet aspect de la dernière rédaction du livre I dans l'introduction à son édition du manuscrit de Rome⁷².

⁷⁰ Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 65-6.

⁷¹ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. Édition de George T. Diller. *Op. cit.*, p. 35.

⁷² George T. Diller. « Introduction », dans Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. *Op. cit.*, p. 20-4.

En somme, nous croyons avoir démontré comment l'évolution de cette formule (je + nom + fonction) dans les *Chroniques* est étroitement liée à la progression et à la maturité toujours grandissante de Froissart. Effectivement, on a remarqué comment transparait, à travers les différents prologues du chroniqueur, une nette évolution et une plus grande confiance en lui-même, et ce, malgré le fait que cette formule soit demeurée linguistiquement à peu près la même. Au départ, dans la première rédaction du livre I, Froissart se justifiait de par la lecture de l'œuvre de son prédécesseur Jean le Bel, œuvre qu'il considère comme la meilleure preuve de vérité. À mesure qu'il prend de la maturité, ce n'est plus ce qu'il a lu, mais plutôt ce qu'il a vu et entendu qui fait en sorte que le chroniqueur valenciennois prétend avoir toute autorité pour dire le vrai.

B) La mémoire de l'écrivain, une preuve de véracité et de crédibilité

Il faut insister sur le fait que les chroniqueurs des XIV^e et XV^e siècles ne sont pratiquement plus en mesure de tirer profit des sources latines écrites plus tôt pour raconter des événements aussi récents. Comme ceux-ci racontent des choses qui n'ont jamais été dites en latin, ils se virent forcés de valider l'authenticité et la véracité de leurs écrits d'une façon tout à fait nouvelle : en utilisant leur mémoire comme seule et unique source de leur savoir. Gabrielle Spiegel décrit bien cette situation :

no longer able to draw on the prestige guaranteed by the use of prior Latin sources, the contemporary chronicler based the authority and truth of his history on the reliability of eyewitnesses, including, ideally, himself. Historical writing, in this way, was transformed into a « witness discourse », the product of direct knowledge ascertained through visual and auditory experience, those things « seen » and « heard » in the course of the chronicler's own life. Truth in the chronicle was seen to result from « physical and temporal proximity » to the events recounted; the immediacy of events guaranteed the referential validity of the chronicler's account⁷³.

⁷³ Gabrielle M. Spiegel. *Romancing the Past: The Rise of Vernacular Prose Historiography in the Thirteenth-Century France*. Berkeley, University of California Press, 1993, p. 218-9.

Chez Froissart, cette nouvelle façon de prouver la véracité des faits avancés transparaît notamment dans les prologues, mais aussi dans le reste de son œuvre historique. Le chroniqueur utilise effectivement la première personne du singulier afin de montrer que ce qu'il écrit est vrai. C'est ici que les propos de Gabrielle M. Spiegel prennent tout leurs sens, alors que s'établit une proximité physique et temporelle entre le chroniqueur et les événements racontés, proximité dont résulte la vérité. Ainsi, dans les prologues, on retrouve des passages où le « je » du chroniqueur témoigne d'une certaine proximité, pour ne pas dire d'une proximité certaine, entre l'écrivain et les événements racontés. Voici quelques extraits tirés des prologues qui illustrent bien cette réalité. Le premier est tiré du prologue du manuscrit d'Amiens :

or ay je che livre et ceste histoire augmenté par juste enqueste que
j'en ay fait en travaillant par le monde⁷⁴.

Déjà, dans le prologue du premier livre des *Chroniques*, Froissart signale au lecteur qu'il a dû voyager pour pouvoir fournir des renseignements et des faits aussi précis et exacts. Il n'est pas très précis sur le genre de voyage qu'il dut entreprendre à ce moment-là. Cependant, en observant un extrait tiré du prologue du livre III, on s'aperçoit que le chroniqueur devient plus loquace quant au type de voyage réalisé pour recueillir les informations nécessaires à la réalisation du troisième volet de son œuvre historique :

et pour savoir la vérité de loingtains et à moy incongneues
besoingnes, sans ce que je y envoiasse autre personne en lieu de
moy, prins voye raisonnable et occasion d'aler devers hault prince et
redoubté monseigneur Gaston, conte de Foyx et de Bierné⁷⁵.

On constate également que Froissart souligne bien qu'il s'est lui-même rendu sur les lieux où il a recueilli l'information. Le chroniqueur semble désormais accorder de l'importance au fait qu'aucun intermédiaire n'a été nécessaire pour que l'information lui parvienne. Enfin, dans un extrait tiré du prologue du livre IV, Froissart tient à souligner combien il a apprécié sa carrière de

⁷⁴ Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 1.

⁷⁵ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 2.

chroniqueur et combien il lui a toujours été cher de travailler à la réalisation de ses *Chroniques* :

or considérés entre vous qui le lisiés ou avés leu ou orés lire, comment je puis avoir sceu, ne rassamblé tant de fais, desquels je traitte et propose en tant de parties; et, pour vous informer de la vérité, je commençay jeune del eage de vingt ans, et je suis venu au monde avec les fais et advenues, et si y ay tousjours pris grant plaisir plus que à autre chose⁷⁶.

Il est certain que les prologues sont propices à l'apparition de tels commentaires de la part de Froissart puisque c'est à ce moment qu'il introduit et prépare le terrain pour la lecture de l'un ou l'autre des livres des *Chroniques*. Il est donc normal que le chroniqueur y traite de la relation qu'il entretient avec les événements qu'il entend raconter. Cependant, dans de nombreux extraits tirés du « corps » des *Chroniques*, Froissart laisse transparaître à peu près le même contact entre les différents événements racontés et lui-même.

Nous tenterons de mettre cela en évidence au moyen de quelques extraits qui, à notre avis, montrent bien comment le chroniqueur est lui-même impliqué dans les événements qu'il décrit. Bien évidemment, ces extraits sont plus nombreux dans la seconde partie de l'œuvre de Froissart, c'est-à-dire dans les livres III ou IV, ou encore dans le manuscrit de Rome. Cependant, il existe cependant quelques occurrences dans les livres I et II. D'ailleurs, dans le premier extrait que nous avons choisi, qui est tiré du livre II, Froissart décrit la sortie du comte de Flandre, Louis de Mâle, de la ville de Bruges :

je fus adont infourmé, et je le vueil bien croire, que le dimanche de nuit li contes de Flandres yssi de la ville de Bruges. La manière je ne le sçay pas, ne ossi se on lui fist voye à aucune des portes. Je croy bien que oy, mais il issy tout seul et à pié vestu d'une povre et simple hoppelande⁷⁷.

Dans le deuxième extrait, notre chroniqueur fait la description des banquets tels qu'ils se déroulaient à la cour du comte de Foix Gaston Fébus. Comme Froissart

⁷⁶ *Ibid.*, XIV, p. 2.

⁷⁷ *Ibid.*, X, p. 47.

a séjourné pendant quelques temps auprès de Fébus, il est donc très bien placé pour décrire ce à quoi pouvaient ressembler ces réceptions grandioses. Le passage qui suit montre non seulement l'importance des banquets tenus à la cour de Foix, mais aussi la générosité et la grande vertu de Gaston Fébus :

de l'estat, ordonnance et affaire du gentil conte Gaston de Foix ne peut-on trop parler en tout bien et en tout honneur, ne trop recommander; car, pour le temps que je fus à Orthais, je le trouvay tel et oultre, dont je ne puis de tout parler; mais je sçay bien que, pour le temps que je y fus, je y vys moult de choses qui me tournèrent à grant plaisance. [...] Et pour ce je parle volentiers de l'estat du gentil conte de Foix, car je fus douze septmaines en son hostel et moult bien administré et de toutes choses delivré⁷⁸.

Enfin, dans le dernier extrait que nous avons choisi, Froissart décrit le supplice et la mort de Simon Burleigh, un proche du roi anglais Richard II qui fut exécuté en 1388 malgré le fait que le roi y fut opposé :

Dieu par sa grâce luy pardoinst ses deffaultes! Car, combien que j'aye descript sa mort honteuse, j'en fus doulent et courrouchié; mais faire le me convint pour vériffier l'istoire; et, quant est de moy, je le plaingny grandement, car de ma jeunesse je l'avoye trouvé courtois chevalier et à mon semblant pourveu de bon sens et entendement. Et par telles infortunes fut décapité honteusement messire Simon Burlé⁷⁹.

Ces extraits, bien qu'ils ne fassent pas partie de l'un ou l'autre des différents prologues des *Chroniques* de Jean Froissart, témoignent eux aussi de la relation intime qui lie le chroniqueur aux faits historiques qu'il rapporte. Pour chacun d'eux, l'auteur s'investit lui-même dans son récit historique en faisant appel à sa mémoire et à son souvenir d'un récit amené par un informateur, de sa présence à certains banquets d'un comte ou encore au fait qu'il ait côtoyé tel ou tel grand personnage.

⁷⁸ *Ibid.*, XI, p. 129-31.

⁷⁹ *Ibid.*, XII, p. 257. Il existe de nombreux extraits qui ressemblent aux trois que nous venons de citer. Voir notamment Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 96. Voir aussi Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 106; XII, p. 53; XIII, p. 112; XIV, p. 216 et XV, p. 156. Voir finalement Jean Froissart.

Il apparaît donc que l'écriture historique de Froissart, tout au long des *Chroniques* et de façon encore plus évidente à partir du livre III, devient véritablement le discours d'un témoin privilégié des événements ayant un lien avec le conflit anglo-français. Ce discours, le chroniqueur le transmet au lecteur par l'utilisation d'une formule évoquée plus tôt, et qui, selon Sophie Marnette, constitue : « un trait qui modifie l'évolution de ce genre littéraire (les *Chroniques*) »⁸⁰. De plus, le chroniqueur apparaît d'autant plus comme un témoin privilégié lorsque l'on sent que sa propre mémoire devient une preuve de la véracité du récit historique qu'il a lui-même composé.

Conclusion

Pour clore ce second chapitre, il importe de rappeler qu'il existe plusieurs instances du « je ». Il y a le « je » du narrateur, mais il y a également le « je » de l'acteur, du protagoniste. Ces instances, le chroniqueur Froissart les utilise toutes les deux dans son œuvre historique. Nous avons cependant pu voir qu'avant que ne survienne un événement marquant dans sa carrière, Froissart se bornait presque seulement à l'utilisation de la première personne du singulier en tant que narrateur. Cependant, à partir du livre III des *Chroniques*, c'est-à-dire après son voyage déterminant en Béarn, Froissart utilise de plus en plus le « je » en tant que véritable protagoniste. On peut dire qu'à partir de ce moment, il devient lui-même un personnage des *Chroniques*, personnage que l'on voit apparaître lors de nombreux événements cruciaux. Sa présence « indirecte » lors de la mort du fils de Gaston Fébus, de la première crise de folie de Charles VI de même que lors de la mort de Richard II ne sont pas sans importance. En effet, en se mettant ainsi en scène, le chroniqueur a voulu faire valoir à ses lecteurs la véracité de son récit historique.

Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit., p. 334.

⁸⁰ Sophie Marnette. *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale. Une approche linguistique. Op. cit.*, p. 209.

Nous avons aussi remarqué que dans chacun des prologues des différents livres des *Chroniques*, Froissart utilise une formule bien particulière. L'utilisation de cette formule par le chroniqueur nous laisse croire que ce dernier avait en tête un but bien précis : faire recevoir ses écrits comme étant véritables. De plus, de par certains extraits où, par son discours, il fait appel à sa mémoire, Froissart semble vouloir prouver au lecteur que la vérité résulte de la proximité physique et temporelle par rapport aux événements racontés. Cette proximité, il l'atteint à partir du livre III, alors que les événements qu'il raconte deviennent contemporains de ses voyages et de ses enquêtes. En somme, nous croyons pouvoir affirmer que, pour le chroniqueur Jean Froissart, le sujet historien comme témoin devient une nouvelle façon de prouver la véracité des faits avancés.

Christiane Marchello-Nizia suggère une piste pour comprendre le sens de l'utilisation du « je » comme témoin qui raccroche le phénomène à la culture juridique de l'époque : « en opérant cette conjonction entre *je* et *se mettre à écrire la vérité* rapporté au temps de l'énonciation, les chroniqueurs produisent une formule quasi-juridique. Or, j'en fais l'hypothèse, cette rencontre entre la formule introductive des chartes, explicitement juridique, et l'*incipit* des chroniques, n'est pas pur hasard »⁸¹. Nous irons encore plus loin dans l'analyse de cette hypothèse dans le chapitre qui vient. Effectivement, nous nous appliquerons à prouver l'hypothèse selon laquelle il existe une relation étroite entre le témoin tel qu'il est décrit dans les recueils de droit coutumier des XIII^e et XIV^e siècles et le témoin tel que Froissart le voit et le dépeint dans les *Chroniques*.

⁸¹ Christiane Marchello-Nizia. « L'historien et son prologue : formes littéraires et stratégies discursives ». *Op. cit.*, p. 19.

CHAPITRE III : L'IMPORTANCE ET LA VALIDITÉ DU TÉMOIN POUR LE CHRONIQUEUR JEAN FROISSART

Il est dorénavant établi que le chroniqueur Jean Froissart s'est véritablement mis lui-même en scène en tant que témoin et protagoniste des événements dont il est question dans ses *Chroniques*. Nous avons démontré que l'usage que Froissart fait du « je » a évolué grandement au fur et à mesure que ce dernier acquérait de l'expérience en tant que chroniqueur. Effectivement, le chapitre qui précède nous a permis de déceler, chez l'historien hennuyer, une nette évolution quant à l'utilisation du « je » : alors qu'en début de carrière, Froissart n'utilisait le « je » qu'à titre de simple narrateur, il l'utilisera plus tard également en tant qu'acteur et témoin des événements dont il fait le récit dans son œuvre. Or, il est évident que Froissart n'a pu être témoin de tous les événements dont il fait le récit dans ses *Chroniques*. Ainsi, nous croyons qu'il est primordial de traiter, dans le présent chapitre, de l'importance que revêtaient les différents témoins des événements de la guerre de Cent Ans aux yeux de Jean Froissart de même que de la méthode par laquelle ce dernier recueillait leurs témoignages.

Introduction : La méthode d'interrogation du témoin en droit et la méthode d'interrogation de Jean Froissart

Nous avons déjà démontré que l'œuvre historique de Jean Froissart peut être scindée en deux parties bien distinctes : une première, comprenant les livres I et II, où l'auteur se fie essentiellement aux écrits de son prédécesseur Jean le Bel, et une seconde, dans laquelle nous regroupons les livres III et IV de même

que la dernière rédaction du livre I, où Froissart instaure une nouvelle façon de procéder, c'est-à-dire l'enquête auprès de témoins directs des événements de la guerre de Cent Ans. Cette importance accordée au témoin par le chroniqueur se développe au moment où, en droit, le témoignage devient un mode de preuve important.

Dans le présent chapitre, nous tenterons de démontrer qu'il existe un lien entre la façon d'interroger les témoins telle qu'elle est exposée dans certains recueils de droit coutumier médiévaux et dans le *Style des Commissaires du Parlement* d'une part, et la façon de procéder de Jean Froissart lorsqu'il questionne un témoin qui lui permettra d'enrichir le récit de ses *Chroniques* d'autre part. Dans un premier temps, nous examinerons les grandes lignes de la procédure d'interrogation d'un témoin telle qu'elle est exposée dans les recueils de droit coutumier de même que dans le *Style des Commissaires du Parlement*. Par la suite, nous présenterons les diverses caractéristiques de la procédure d'enquête telle que le chroniqueur Froissart la pratiquait avec les témoins qu'il a eu la chance d'interroger. Nous espérons que cette comparaison nous permettra de démontrer qu'il existe un lien entre ces différentes méthodes d'interrogation des témoins.

I. L'interrogation des témoins selon les recueils de droit coutumier médiévaux et le *Style des Commissaires du Parlement*

Avant de se lancer dans une description de ce que représente l'enquête auprès de témoins telle qu'on la retrouve dans les recueils de droit coutumier de même que dans le *Style des Commissaires du Parlement*, il importe de décrire dans quelles conditions et à quel moment la procédure d'enquête, dans la forme qui nous intéresse, est apparue dans la France médiévale.

A) L'apparition de la procédure d'enquête en France à partir du milieu du XIII^e siècle

Dans l'histoire du droit médiéval, il ne fait désormais plus aucun doute que le XIII^e siècle est une époque charnière. Effectivement, c'est au cours de ce siècle qu'un grand changement va s'articuler dans la pratique du droit : l'apparition d'une procédure d'enquête s'appuyant sur les témoignages des individus et prenant de plus en plus d'importance par rapport au jugement de Dieu qui était auparavant très usité.

1) Le mode de preuve rationnel et le jugement divin

Avant toute chose, il est primordial de souligner que les oppositions au jugement de Dieu ne sont pas apparues soudainement, au début du XIII^e siècle. Effectivement, Marguerite Boulet-Sautel signale, dans un article paru en 1965, que des personnages tels que Cassiodore au VI^e siècle et, trois siècles plus tard, Agobard, archevêque de Lyon contemporain de Louis le Pieux, pour ne nommer que ceux-là, avaient déjà exprimé leurs réserves quant à la validité du jugement divin¹. Cependant, ce n'est qu'au concile de Latran IV, convoqué en 1215 à la demande du pape Innocent III, que les clercs se verront interdire le droit de participer à l'une ou l'autre des différentes formes de jugement divin².

Dans le royaume de France, ce n'est que quelques décennies plus tard, soit avec les ordonnances de 1254 et de 1258, que le roi Louis IX interdira respectivement l'ordalie et le duel judiciaire. Mais, comme l'a souligné Paul Guilhaume, dans un ouvrage paru en 1892 : « [...] l'importante réforme opérée par saint Louis se trouva-t-elle consister beaucoup moins dans l'introduction d'un système nouveau que dans la généralisation, le perfectionnement et la

¹ Marguerite Boulet-Sautel. « Aperçus sur le système des preuves dans la France coutumière du Moyen Âge ». *Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions. Tome XVII : La preuve. 2^e partie : Le Moyen Âge et les Temps Modernes*. Bruxelles, Librairie encyclopédique, 1965, p. 289.

régularisation d'un système depuis très longtemps pratiqué [...] »³. M. Boulet-Sautel reprend les propos de Guilhiermoz dans l'article dont nous avons parlé plus tôt⁴. Cependant, alors que l'ordonnance interdisant l'ordalie fut généralement respectée, il semble qu'il en fut tout autrement en ce qui concerne l'ordonnance interdisant le duel judiciaire. Effectivement, le duel fut rétabli en 1306 par Philippe Le Bel; ce dernier le fit cependant à contre cœur, tout simplement parce que l'interdiction promulguée par saint Louis était en contradiction avec les mœurs de la noblesse de l'époque⁵.

Quoi qu'il en soit, le droit divin perdit, tout au cours du XIII^e et au début du XIV^e siècle, du terrain face au droit rationnel. La preuve rationnelle allait peu à peu, tout au long de cette époque charnière que fut le XIII^e siècle, consacrer la « victoire du rationalisme sur le mysticisme »⁶. Cette victoire, elle se confirme alors que la procédure d'enquête supplante l'ordalie et le duel judiciaire, plus facilement dans le premier cas que dans le second, en tant que mode d'obtention, que procédure privilégiée pour parvenir à une preuve.

2) Supériorité du témoignage oral face au témoignage écrit dans la procédure d'enquête

En quoi consiste la procédure d'enquête médiévale? Il faut s'en remettre une fois de plus à Marguerite Boulet-Sautel pour trouver réponse à cette question. Cette dernière affirme que :

la procédure d'enquête repose essentiellement sur le témoignage. On l'a définie assez heureusement : un système probatoire où le témoignage est logiquement et juridiquement organisé. On pourrait ajouter, pour être plus exact, que dans l'enquête, si le témoignage est

² *Ibid.*, p. 292.

³ Paul Guilhiermoz. *Enquêtes et procès : étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIV^e siècle*. Paris, Alphonse Picard, 1892, p. xxx.

⁴ Marguerite Boulet-Sautel. « Aperçus sur le système des preuves dans la France coutumière du Moyen Âge ». *Op. cit.*, p. 315.

⁵ *Ibid.*, p. 301.

⁶ L'expression est de Marguerite Boulet-Sautel. « Aperçus sur le système des preuves dans la France coutumière du Moyen Âge ». *Op. cit.*, p. 277.

la partie maîtresse de la procédure, il n'exclut pas des éléments probatoires différents, comme les déductions rationnelles sur présomptions ou indices, l'aveu, le serment et même l'écrit : seulement, tous ces éléments sont subordonnés au témoignage, orientés vers lui pour l'étayer, de sorte qu'en définitive, la sentence qui clôt l'enquête n'apparaît se fonder que sur le seul témoignage⁷.

Ainsi, comme nous venons tout juste de le démontrer à l'aide des propos tenus par Marguerite Boulet-Sautel, dans l'esprit du juriste du Bas Moyen Âge, le témoignage oral est supérieur à n'importe quel autre élément de preuve, et même aux documents écrits. En ce qui concernent ceux-ci, les juristes employaient l'adage « *tesmoins passent lettres* » pour démontrer que le témoignage oral était, selon eux, supérieur au témoignage écrit. C'était d'ailleurs le cas de l'un des plus connus d'entre eux, Philippe de Remi, sieur de Beaumanoir, juriste à propos duquel Jacky Roy a réalisé un mémoire de maîtrise au département d'histoire de l'Université de Montréal⁸. En fait, l'adage « *tesmoins passent lettres* » semble avoir été répandu non pas seulement en France, mais aussi en Angleterre. C'est du moins ce que nous avons pu en déduire à la lecture de l'ouvrage de M.T. Clanchy⁹.

Un autre passage du mémoire de Jacky Roy nous permet de comprendre encore mieux jusqu'à quel point le témoignage oral a priorité sur le témoignage écrit dans la pensée du juriste médiéval. En effet, nous reprendrons ici un exemple utilisé par J. Roy, et qui traite d'un passage des *Coutumes de Beauvaisis* où l'auteur, Philippe de Beaumanoir, traite des testaments. Ce dernier y affirme que même si un individu a consigné son testament par écrit, le document ne peut avoir de valeur qui s'il a auparavant été transmis oralement¹⁰. À ce sujet, J. Roy ajoute :

⁷ *Ibid.*, p. 303.

⁸ Jacky Roy. *Prouver son droit : le geste, la parole et l'écrit d'après Philippe de Beaumanoir*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1998, p. 102.

⁹ M.T. Clanchy. *From Memory to Written Record. England. 1066-1307*. London, Arnold, 1979, p. 210.

¹⁰ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. Édition d'Amédée Salmon. Paris, A. et J. Picard, 1970-74 [1899], I, § 370, p.176.

cet exemple illustre parfaitement le statut de la parole par rapport au document écrit. L'écrit peut constituer une preuve matérielle de la volonté juridique, mais il n'est pas nécessaire et, surtout, il ne revêt pas de force probante particulière. En fait, l'écrit ne fait que *témoigner* d'un discours qui doit obligatoirement avoir été au préalable prononcé de bouche et devant témoins, qu'il s'agisse de témoins instrumentaires ou d'autres personnes pouvant témoigner de la teneur du testament¹¹.

Il ne fait donc maintenant aucun doute que pour le juriste du Moyen Âge, le témoignage oral est privilégié par rapport au témoignage écrit. Cette façon de faire est non seulement fort différente de ce que nous sommes habitués à voir de nos jours, mais en plus, nous verrons plus tard que ce ne sont pas que les juristes médiévaux qui appliquent l'adage « *tesmoins passent lettres* ».

B) L'interrogation du témoin selon des recueils de droit coutumier des XIII^e-XIV^e siècles et selon les *Styles de la Chambre des Enquêtes* et des *Commissaires du Parlement*

Afin de bien dégager les grandes lignes de la procédure de l'interrogation du témoin telle qu'on la retrouve dans les recueils de droit coutumier du Bas Moyen Âge, nous avons choisi de parcourir trois de ces recueils plus en profondeur. Il s'agit des *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir, du *Grand Coutumier de France* de Jacques d'Ableiges et de la *Somme Rural, ou le Grand Coustumier Général de Pratique Civil et Canon* de Jean Bouteiller¹². Ces trois recueils sont parus respectivement en 1283, 1387-1389 et 1393-1396. Nous exposerons, dans les prochaines pages, les différentes caractéristiques que les trois juristes jugent nécessaires en vue d'obtenir un témoignage valable de la part du témoin interrogé.

¹¹ Jacky Roy. *Prouver son droit : le geste, la parole et l'écrit d'après Philippe de Beaumanoir*. *Op. cit.*, p. 109.

¹² Voici les éditions de ces trois recueils que nous avons utilisées. Pour Beaumanoir : édition d'Amédée Salmon. Paris, A. et J. Picard, 1970-74 [1899]. 2 volumes, 1 volume de commentaires. (Coll. « Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire »); Pour d'Ableiges : édition de E. Laboulaye et R. Dareste. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1868. 848

De plus, grâce aux excellents travaux de Paul Guilhiermoz, travaux qui datent pourtant de la fin du XIX^e siècle, il a été possible d'examiner la procédure d'enquête telle qu'elle était exposée dans le *Style de la Chambre des Enquêtes* et le *Style des Commissaires du Parlement*. Nous avons ainsi pu constater que celle-ci s'apparente fortement à la procédure d'enquête que l'on retrouve dans les recueils de droit coutumier de Beaumanoir, d'Ableiges et Bouteiller.

1) La neutralité de l'enquêteur

Élément fondamental s'il en est un, la neutralité de l'enquêteur est primordiale et ne doit faire aucun doute. Évidemment, celui-ci ne doit pencher ni en faveur, ni à l'encontre du témoin interrogé ou de l'une ou l'autre des parties pour que son rôle demeure empreint de neutralité. Cette règle, Beaumanoir l'expose à merveille :

li enquesteur, ne li auditeur, ne li juge, ne li arbitre ne sont pas loial qui se penchent plus d'une partie que d'autre en ce qui doit estre fet par aus; car aucune fois voit on tel maniere de gens, quant il ont a oïr tesmoins, qui se deportent plus legierement et a meins d'interrogacions fere as tesmoins de l'une partie que de l'autre, si que, quant il voient un tesmoing qui fet pour la partie qu'il aiment mieus, il font metre en escrit legierement et ne li font pas demandes diverses par lesquelles ses dis deviegne de nule valeur. Et quant il oent un des tesmoins a l'autre partie qu'il n'aiment pas tant et il tesmoigne chose qui puet valoir a la partie pour qui il est tres, il li font tant de diverses demandes qu'il metent son dit a nient, et c'est baras et tricherie et desloiautés. Car qui le veut loiaument fere il ne doit estre nient plus favorables a l'une partie qu'a l'autre, et doit fere a chascune partie les demandes qui apartiennent a fere, sans amour et sans haine, sans louier et sans pramesse, sans paour et sans cremeur, et sans nule mauvese couvoitise qui a maint homme osté du droit chemin de loiauté fere, car en cuer plein de grant couvoitise ne se puet loiautés herbergier, [...] ¹³.

pages. Pour Bouteiller : édition de Louis Charondas Le Caron. Paris, B. Mace, 1603. 940 pages.

¹³ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1245, p. 143-4.

Selon Jacky Roy, ce passage de l'œuvre de Beaumanoir est important puisque le juriste laisse transparaître l'importance qu'il accorde à ce que Roy appelle « la garantie de véracité qui devrait être [...] rattachée au compte rendu des témoignages reçus »¹⁴.

Dans la *Somme Rural*, l'auteur Jean Bouteiller abonde à peu près dans le même sens que Philippe de Beaumanoir, et ce, bien qu'il y ait plus d'un siècle qui sépare les deux recueils de droit coutumier. Bouteiller rapporte les différents serments que doivent prêter juges, avocats, procureurs, sergents et geôliers¹⁵. Nous rapportons ici le serment que doivent prêter juges et officiers de justice :

les juges & officiers de justice doivent jurer sur Saintes Evangiles de Dieu que à leur loyal sens & pouvoir ils garderont justice aussi bien au grand que au petit, sans faveur de port, ne dissimulation aucune : ne laisseront à faire pour amour, pour hayne, pour crainte, pour gaing, pour perte, ne pour chose que advenir en puist, & garderont le droict du Roy, si au Roy sont, ou le droict de leur seigneur, ou d'autre seigneur si à eux sont, le droict des orphelins, le droict des veufves, le droict des expatriez, & le droict de l'Eglise : ne prendront ne procureront prendre ne avoir aucun bienfait, pour cause de justice faire de personne quelconque, & de leur propre seigneur ne prendront que juste & loyal salaire ordonné à prendre, ne courtoisie en ce lieu¹⁶.

Maintenant qu'ont été précisées les caractéristiques de la neutralité de l'enquêteur, nous pouvons maintenant observer comment ceux-ci devaient s'y prendre, selon Beaumanoir, d'Ableiges et Bouteiller, de même que selon le *Style des Commissaires du Parlement*, pour réaliser une interrogation du témoin qui soit dans les normes.

¹⁴ Jacky Roy. *Prouver son droit : le geste, la parole et l'écrit d'après Philippe de Beaumanoir*. *Op. cit.*, p. 76.

¹⁵ Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 709-11.

¹⁶ *Ibid.*, p. 709.

2) La procédure d'interrogation des témoins

Lors de l'interrogation d'un témoin, l'enquêteur doit suivre un ensemble de règles préétablies et bien précises. Ces règles sont à peu près les mêmes dans chacun des trois recueils de droit coutumier que nous nous sommes proposés d'examiner. Elles diffèrent peut-être un peu, mais ce qui importe le plus, c'est évidemment que les conceptions des trois juristes concordent, ce qui est définitivement le cas. Cependant, l'examen du *Style des Commissaires du Parlement* nous a permis de constater que la procédure d'interrogation du témoin y est beaucoup moins précisément décrite que dans les recueils de droit coutumier. Quoi qu'il en soit, voici les différentes étapes de la procédure d'interrogation du témoin.

a) Le serment

Première étape essentielle pour qu'un témoignage soit considéré comme valable, le serment revêt à peu près toujours la même forme. Son but est simple : que le témoin, avant de répondre aux diverses questions de l'enquêteur, jure de ne transmettre que la vérité. Ainsi, les *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir contiennent une transcription de ce à quoi doit ressembler, selon le juriste du XIII^e siècle, le serment que l'on fait prêter aux témoins avant de les interroger. Beaumanoir signale que bien qu'il différencie auditeurs et enquêteurs, le serment prêté par le témoin doit être le même dans les deux cas¹⁷. Voici à quoi ressemble ce serment :

'vous jurés, se Dieus vous aït, et li saint et les saintes, et les saintes paroles qui sont en cest livre, et li pouoirs que Dieus a en ciel et en terre, que vous dirés vérité de ce que l'en vous demandera en la querele pour laquele vous estes tres en tesmoignage, selonc ce que vous en savés et sans mençonge ajouter, que vous n'en mentirés pour amour ne pour haine, pour louier ne pour pramesse que vous en aiés eu ne que vous en atendés a avoir, pour paour ne pour cremeur de

¹⁷ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1235, p. 139.

nului.' Et li tesmoing doivent respondre : 'Ainsi comme vous l'avés dit le jurons nous.' Et adonques il doivent eus trere arriere fors li uns, et doivent estre oï chascuns en par soi ententivement et dilijanment¹⁸.

De leur côté, Jacques d'Ableiges et Jean Bouteiller incorporent eux aussi dans leurs œuvres respectives ce que devrait contenir le serment du témoin au tout début de son interrogatoire. Cependant, plutôt que transcrire littéralement le serment, comme l'avait fait son prédécesseur Beaumanoir, d'Ableiges se contente de souligner très rapidement le contenu du serment, sans en préciser la forme exacte. Voici ce que nous avons pu trouver en ce qui concerne le serment dans le *Grand Coutumier de France* :

et qui que le face, il doit faire jurer les tesmoings sollempnellement, quelque grant prélat ou seigneur qu'il soit, soit femme grosse preste d'enfanter, ou aultre grande personne. Et doit avoir regard se en jurant, ou déposant, les tesmoings pallissent ou rougissent, varient, tremblent ou parlent obscurément ou incertainement, et doit saignement et cautement sentir se ils sont amis, affins, ou du lignage, se la cause leur touche, ou regarde, s'ils pevent avoir aucun prouffit, s'ils en ont eu don ou promesse, et s'ils sont haineux à la partie¹⁹.

Bien que l'on ne retrouve que très peu de détails sur le contenu du serment lui-même dans cet extrait, il est tout de même intéressant de constater que Jacques d'Ableiges met l'accent sur le comportement du témoin au moment même où il prête serment plutôt que sur le serment lui-même. C'est donc dire que selon lui, il importe moins de savoir ce que contenait le serment de vérité du témoin que d'être convaincu que celui-ci était honnête et franc tout au long de son témoignage.

Contrairement à d'Ableiges, la façon qu'a Jean Bouteiller de traiter du serment des témoins ressemble grandement à ce qu'avait fait Beaumanoir plus d'un siècle plus tôt. Encore une fois, c'est à un véritable libellé du serment auquel nous avons droit :

¹⁸ *Ibid.*, II, § 1228, p. 134-5.

¹⁹ Jacques d'Ableiges. *Le grand coutumier de France. Op. cit.*, p. 600.

et ainsi doivent jurer & mettre la main sur Messel, en disant par mots expres. Vous jurez sur les saintes Evangiles de Dieu, qui cy dedans sont contenuës, & par la foy que Chrestien doit tenir de Dieu, le saint baptesme que vous avez receu, & sur vostre part de la gloire de paradis à perdre, que vous direz verité à vostre loyal escient de ce que nous vous demanderons en la cause sur quoy vous estes produict. Et ce ne lairrez à dire pour amour, ne pour hayne, ne pour proffit, ne pour dommage, ne pour don, ne pour promesse que vous en ayez, ne que promis vous en soit, ne que vous esperez en avoir, ne pour paour, crainte, doute que en ayez ne que faicte vous en soit²⁰.

Tout comme les recueils de droit coutumier, les Styles confirment que les témoins devaient prêter serment avant de commencer à témoigner. Effectivement, Paul Guilhiermoz signale que ces derniers devaient jurer ceci : « [...] de dire vérité en la cause *sur les faits sur lesquels ils étaient produits* par la partie qui les produisait, et de ne laisser pour amour ni pour haine, etc. »²¹. Si Guilhiermoz prend soin de mettre en italique un certain passage, c'est qu'il tient à souligner qu'un témoin ne pouvait déposer que sur les articles pour lesquels il était interrogé, et non sur n'importe quel autre article.

En plus, Guilhiermoz amène un autre point intéressant en ce qui concerne le serment. Effectivement, il signale que selon le *Style des Commissaires du Parlement*, il y avait certains détails sur lesquels on ne pouvait douter de la bonne foi du témoin. C'est ainsi qu'il affirme que : « [...] un témoin déposait toujours valablement sur les accessoires de son témoignage, c'est-à-dire sur son âge, sur le fait de savoir s'il appartenait à une communauté ou s'il avait un intérêt dans la cause, en un mot sur tout ce qui touchait sa personne : on devait en effet supposer que c'était là des choses qu'il savait mieux que tout autre »²².

Nous pouvons affirmer sans crainte que le serment de vérité prêté par le témoin est très important aux yeux chacun des trois juristes, de même qu'aux

²⁰ Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 625.

²¹ Paul Guilhiermoz. *Enquêtes et procès : étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIV^e siècle*. *Op. cit.*, p. 71-2.

²² *Ibid.*, p. 72.

yeux des auteurs du *Style des Commissaires du Parlement* et du *Style de la Chambre des Enquêtes*. Ceux-ci ont effectivement cru bon d'inclure dans leurs œuvres respectives soit un libellé complet de ce serment, soit, à tout le moins, une courte mention de son existence et de sa nécessité.

b) L'interrogation du témoin

Une fois le serment de vérité prêté par le témoin, l'interrogatoire peut commencer. À ce moment, il existe une série de questions de base à poser au témoin. Nous verrons maintenant que les trois recueils de droit coutumier que nous avons consulté convergent la plupart du temps, mais divergent parfois quant à la façon d'interroger le témoin ayant prêté serment de vérité. De plus, nous constaterons que dans les *Styles des Commissaires du Parlement* et de la *Chambre des Enquêtes*, cette facette est traitée de façon beaucoup plus succincte.

Dans un premier temps, nous retrouvons dans les *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir les quelques questions de bases que l'enquêteur se doit de poser au témoin auquel il s'adresse. Ces quelques questions, Beaumanoir les expose alors qu'il nous présente un exemple traitant d'une dette entre deux individus :

l'en doit demander as tesmoins se cele dete fu fete et pour quel cause, et de queles denrees, et quant ce fu, et en quel lieu et en quel jour et en quel tans, et quel gent furent as convenances, et a quel eure, [...] ²³.

On peut facilement regrouper ces quelques questions en quatre grands thèmes : la cause, le temps, le lieu et les personnes « présentes » ²⁴.

²³ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1230, p. 136.

²⁴ Beaumanoir explique ces différents « thèmes » plus en profondeur au cours des quelques paragraphes qui suivent. Voir Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1230-1233, p. 135-38.

On retrouve, dans les œuvres de Jacques d'Ableiges et de Jean Bouteiller, des questions similaires à celles que nous avons vu dans les *Coutumes de Beauvaisis* de Philippe de Beaumanoir. Effectivement, ils signalent tous les deux qu'il est important de questionner le témoin quand au moment où est survenu l'événement sur lequel on le questionne²⁵. Cependant, alors que d'Ableiges incorpore, à l'instar de Beaumanoir, des questions sur le lieu et les « présents », Bouteiller, de son côté, n'introduit ni l'un ni l'autre de ses deux thèmes, mais il formule tout même une question sur la cause du litige, ce que d'Ableiges n'a pas fait²⁶.

À l'instar des recueils de droit coutumier, Paul Guilhaume nous apprend que dans le *Style des Commissaires du Parlement* sont énumérées les différentes questions que l'on devait poser au témoin lors de son interrogatoire. Pour ce faire, Guilhaume parle tout d'abord des principales questions telles qu'elles apparaissent dans le *Grand Coutumier de France* de Jacques d'Ableiges²⁷. Par la suite, il signale que l'on retrouve de semblables questions aux articles 81 à 87 du *Style des Commissaires du Parlement*²⁸. Mais revenons aux recueils de droit coutumier, puisque l'interrogation du témoin y occupe une place plus importante que dans les Styles.

Nous avons remarqué que la procédure d'interrogation n'est pas tout à fait la même chez Beaumanoir, d'Ableiges et Bouteiller. En effet, il existe une différence marquée entre les questions formulées par le juriste du XIII^e siècle et celles des deux juristes du XIV^e. On remarque donc d'emblée que d'Ableiges et Bouteiller formule une première question que l'on ne retrouve pas du tout au même endroit dans l'œuvre de Beaumanoir. Pour illustrer notre propos, nous

²⁵ Jacques d'Ableiges. *Le grand coutumier de France*. Op. cit., p. 602. Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coutumier général de pratique civil et canon*. Op. cit., p. 627.

²⁶ Ibid.

²⁷ Paul Guilhaume. *Enquêtes et procès : étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIV^e siècle*. Op. cit., p. 75.

²⁸ Ibid.

reproduisons ici le libellé exact tel qu'on le retrouve dans le *Grand Coutumier de France* :

la première si est se par ouyr, par veoir, par créance, ou par introduction, il scet ce qu'il deppose²⁹.

Ainsi, alors que d'Ableiges et Bouteiller font de la manière dont le témoin a su ce qu'il affirme une question primordiale, Beaumanoir ne s'y intéresse pas aussi tôt dans son processus d'interrogation du témoin. En effet, ce n'est qu'après avoir exposé les quatre premières questions dont nous avons parlé plus tôt que le juriste du XIII^e siècle ne s'intéressera à une question de ce genre³⁰.

Cependant, Beaumanoir a au moins le mérite d'exposer pourquoi une telle question est importante. Voici ce qu'il en dit :

car se li tesmoins dit : 'Je le sai', l'auditeurs doit demander : 'Comment le savés vous', et se li tesmoins respont : 'Je l'oï dire a celi et a tel autre', cel tesmoignages est de nule valeur, car il est contraires a soi meisme, quant il dit qu'il set de certain ce qu'il ne set fors par oïr dire. Donques qui veut dire : 'Je le sai de certain', il ne le puet dire s'il ne dit : 'J'i fui presens et le vi.' Et ainsi puet on tesmoignier de savoir ce qu'on tesmoigne certainement. Et quant li tesmoins dit : 'Je croi que la convenance ala ainsi', li auditeur li doivent demander pour quoi il le croit; et se li tesmoins respont : 'Je le croi par teles presompcions et par teles', se les presompcions sont cleres, [...], li tesmoignages puet bien valoir avec le tesmoing qui parole de savoir, mes en par soi ne vauroit riens. Et de ceus qui ne tesmoignent fors par cuidier ou par oïr dire, il est certaine chose que leur tesmoignages ne vaut riens, combien qu'il soient³¹.

Donc, il vrai que d'Ableiges et Bouteiller font de cette question une priorité dans leur interrogatoire, mais ils ne l'expliquent pas en détail comme l'a fait Beaumanoir. À ce sujet, les dernières lignes des propos de Beaumanoir que nous venons tout juste de rapporter nous amène à aborder un autre aspect important touchant à la procédure d'interrogation des témoins : leur nombre et leur valeur.

²⁹ Jacques d'Ableiges. *Le grand coutumier de France*. *Op. cit.*, p. 602. Le libellé de cette question est pratiquement le même dans la *Somme Rural*. Voir Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 627.

³⁰ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1234, p. 138-9.

3) Le nombre et la valeur des témoins

Afin qu'un témoignage soit retenu comme étant valable, les juristes considéraient qu'il était nécessaire qu'il fut corroboré par au moins un autre témoignage allant dans le même sens. Cette règle est habituellement représentée, au Moyen Âge, au moyen de la maxime latine *testis unus, testis nullus*. Cette façon de faire, Philippe de Beaumanoir l'illustre très bien dès le moment où il parle pour la première fois de la preuve par témoin. Ainsi, tout de suite après avoir exposé ce que représente la preuve par témoin, Beaumanoir dit :

et en ceste prueve convient il .II. loiaus tesmoins au meins, liquel s'entresievent sans varier es demandes qui leur sont fetes après leur seremens³².

De plus, un peu plus loin dans son œuvre, Beaumanoir revient à la charge et affirme :

et en recort fere convient il au meins deus hommes, aussi comme nous avons dit alieus que li jugemens de meins de .II. hommes ne doit pas estre tenus pour jugemens, ne pour .I. seul tesmoing nus ne gaaigne sa querele³³.

Cependant, alors qu'un minimum de deux dépositions était nécessaire pour qu'une preuve par témoignage soit retenue, nous avons constaté qu'il existait également un nombre maximal de témoin que chaque partie pouvait produire.

Effectivement, autant Beaumanoir que Bouteiller ont inclus, dans leurs recueils de droit coutumier respectifs, des propos traitant d'un nombre maximal de dix témoins entendus par articles amenés par l'une ou l'autre des parties. Nous reproduisons donc ici ces deux passages, tout d'abord celui de Philippe de Beaumanoir, puis celui de Jean Bouteiller :

il avient souvent, quant prueve chiet de deus pars seurs une meisme chose, que l'une des parties veut amener plus de tesmoins que l'autre; mes par la coustume qui maintenant i est, se partie ou

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, II, § 1149, p. 97.

³³ *Ibid.*, II, § 1153, p. 99.

auditeur le vuelent debatre, il ne pueent amener sur un article que .X. tesmoins³⁴

item ne doivent estre ouys plus de .X. tesmoins sur un article ou sur un propos, par especial quand le cas est intitulé³⁵.

Le minimum de deux témoins se prête généralement au moment où une seule des deux parties tente de prouver par témoignage. D'ailleurs, bien que son ouvrage porte sur le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux, nous sommes d'avis que Philippe Godding confirme les dires de Beaumanoir par les propos qui suivent : « [...] les témoins doivent être au nombre de deux pour que leur déposition fasse pleinement foi; la condition qu'elle soit concordante est implicite. Il est parfois précisé que le témoignage d'un seul fut-il échevin, ne suffit pas, ou peut être contesté »³⁶. D'un autre côté, le maximum de dix témoins s'applique généralement lorsque chacune des deux parties opposées dans un litige tente de prouver par témoignage, étant donné que c'est la quantité de témoins qui déterminera à quelle partie on doit donner raison. Mais qu'arrivait-il lorsque chacune des deux factions produisait exactement le même nombre de témoins?

C'est à ce moment seulement que la valeur des témoins entre en ligne de compte. En effet, dans l'article qui suit immédiatement celui où il est question du nombre de témoins qu'il est nécessaire de produire pour gagner un point, Philippe de Beaumanoir enchaîne aussitôt avec un énoncé quant à la qualité de ceux-ci :

quant tesmoing sont atret de deus parties sur une meisme article et l'une des parties prueve et l'autre onniement de tesmoins, que l'uns n'en a pas plus que l'autre qui facent en la querele, et ce vient en jugement, l'en doit regarder liquel tesmoing sont plus creable et de meilleure renomee, et pour celi qui les tret doit estre sentence rendue, car puis que les parties sont a egauté de tesmoins, il est bien

³⁴ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1257, p. 150.

³⁵ Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 626.

³⁶ Philippe Godding. *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du XII^e au XVIII^e siècle*. 2^e édition avec addenda et corrigenda. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1987, p.434.

resons que li meilleur tesmoing et li plus creable en portent la querele³⁷.

Philippe Godding vient encore une fois confirmer les dires de l'auteur des *Coutumes de Beauvaisis* alors qui affirme que : « [...] les textes exigent parfois que le témoignage soit fourni par une personne qualifiée »³⁸. Cependant, Beaumanoir n'en dit pas plus quant à ce qu'il entend par « plus creable et de meilleure renommée ». En effet, aucune autre précision n'apparaît à ce sujet dans l'œuvre de Beaumanoir, ni d'ailleurs dans celles de Bouteiller et d'Ableiges. Nous avons donc cru bon, à défaut de retrouver quoi que ce soit sur ce que pouvait être considéré comme un témoin fiable, d'exposer quelles « catégories » de gens ces trois juristes jugèrent non-recevables en tant que témoins.

Si on en croit les écrits de Beaumanoir et de Bouteiller, il y a plusieurs « types » de gens que l'on ne devrait pas recevoir en tant que témoins. En fait, les deux juristes mentionnent à peu près les mêmes personnes, et ce sont à peu près les mêmes raisons qui les motivent à rejeter la validité de leur témoignage. Ainsi, les enfants de moins de quinze ans, les clercs et les moines, les femmes, les serfs, les bâtards, les fous et autres malades, les condamnés et les Juifs ne sont que quelques-uns des exemples cités par chacun des deux juristes médiévaux³⁹. De plus, Beaumanoir et Bouteiller sont d'avis qu'autant la famille des gens impliqués dans un litige que leurs ennemis notoires ne devraient pas être interrogés étant donné que leur témoignage ne pourrait faire autrement qu'être imprégné de partialité⁴⁰. Il en est de même pour les avocats, les

³⁷ Philippe de Remi, sire de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1258, p. 151-2.

³⁸ Philippe Godding. *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du XII^e au XVIII^e siècle*. *Op. cit.*, p. 434.

³⁹ Beaumanoir et Bouteiller consacrent plusieurs pages à l'énumération et à l'explication des raisons pour lesquelles ces différentes personnes ne doivent pas être autorisées à témoigner lors d'un litige. Voir Philippe de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1174 et ss., p. 107 et ss. Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 615 et ss.

⁴⁰ Philippe de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1178 et 1180, p. 107-8. Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 616.

procureurs et les conseillers, il leur est impossible de témoigner dans une cause où ils sont directement impliqués⁴¹.

Tout comme ce fut le cas pour les recueils de droit coutumier, le *Style des Commissaires du Parlement* stipule que la valeur des témoins interrogés constituait un élément très important que l'on ne saurait négliger. Effectivement, Paul Guilhiermoz signale que parmi les nombreux détails que l'on devait inscrire en tête de chacune des dépositions des témoins, l'état et la condition de chacun d'entre eux devait inévitablement y figurer. L'auteur mentionne que le *Style des Commissaires du Parlement* demandait de préciser si le témoin était : « [...] clerc, lai, noble, chevalier, marchand, artisan, etc., afin qu'on pût mieux discerner la valeur de son témoignage [...] »⁴². Le fait de mentionner l'occupation ou la fonction d'un témoin avait une double utilité. En effet, cela permettait premièrement à l'enquêteur de savoir si le témoin interrogé était fiable de par son rang social : un témoin provenant des classes les plus élevées de la société était réputé plus fiable qu'un témoin des basses classes. De plus, il semble qu'un témoin qui déposait sur des détails directement reliés à sa fonction ou à son occupation devait être considéré comme étant plus fiable qu'un témoin qui connaissait peu ou pas de quoi il était question. Cette perspective, Guilhiermoz l'exprime au moyen d'un passage tiré du *Style des Commissaires du Parlement* qu'il n'a pas cru bon traduire du latin : « *quia magis creditur experto in materia de qua queritur quam non experto et magis credendum est uni quam alii* »⁴³.

Contrairement à ce que l'on retrouve dans les recueils de droit coutumier, Paul Guilhiermoz ne mentionne pas qu'il y ait existé un minimum de témoins que l'on ait dû produire pour prouver un point. Cependant, le maximum en

⁴¹ Philippe de Beaumanoir. *Coutumes de Beauvaisis*. *Op. cit.*, II, § 1199, p. 118. Jean Bouteiller. *Somme rural, ou Le grand coutumier général de pratique civil et canon*. *Op. cit.*, p. 615.

⁴² Paul Guilhiermoz. *Enquêtes et procès : étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIV^e siècle*. *Op. cit.*, p. 76. Guilhiermoz nous renvoie, en ce qui concerne la valeur du témoin, à l'article 89 du *Style des commissaires*.

vigueur est le même que dans chacun des recueils de droit coutumier que nous avons consulté, c'est-à-dire dix. Effectivement, Guilhiermoz signale que selon le *Style des Commissaires du Parlement*, il n'était pas permis de produire plus de dix témoins pour chacun des articles en cause⁴⁴. Mais, comme il le mentionne un peu plus loin, cette règle tarde à être véritablement appliquée : « au XIII^e siècle, le Parlement ne s'en inquiétait nullement et laissait parfois produire un nombre énorme de témoins. C'est seulement dans le premier quart du XIV^e siècle qu'on le voit considérer comme nombre normal, *numerus sufficiens*, *numerus debitus*, le nombre de dix »⁴⁵.

Ainsi, nous croyons avoir bien démontré l'importance accordée à une procédure d'interrogation du témoin adéquate et ce, autant dans les recueils de droit coutumier que dans les styles. Que ce soit la neutralité de l'enquêteur ou alors le serment à faire prêter, les questions à poser, le nombre ou la valeur des témoins, chacun de ces deux types de sources est assez clair quant à la rigueur et à la précision qui doivent être le lot des gens interrogeant un témoin. Maintenant qu'un tour d'horizon de la procédure d'enquête telle qu'elle apparaît dans les sources de droit a été complété, il importe d'observer à quoi ressemble l'enquête telle que pratiquée par le chroniqueur Jean Froissart.

II. L'enquête réalisée par le chroniqueur Jean Froissart auprès de témoins directs des événements importants

Alors qu'il prend de la maturité en tant que chroniqueur, Froissart devient également contemporain des événements qu'il raconte. Ainsi, une fois l'œuvre de Jean le Bel épuisée, le chroniqueur hennuyer n'a d'autre choix que de recueillir lui-même l'information nécessaire à la réalisation de ses *Chroniques*. Comme nous l'avons souligné plus tôt, cela marque un grand changement

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁵ *Ibid.*

d'orientation dans la façon de procéder du chroniqueur. Effectivement, les fonctions d'enquêteur de Jean Froissart seront dès lors fort différentes de ce qu'elles avaient été auparavant. Nous nous appliquerons maintenant à observer beaucoup plus en profondeur les méthodes d'interrogation du témoin telles qu'elles étaient pratiquées par Froissart. Cet exercice nous permettra de démontrer qu'il existe définitivement un lien entre la procédure d'enquête telle qu'elle apparaît dans les recueils de droit coutumier et la procédure d'enquête du chroniqueur hennuyer.

A) Jean Froissart : une crédibilité en tant que témoin, une neutralité en tant qu'enquêteur

Nous avons déjà traité, vers la fin du chapitre précédent, de la crédibilité et de la véracité des propos tenus par Jean Froissart en tant que témoin. Effectivement, un examen des prologues des différents livres des *Chroniques* de même que de certains extraits du « corps » de l'œuvre historique de Froissart nous a permis de démontrer combien la proximité physique et temporelle du chroniqueur par rapport aux événements qu'il raconte a fait en sorte que celui-ci disait bel et bien la vérité.

Mais qu'en est-il de la neutralité du chroniqueur hennuyer en tant qu'enquêteur? Alors qu'en tant que témoin des événements racontés, la formule évoquée auparavant du *je + nom + titre/qualité/fonction + verbe signifiant l'action d'écrire* peut tenir lieu de serment de la part de Froissart à l'égard du lecteur, existe-t-il quelque chose d'équivalent en ce qui concerne ses fonctions d'enquêteur? Il semble que la réponse soit non, le chroniqueur n'ayant pas vraiment développé de formule équivalente qui puisse garantir sa neutralité en tant qu'enquêteur. À maintes et maintes reprises il ne se contente que de formule du genre « sicomme il me fut dit », « sicomme je oy recorder » ou encore « sicomme je fuis adont infourmé », et ce, sans préciser de qui provient

l'information⁴⁶. Mais il arrive également, bien que ce soit tout de même beaucoup plus rare, que Froissart soit un peu moins précis quant à l'information qu'il transmet au lecteur. Effectivement, lorsqu'il emploie des formules telles que « il m'est avis » ou « il me semble », on pourrait croire que le chroniqueur se fie uniquement à sa mémoire et non aux propos qu'il a recueilli auprès d'un témoin⁴⁷.

Cependant, Jean Froissart a signalé à quelques reprises qu'il était bel et bien un enquêteur neutre et qu'il n'avait aucun parti pris pour qui que ce soit. Ainsi, alors qu'il rapporte, dans le livre IV, la tentative de meurtre perpétrée sur la personne du connétable de France, Olivier de Clisson, en juin 1392, Froissart affirme qu'il n'aurait pu faire meilleure enquête :

je vous esclarchiray le fait, car je Jehan Froissart, acteur et proposeur de ceste histoire, pour les jours que le meschief advint sur le connestable de France messire Olivier de Clichon, j'estoye à Paris. Si en deuls par raison estre bien infourmé selon l'enquete que j'en fis⁴⁸.

Avec ce passage, Froissart signale non seulement que l'information qu'il a recueillie était bel et bien exacte, mais ses propos laissent également entendre que ses méthodes d'enquête étaient tout à fait valables.

Cependant, nous avons découvert un autre extrait des *Chroniques* dans lequel Froissart est plus explicite quant à sa neutralité en tant qu'enquêteur. Curieusement, cet extrait, tiré d'un chapitre du livre III cette fois, met de nouveau en scène le connétable Olivier de Clisson. Effectivement, il est ici question de la haine qu'éprouve le duc de Bretagne, Jean de Montfort, à l'égard du connétable de France :

⁴⁶ Dans les livres III et IV, de telles formules pleuvent littéralement. Nous nous contenterons d'en mentionner que quelques-unes. Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 137, 166; XII, p. 30, 262; XIV, p. 43, 65, 169; etc.

⁴⁷ Ici aussi, il y a de nombreux exemples. Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIII, p. 278; XV, p. 25, 196; etc.

bien veulent estre avec leur seigneur et duc contre tout homme excepté la couronne de France, et sachiés véritablement que je ne puis veoir, ne ymaginer par nulle voye que les Bretons n'aient gardé principalement la couronne et l'onneur de France à leur povoir, et on le puet clèrement perchevoir, qui lit icy-dessus en ceste histoire qui pas n'est corrompue pour faveur nulle que j'aye à monseigneur Guy, conte de Bloys, qui me commanda de la ordonner comme veoir povés et qui bien m'en a payé tellement que je m'en contente grandement, pour tant qu'il fut nepveu et si prochain que fils au conte Loys de Bloys, frère germain à saint Charles de Blois, lequel, tant qu'il vesquy, demoura duc de toute Bretagne. Nennil vraiment, car je ne vueil parler que de la vérité et aler parmy le trenchant sans coulourer ne l'un, ne l'autre; et aussi le gentil sire et conte qui me fist l'istoire présente mettre sus et ainsi édifier, ne vult mie que je la compilasse autrement que vraye⁴⁹.

Froissart plaide sa neutralité en tant qu'enquêteur à trois niveaux différents dans ce court extrait. Tout d'abord, il mentionne bien que chacune des deux factions était restée fidèle au roi de France, ce qui fait en sorte que la querelle entre les familles de Blois et de Montfort n'est, à ses yeux, qu'un simple conflit féodal⁵⁰. De plus, Froissart plaide lui-même sa neutralité en mentionnant que même si son patron Guy de Blois est un proche parent de Louis et de Charles de Blois, qui eux sont directement impliqués dans la querelle avec les Montfort, il « ne vueil parler que de la vérité et aler parmy le trenchant et coulourer ne l'un, ne l'autre »⁵¹. Enfin, selon les dires de Froissart, Guy de Blois lui-même, malgré les liens qui l'unissent au clan de Blois, « ne vult mie que je la [l'histoire] compilasse autrement que vraye »⁵².

Évidemment, une telle affirmation, au beau milieu du troisième livre des *Chroniques*, ne vaut certainement pas la même chose que les propos tenus par Froissart dans les différents prologues de chacun des livres de son œuvre

⁴⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 4.

⁴⁹ *Ibid.*, XII, p. 154.

⁵⁰ En vérité, tout n'est pas si simple : Jean de Montfort avait en fait prêté allégeance au roi anglais Édouard III, ce qui vient donc contredire les propos de Froissart...

⁵¹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XII, p. 154.

⁵² *Ibid.*

historique⁵³. Cependant, nous croyons qu'un tel passage ne peut que renforcer l'engagement auquel s'est livré le chroniqueur au début de chacun des livres des *Chroniques*. Ainsi, nous pouvons affirmer qu'en plus de valider sa crédibilité en tant que témoin de même que sa neutralité en tant qu'enquêteur dans les différents prologues, Jean Froissart le fait également au fur et à mesure qu'il rédige le « corps » des *Chroniques*.

B) Froissart préfère questionner un témoin que consulter les actes officiels

Jean Froissart ne fait que très rarement référence à des documents écrits officiels. Tout au long des *Chroniques*, on peut compter sur les doigts d'une seule main le nombre de fois où il cite un acte officiel plutôt qu'un témoin. Évidemment, en ce qui concerne le livre I, nous savons déjà que Froissart est en grande partie redevable aux *Vraies Chroniques* de son prédécesseur Jean le Bel. Cependant, nous avons trouvé très peu de références directes à d'autres documents écrits dans l'œuvre historique du chroniqueur hennuyer. Dans la première rédaction du livre I des *Chroniques*, Froissart retranscrit entre autres une lettre de défi envoyée par Édouard III à Philippe VI en 1338, deux passages du traité de Brétigny de 1360, de même qu'une lettre envoyée par le prince de Galles à Henri de Trastamare tout juste avant la bataille de Nájera de 1367⁵⁴. De ces trois transcriptions, aucune ne se retrouve dans la troisième rédaction du livre I, celle que l'on appelle communément le manuscrit de Rome. Froissart y reproduit cependant une lettre patente qu'Édouard III aurait adressée à Philippe VI en 1330, lettre qui vient confirmer que l'hommage prêté par le roi anglais à l'égard du roi français à Amiens l'année précédente était bel et bien un

⁵³ Nous en avons abondamment parlé dans la seconde partie du précédent chapitre.

⁵⁴ Pour la lettre de défi, voir Jean Froissart. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, I, p. 226. En ce qui concerne le traité de Brétigny, voir *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, III, p. 243-4 et aussi IV, p. 56-64. Enfin, en ce qui concerne la lettre rédigée par le prince de Galles, voir *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486. Op. cit.*, III, p. 417.

hommage-lige⁵⁵. Enfin, nous n'avons recensé, dans les livre II, III et IV des *Chroniques*, qu'une seule occasion où Froissart a retranscrit une lettre mot pour mot. Il s'agit de la proclamation des joutes de St-Inglevert, un document qui est daté du mois de novembre 1389⁵⁶.

Toutefois, bien qu'il soit plutôt rare, pour ne pas dire rarissime, que Jean Froissart fasse appel à un acte officiel ou à tout autre document écrit en le citant directement dans ses *Chroniques*, il interroge au contraire un nombre toujours plus important de témoins à mesure qu'il prend de la maturité et à mesure que son œuvre historique progresse. Il est clair pour quiconque parcourt les deux derniers livres de l'œuvre du chroniqueur valenciennois que celui-ci préfère de beaucoup interroger un témoin que consulter les écrits. Et il n'est définitivement pas le seul à agir de la sorte : chroniqueurs et praticiens du droit contemporains de Froissart paraissent tous adhérer au principe selon lequel « *tesmoins passent lettres* ». D'ailleurs, Benoît Lacroix, auteur de l'ouvrage *L'historien au Moyen Âge*, illustre ce principe à merveille : « cette primauté et du témoin oculaire et de la tradition orale sur l'écrit, le moyen âge la porte en lui sans toujours s'en rendre compte »⁵⁷.

1) Les témoins visuels, la meilleure garantie de vérité selon le chroniqueur

Lorsque Froissart élabore la trame des *Chroniques*, il se soucie de transmettre un récit véridique au lecteur. Ainsi, il se doit de fournir à ce dernier une espèce de garantie que ce qu'il écrit est bel et bien véridique. Cette garantie, le chroniqueur la retrouve dans les récits des différents témoins visuels des événements qu'il raconte. Et Froissart n'est pas le seul à raisonner de la sorte; il semble que l'on puisse étendre une telle conception à la plupart des chroniqueurs

⁵⁵ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 193-5.

⁵⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 56-7.

⁵⁷ Benoît Lacroix. *L'historien au moyen âge*. Montréal, Institut d'études médiévales, 1971, p. 46.

qui lui sont contemporains. C'est du moins ce que prétend Jeanette Beer : « vernacular chroniclers in the Middle Ages shared many presuppositions about history with the Latin chroniclers. [...] eyewitness testimony on a historical event was the best possible guarantee of its truth »⁵⁸.

Ainsi, pour Froissart, il était capital de transmettre le récit qu'il avait lui-même recueilli auprès de témoins visuels des événements dignes de mention. C'est d'ailleurs cette croyance qui a fait en sorte qu'Espan de Lion soit devenu si important aux yeux du chroniqueur. Comment aurait-il pu trouver un meilleur témoin que ce chevalier qui prétend être lié à l'entourage de Gaston Fébus? Et c'est d'ailleurs un extrait de ce long passage que représente la progression des deux hommes entre Pamiers et Orthez qui illustre à notre avis le mieux la valeur inégalable d'un témoin visuel :

entandis que les varlets soingnoient du soupper, messire Espang de Lyon me dist ainsi : 'Messire Jehan, alons veoir la ville.' – 'Sire, respondy-je, il me plaist très-bien.' Adont nous cheminâmes au long de la ville et venîmes tantost à une porte qui siet devers Palamininch, et passâmes oultre, si venîmes sur les fossés. Le chevalier me monstra ung pan du mur de la ville et me dist : 'Veés-vous ce mur illec?' – 'Oyl, sire, dis-je. Pourquoi le dites-vous?' – 'Pour tant, dist le chevalier, que vous perchevés bien qu'il est là endroit plus noeuf que l'autre ne soit.' – 'C'est vérité,' dis-je. Or dist-il : 'Je vous diray par quelle incidence ce fu et quelle besoingne il y advint, et n'y a gaires plus de dix ans'⁵⁹.

Espan de Lion poursuit en expliquant la raison pour laquelle une ouverture a été faite puis refermée dans ce mur⁶⁰. Mais ce n'est pas tant le récit entourant cette ouverture qui nous importe plutôt que ce qui le précède. Effectivement, le simple fait que Froissart mentionne qu'il a lui-même vu de ses propres yeux cette ouverture illustre, à notre avis, l'importance du témoignage visuel et sa prééminence quasi absolue sur le témoignage écrit. Le chroniqueur n'aurait pu transmettre, selon les standards de vérité médiévaux, un récit plus véridique : en

⁵⁸ Jeanette Beer. « Chronicles, French ». *Dictionary of the Middle Ages*. New York, Charles Scribner's Sons, 1982-89, volume 3, p. 330.

⁵⁹ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 31-2.

plus de constater de ses propres yeux l'existence d'une preuve de ce qui s'est passé (le mur a été percé, puis réparé), il recueille les propos d'un témoin qui a, quant à lui, directement vu et se souvient très bien de ce qui s'est passé.

Nous avons déjà mentionné que pour la réalisation de ses *Chroniques*, surtout à partir du livre III, Jean Froissart va se baser en majeure partie sur les témoignages qui vont lui être transmis par des témoins visuels. En fait, à partir de ce moment, les témoins seront aussi présents dans l'œuvre du chroniqueur hennuyer que les acteurs de l'histoire. William Calin a illustré cette situation à merveille :

as an historian, as a writer, Froissart cannot function without the tellers, his informants. Within the narrative, however, they are diegetic characters as much as are the warriors, whose exploits they recount. Indeed, quite often the hero is his own informant, his own teller. Therefore, they exist in Froissart's book for him, because of him. And they know it, they come to him to be tellers, to be included in the Book. Whether he intended it or not, Froissart not only depends on his informants; he also amplifies their exploits in his narrative. If we hear so much concerning some men and little or nothing about others equally important, it is because the first category is made up of those who informed, who spoke, who told Froissart what they did, with the result that, indeed, he writes what they told and what they did⁶¹.

C'est en réalité une double relation de dépendance qui existe entre Froissart d'un côté et ses informateurs de l'autre. Chacun a besoin de l'autre pour atteindre le but qu'il s'est fixé. D'un côté, les informateurs qui désirent plus que tout passer à la postérité savent que c'est le chroniqueur Froissart qui leur permettra de le faire; de l'autre, l'historien a absolument besoin de leur témoignage pour que ses *Chroniques* prennent forme.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 32-5.

⁶¹ William Calin. « Narrative Techniques in fourteenth-century France : Froissart and his *Chroniques* ». *Op. cit.*, p. 234-5.

2) L'écriture historique provient du discours du témoin

Jean Froissart aurait été incapable de réaliser ses *Chroniques* s'il n'avait pu compter sur les nombreux récits provenant des différents témoins qu'il a interrogé tout au long de sa carrière. En effet, bien qu'il se soit beaucoup inspiré des *Vrayes Chroniques* de Jean le Bel à ses débuts en tant que chroniqueur, on ne peut nier que Froissart, en fin de carrière, ne consulte pratiquement plus de sources écrites pour l'aider dans l'écriture de son œuvre historique. Sa matière, c'est dans les discours des différents témoins qu'il interroge lui-même qu'il va la puiser. Comme l'a si bien démontré Philippe Contamine :

il est redevable de l'essentiel de sa documentation au témoignage de très nombreux princes, seigneurs, chevaliers et écuyers, maréchaux et poursuivants d'armes, eux-mêmes témoins directs ou acteurs des événements qu'ils lui rapportèrent. Ces souvenirs, plus ou moins proches, plus ou moins fidèles, furent soigneusement notés par le chroniqueur, puis amalgamés, classifiés, ordonnés. De par la multiplicité même de ses informations, Froissart pouvait légitimement estimer avoir atteint un degré élevé de véracité et d'impartialité⁶².

Même lorsqu'il n'a pu assister à un événement important qu'il tient à inclure dans le récit de ses *Chroniques*, Froissart trouve le moyen d'en justifier la véracité. Si la vérité historique provient d'une certaine proximité physique et temporelle avec les événements, et que cette proximité fait défaut à Froissart, celui-ci trouve le moyen de pallier cette faiblesse en se rapprochant des témoins directs de ces événements⁶³. Ainsi, lorsque le chroniqueur raconte le siège de la ville d'Affrique, il fait une pose au beau milieu de son récit pour justifier que ce qu'il dit est bien exact, ne serait ce qu'en ce qui concerne l'apparence générale de la ville:

et je, Jehan Froissart, acteur de ces croniques, pour tant que oncques à Affrique ne fuy, ne avoye esté au jour que je m'en laissoy infourmer par les dis chevalliers et escuiers qui ou dit voyage

⁶² Philippe Contamine. « Froissart : art militaire, pratique et conception de la guerre ». *Op. cit.*, p. 133.

⁶³ En ce qui concerne le concept de la proximité physique et temporelle, voir Gabrielle M. Spiegel. *Romancing the Past: The Rise of Vernacular Prose Historiography in the Thirteenth-Century France*. *Op. cit.*, p. 218-9 que nous avons déjà citée dans le chapitre deux.

avoient esté, à la fin que plus justement en peusse escripre, leur demandoy la fachon, la manière et la grandeur; et pour ce que trop de fois en mon temps je fuy en la ville de Calais, cils qui m'en esclairchirent la vérité et qui aussi en la ville de Calais avoient esté, le me signifièrent au plus prochain que ils peurent par aucunes manières, non pas de toutes, à la forte ville de Calais, et me dirent que de fourme elle estoit à manière d'un arc, et aussi est Calais, le plus large devers la mer⁶⁴.

Nous croyons qu'un tel passage des *Chroniques* illustre bien à quel point Froissart est persuadé que la vérité résulte d'une proximité physique et temporelle avec les événements racontés. Afin de prouver qu'il dit la vérité quant à l'apparence d'une ville qu'il ne connaît pas, Froissart mentionne qu'il a côtoyé des gens qui eux avaient réellement vu à quoi cette ville d'Afrique ressemblait et qu'ainsi, il a pu apprendre qu'il existait des ressemblances entre la ville d'Afrique et Calais, cette dernière étant une cité que le chroniqueur avait souvent visitée⁶⁵.

Mais nous croyons pouvoir prouver à l'aide d'un exemple encore plus significatif que les récits des témoins recueillis par le chroniqueur sont bel et bien la source de l'écriture et de la vérité historique. Philippe Contamine a démontré que, selon lui, Froissart n'a probablement jamais assisté à une bataille ou à un siège : « donc entre Froissart et la guerre, une certaine distance, un certain intervalle, où viennent s'insérer les témoignages de ses informateurs »⁶⁶. En effet, vers la toute fin de sa carrière, alors qu'il reprend et améliore le premier livre de ses *Chroniques*, voici comment Froissart prétend avoir recueilli de l'information à propos de la bataille de Crécy :

vous devés sçavoir, et c'est cose posible et legiere assés a croire, que il n'est homme, tant fust presens a celle journee, ne eust bon loisir de

⁶⁴ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 216-7.

⁶⁵ En ce qui concerne cette ville d'Afrique, Kervyn de Lettenhove nous dit que c'est le nom que donne Froissart à la ville de Méhédia. De nos jours, on donne le nom de Mahdia à cette ville située sur la côte est de la Tunisie, au sud-est de Tunis. Voir Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. « Notes ». dans Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XIV, p. 420-1.

⁶⁶ Philippe Contamine. « Froissart : art militaire, pratique et conception de la guerre ». *Op. cit.*, p. 134.

aviser et imaginer toute la besongne ensi que elle ala, qui en sceuist ne peüst recorder, de la partie des François, bien justement la verité. Et ce que je en ai escript, je en fui enfournés de vaillans hommes, chevaliers d'Engleterre qui la furent et liquel missent grande entente a veoir le convenant des François : [...] ⁶⁷.

Non seulement Froissart fait-il appel aux récits de témoins qui étaient présents alors que les événements dont il est question se produisirent, mais en plus, il signale qu'il préfère s'en remettre aux propos des Anglais plutôt qu'à ceux des Français. Selon le chroniqueur hennuyer, on ne saurait se fier aux dires des perdants d'une bataille, ceux-ci étant à son avis biaisés et inexacts par rapport aux propos des gagnants qui n'auraient, quant à eux, aucune raison de déformer le récit d'une bataille qu'ils ont remporté.

3) Reconstruire certains dialogues grâce aux témoignages reçus

Dans son œuvre historique, Jean Froissart reproduit souvent ce à quoi devait ressembler un dialogue entre deux ou plusieurs acteurs de l'histoire. Il faut croire que le chroniqueur était d'avis que d'inclure de tels passages rendait ses *Chroniques* plus vivantes et plus véridiques. Nicole Chareyron signale que Froissart agit de la sorte entre autre lorsqu'il s'agit de faire le récit de la défaite française de Crécy en 1346 ⁶⁸.

Nous avons remarqué que Froissart ne reconstruit pas des dialogues seulement au tout début de sa carrière, mais également beaucoup plus loin dans les *Chroniques*. Effectivement, étant donné que les livres III et IV constituent définitivement le moment où l'historien recueille le plus de témoignages ayant un lien direct avec les événements dont il traite dans son œuvre, il est tout à fait normal que l'on y retrouve de nombreux passages où des dialogues ont été

⁶⁷ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 726.

⁶⁸ Nicole Chareyron. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans. Op. cit.*, p. 110.

recréés⁶⁹. Nous tenons donc à présenter ici le compte-rendu d'un dialogue qui se serait tenu au moment où une trêve fut signée entre la France et l'Angleterre en 1394. Ce dialogue met en scène Robert l'Ermite, un écuyer de la chambre du roi de France, et le duc de Gloucester :

et vint, ce me semble, ung escuier d'honneur nommé Robert l'Ermite, et estoit du conseil de la chambre du roy de France, devers le duc de Glocestre, je ne sçay se il y fut envoyé ou se il y vint de luy-meismes; mais il dist ainsi au duc de Glocestre (car le dit duc me compta depuis toutes ces paroles en son chastel de Plaiscy) : 'Monseigneur, pour le saint amour de Dieu, ne vueilliés point brisier les articles de la paix, car vous veés comment nos seigneurs de France y mettent grant diligence, et vous ferés flourie aumosne, car la guerre a trop duré, et quant temps est et que les deux roys le veulent, tous leurs prochains et subgets y doivent bien obéyr.' – 'Robert, Robert, respondy le duc de Glocestre, je vueil bien à tout ce adreschier, et point n'y suis contraire, ne rebelle; mais entre vous de France avés tant de paroles coulourées, lesquelles sont obscures à nostre entendement, que quant vous voulés il est guerre, et quant vous voulés, il est paix; et ainsi nous avés-vous mené jusques à présent, et ainsi vous déterminés-vous tousjours tant que vous soiés venus à votre attainte. [...].' Sur ces paroles se départy le duc de Glocestre de ce Robert l'Ermite, et prist congïé et vint entre ses gens et entra en autres paroles⁷⁰.

À la lecture de cet entretien entre Robert l'Ermite et le duc de Gloucester, on comprend très bien les intentions que pouvait avoir Jean Froissart en reproduisant de tels dialogues. Il est clair que d'inclure de tels passages dans ses *Chroniques* lui permettait de justifier la véracité des faits avancés. Comment trouver meilleure preuve de vérité que de reproduire « exactement », en style direct, les propos tenus par l'un des témoins interrogés?

Ce procédé de reconstitution des dialogues, Froissart l'emploie, comme nous venons de le démontrer, tout au long de son œuvre historique. Évidemment, le chroniqueur n'aurait pu agir de la sorte s'il n'avait pas recueilli autant d'information auprès d'acteurs et de témoins de l'histoire à laquelle il

⁶⁹ À titre d'exemple, Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 166; XIII, p. 33-4; XIV, p. 75, 238; etc.

⁷⁰ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 120-1.

s'intéressait. Ce n'est certainement pas la consultation d'actes officiels qui lui aurait permis d'inclure de si nombreux dialogues dans ses *Chroniques*.

C) Les caractéristiques d'un bon témoin selon Jean Froissart

Lorsque Jean Froissart décide de faire appel à un témoin pour justifier les faits avancés dans les *Chroniques*, il s'assure tout d'abord que celui-ci réponde à une série de critères qui déterminent la validité et la véracité de son témoignage. Le chroniqueur s'assure ensuite que le lecteur de son œuvre historique sache bien que le témoin qu'il a choisi répond à chacun de ces critères prédéterminés. Pour ce faire, il insère dans son récit les caractéristiques qui définissent chacun des témoins. Ces caractéristiques, nous en avons dénombré trois : l'âge, l'occupation ou la fonction et le lien qui relie le témoin à l'événement ou au personnage dont il est question. Ainsi, lorsque Froissart se propose lui-même à titre de témoin, ce qui se produit notamment dans chacun des prologues des différents livres des *Chroniques*, il décline les raisons de sa fiabilité et de sa notabilité.

1) L'âge généralement avancé du témoin

Lorsque Froissart fait appel à un témoin, celui-ci est la plupart du temps d'un âge assez avancé. D'ailleurs, il est important de remarquer que ce n'est qu'à partir du moment où il se considérera assez âgé que le chroniqueur commencera à se prendre lui-même à témoin dans son œuvre historique. Évidemment, le témoignage d'un individu âgé est définitivement plus valable à ses yeux que celui d'un individu plus jeune. En fait, le chroniqueur ne connaît pratiquement jamais, comme c'est presque toujours le cas au Moyen Âge, l'âge exact du témoin qu'il interroge. Il se contente de donner une précision au lecteur afin que celui-ci se fasse une idée de la valeur du témoignage qui lui est

retransmis. Ainsi, lorsque Froissart rencontre Espan de Lion lors de son voyage vers Orthez et la cour du comte de Foix, voici ce qu'il en dit :

quant je eus séjourné en la cité de Pamiers par trois jours, laquelle cité est moult déduisant, car elle siet en beaulx vignobles et bons et à grant plenté de tous biens, et est tout environnée d'une moult belle rivière clère et large assés, que l'on appelle la Liège, en ce jour me vint d'aventure à main ung chevalier du conte de Fois, qui revenoit d'Avignon, lequel on appelloit messire Espan de Lyon, vaillant homme et sage et moult beau chevalier, et povoit lors estre en l'eage de cinquante ans. Je me mis en sa compaignie, et il en ot grant joye pour savoir de nouvelles de France, et fusmes six jours sur le chemin, ainchois que nous venissions à Orthais⁷¹.

Le chroniqueur se contente de montrer qu'Espan de Lion est un homme mûr, qu'il est loin d'être un novice, sans toutefois préciser l'âge exact du chevalier. Cette façon de faire, tout à fait médiévale, vient démontrer qu'il est fort probable que le chroniqueur n'ait jamais vraiment su l'âge exact de celui auprès duquel il chevaucha entre Pamiers et Orthez. Françoise Autrand, dans un article paru dans le collectif intitulé *Le métier d'historien au moyen âge : études sur l'historiographie médiévale*, signale que : « lorsque les témoins interrogés lors d'une enquête déclarent leur propre âge, ils indiquent le plus souvent un multiple de cinq. C'est dire que l'on ne cherche pas la précision, mais un ordre de grandeur. [...] L'âge, ici, n'est pas le nombre d'années. C'est une notion qualitative et non quantitative »⁷².

Il est donc fort probable que l'on ne mentionne même pas de chiffre pour établir l'âge d'un témoin que l'on cite. Un adjectif signifiant que ce témoin est bel et bien assez avancé en âge, ce qui vient confirmer que ce qu'il énonce est véridique, peut suffire. Voyons comment Froissart prouve qu'un témoin qu'il questionne alors qu'il se trouve à la cour d'Angleterre vers la fin de sa carrière est bel et bien âgé, et, par le fait même, crédible :

mais, quant le conseil fut espars, qui dura plus de quatre heures et ce vint après disner, je me acointay de ung ancien chevalier que jadis

⁷¹ *Ibid.*, XI, p. 23.

⁷² Françoise Autrand. « La date, la mémoire et les juges ». *Le métier d'historien au moyen âge : études sur l'historiographie médiévale*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1977, p. 159.

en ma jeunesse je avoie veu en la chambre du roy Édouard, et pour lors il estoit du destroit conseil du roy Richard et bien le vailloit, et estoit nommé messire Richard Stury, lequel me congnt tantost, et estoient bien XXIII ans passés que il ne m'avoit veu, et la dernière fois où ce avoit esté, ce fut à Codenberghe à Brouxelles, en l'ostel du duc Vincelant de Brabant. Messire Richard Stury me fist très-bonne chière, et me recueilly et conjouy grandement et doucement et me demanda de plusieurs nouvelles. Je luy en respondy tout à point de celles que je savois. Et après tout ce et en gambiant luy et moy en ès allées à l'issue de la chambre du roy à Eltem, je luy demanday de ce conseil, voire se dire le me pavoit, comment il estoit conclud⁷³.

Le fait qu'il se souvienne l'avoir rencontré pour la première fois vingt-quatre ans plus tôt ne peut que confirmer que le chevalier interrogé est bel et bien âgé. De plus, le simple qualificatif « ancien » vient prouver, selon les convictions de Froissart, que le chevalier qu'il interroge ici est définitivement assez âgé et que, par conséquent, on ne peut faire autrement que de considérer son récit comme étant vrai. En fait, il y a d'autres adjectifs que le chroniqueur utilise (« sage », « vaillant », etc.) qui viennent eux aussi prouver l'âge avancé de l'un ou l'autre des témoins qu'il a interrogés.

2) Une occupation ou une fonction importante

Non seulement Jean Froissart préfère-t-il les témoins âgés, de plus il a tendance à ne recueillir que les témoignages des gens des classes supérieures de la société du XIV^e siècle. D'ailleurs, il prend plaisir, dans les prologues et parfois même dans le corps des *Chroniques*, à décliner son état et à s'ériger en « grand » de la société auprès du lecteur. Ainsi, il semble évident qu'il ne pouvait « s'abaisser » à porter attention aux propos de quelqu'un qui n'était pas au moins écuyer. Froissart, en ce sens, correspond tout à fait au modèle décrit par Benoît Lacroix dans son ouvrage *L'historien au Moyen Âge* : « le moyen âge croit d'instinct; il a quand même ses préférences : les hommes de bonnes mœurs et de bonne foi, les saints et les vieillards passent en premier. Les *grands* en

⁷³ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de

fonction, le pape, l'empereur, le roi, l'évêque, l'abbé, les seigneurs, les chevaliers, les maréchaux, certains nobles et jusqu'aux écuyers ont été entendus et transcrits »⁷⁴.

Ainsi, quand Froissart commence à relater les faits lui ayant été rapportés par un quelconque témoin, il commence toujours en déclinant le nom et la fonction de ce témoin, et ce, afin que le lecteur sache bien qu'il ne recueillait les propos que des gens qui avaient un certain rang, un certain prestige. Le chroniqueur hennuyer ne s'est donc pratiquement jamais soucié du petit peuple. À notre avis, il n'existe pas de meilleur exemple de ce désintérêt flagrant du chroniqueur à l'égard de la vie du petit peuple que le fait qu'il boucle l'histoire de la grande peste du milieu du XIV^e siècle en à peine quelques pages⁷⁵.

Quoi qu'il en soit, lorsque le chroniqueur Froissart juge que l'individu qu'il interroge est digne de foi et que le récit qui lui est présenté est digne d'intérêt, alors à ce moment-là, il ne tarit point d'éloges à l'égard de son interlocuteur. C'est du moins ce qui arrive alors que le chroniqueur transmet le récit d'un écuyer rencontré à la cour de Gaston Fébus, le Bascot de Mauléon. Voici comment Froissart décrit celui qu'il a jugé assez important pour l'introduire dans ses *Chroniques* :

là vis-je venir ung escuier gascoing qui s'appelloit le bascot de Maulion, et povoit avoir pour lors environ cinquante ans, appert homme d'armes par samblant et bien hardi, et descendi en grant arroy à l'ostel où j'estoie logié à Orthais à la Lune, sur Ernaulton du Pin. Et faisoit mener sommiers autant comme ung grant baron, et estoit servy, luy et ses gens, en vaiselle d'argent, [...] ⁷⁶.

On sent bien que Froissart est en admiration devant ce que dégage ce Bascot de Mauléon qui n'est pourtant, et c'est le chroniqueur lui-même qui nous le dit, qu'un écuyer. Christopher Allmand a réussi, à notre avis, à décrire à merveille ce que pouvait ressentir Froissart à l'égard de cet écuyer rencontré lors de son

Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 157.

⁷⁴ Benoît Lacroix. *L'historien au Moyen Âge*. *Op. cit.*, p. 54-5.

⁷⁵ Voir Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. *Op. cit.*, p. 894 et ss.

voyage en Béarn : « the main impression one has of his story (Bascot de Mauléon), as Froissart recounts it, is of a life that he could feel had been lived in style. He had seen famous fields; he had run great risks and won prizes; when the going was good, he had been able to live like a lord, but he had had the strength to endure hard times, too, and had proved faithful to old masters »⁷⁷. Dans ce cas-ci, on s'aperçoit que ce n'est pas seulement la fonction d'écuyer du Bascot de Mauléon, mais aussi sa grande expérience des champs de bataille de même que l'image qu'il dégageait qui ont fait en sorte que Froissart l'ait considéré comme un témoin valable.

En plus de côtoyer de nombreux écuyers, Froissart a également fréquenté de nombreux chevaliers, ducs et comtes français et anglais, mais aussi béarnais, castillans, portugais, bretons, etc. Nous nous contenterons de présenter un seul passage des *Chroniques* où Froissart témoigne de la valeur d'un témoin dont il ne saurait douter. Il s'agit en effet d'un extrait où le chroniqueur parle entre autres de Gaston Fébus, comte de Foix et de Béarn :

là fus-je infourmé de la greigneur partie des faits d'armes qui estoient advenus en Espagne, en Portingal, en Navare, en Arragon, en Angleterre, en Escoce et ès frontières et limitations de la Languedoch; car là je vis venir devers le conte, durant le temps que à sa court je séjournoie, chevalliers et escuiers de toutes nations. Si m'en infourmoie ou par euls ou par le conte qui volentiers m'en parloit⁷⁸.

Par conséquent, il semble que l'occupation ou la fonction du témoin ait toujours été d'une grande importance pour Froissart. Il est désormais établi que c'était, pour le chroniqueur hennuyer, une des meilleures preuves que le témoignage qu'il recevait était bel et bien valide et véridique. De plus, Froissart prend toujours bien soin d'interroger un spécialiste de la question qui l'intéresse. Ainsi, lorsqu'il s'enquiert de faits d'armes, comme dans l'extrait que nous

⁷⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 107-8.

⁷⁷ Christopher T. Allmand (ed.). *War, Literature and Politics in the Late Middle Ages*. Liverpool, Liverpool University Press, 1976, p. 42.

venons tout juste de citer, il interroge bien évidemment des hommes d'armes, chevaliers ou écuyers, et non pas des clercs.

3) Lien direct avec l'événement ou le grand personnage dont il est question

Enfin, il existe un troisième critère qui faisait en sorte qu'un témoin était considéré comme recevable par Jean Froissart : le lien qui l'unissait avec l'événement ou le grand personnage dont le chroniqueur traitait. Nous nous attarderons plus particulièrement à trois extraits des *Chroniques* où Froissart signale un lien unissant son informateur à l'événement dont il parle ou au grand personnage dont il est question.

Dans le premier cas qui nous intéresse, le chroniqueur valenciennois est en train de parler d'un épisode qui vient rehausser l'image que le lecteur se fait du comte de Foix et de Béarn, Gaston Fébus. Effectivement, Froissart raconte comment Fébus a permis à une troupe de chevaliers et d'écuyers castillans de se restaurer à Orthez avant de continuer leur route vers leur contrée. Pour démontrer la grandeur d'âme du comte, Froissart inclut dans son œuvre historique un fait qui peut paraître assez anodin :

encoires donna ledit conte en droit don de sa bonne volenté (car il n'y estoit point tenu se il ne lui plaisoit) aux chevalliers et aux escuiers qui passoient parmy la ville de Ortais et qui l'alèrent veoir en son chastel et compter des nouvelles, grans dons et beaulx, à l'un ung cent de flourins, à l'autre deux cens, à l'autre trois cents, à l'autre cinquante, à l'autre plus ou moins, selon ce que ils estoient. Et cousta bien au conte de Fois le premier passaige, selon ce que son trésorier me dist depuis à Orthais, la somme de mille frans sans les chevauls, les haguenées et les mulets qu'il donna⁷⁹.

En incluant un tel récit dans ses *Chroniques*, Froissart signale qu'il est allé questionner le trésorier du comte de Foix et de Béarn, encore une fois un

⁷⁸ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 88-9.

⁷⁹ *Ibid.*, XII, p. 127.

spécialiste, afin de connaître avec plus de précision la somme engagée par le comte dans cet épisode. L'historien n'aurait définitivement pas pu trouver meilleur informateur que celui qui tient les comptes de Gaston Fébus pour lui confirmer avec précision les détails qui étaient demeurés sans réponse.

Dans le second cas qui nous intéresse, Jean Froissart en est maintenant à parler de la situation tendue qui prévaut en Bretagne au début du règne de Charles VI alors que le connétable Olivier de Clisson avait été enlevé par les Bretons. À ce moment, il signale qu'il reçut de l'information de la part d'un chevalier breton :

je chevauchois, en ce temps que les choses furent advenues ou ung an après, de la cité d'Angiers à Tours-en-Thouraine, et avoie couchié à Beaufort-en-Vallée. Au dehors je trouvay ung chevalier de Bretagne, lequel s'appelloit messire Guillemme d'Anssenys, et s'en alloit vers la dame de Mailly en Thouraine, sa cousine et ses enfans, car elle estoit de nouvel vesve. Je m'acointay du chevalier, car je le trouvay courtois et doulx en ses paroles. Je luy demanday des nouvelles, et par espécial de la prinse du connestable de France, dont je tendoie à savoir la vérité. Il la me dist, car il disoit qu'il avoit esté au parlement qui se tint à Vennes, avecques le seigneur d'Anssenis, ung sien cousin et ung grant baron de Bretagne. Et tout ainsi que messire Espang de Lyon me racompta et infourma des choses qui estoient advenues en la conté de Fois, en Berne et en Gascoingne, et aussi messire Jehan Ferrant Percek des advenues de Portingal et de Castille, me compta plusieurs choses le gentil chevalier; et plus m'en eust compté, se je eusse esté et chevauchié longuement en sa compaignie⁸⁰.

Ici, le chevalier que Froissart a côtoyé lors de sa chevauchée entre Angers et Tours et qu'il produit devant le tribunal des lecteurs est en lien avec un personnage plus important que lui : son cousin qui est un grand baron breton et grâce auquel il a pu assister au Parlement de Vannes et, par conséquent, en savoir autant sur l'arrestation du connétable de France. Quoi qu'il en soit, le chroniqueur nous confirme que l'information qu'il a pu recueillir lui fut fort utile, voilà pourquoi il compare ce chevalier à deux autres informateurs qu'il a côtoyé plus tôt : Espan de Lion et João Fernandes Pacheco.

⁸⁰ *Ibid.*, XII, p. 218.

Finalement, nous avons choisi un dernier extrait de l'œuvre de Froissart où celui-ci a fait de nouveau appel à un informateur qui est relié à un personnage de la plus haute importance : le roi anglais Richard II. Dans ce passage, tiré du quatrième et dernier livre des *Chroniques*, Froissart a pu recueillir de l'information quant au voyage en Irlande réalisé par le roi Richard II en 1394-95⁸¹. Voici de quoi il en résulte :

et advint que ce propre dimence que le roy Richart ot receu et retenu en très-grant amour mon livre, ung escuier d'Angleterre estoit en la chambre du roy (et estoit nommé Henry Cristède), moult homme de bien et de prudence grandement pourveu et assés bien parlant la langue de France : si se accointa de moy pour la cause de ce que il ot veu que le roy et les seigneurs me orent faite moult grant chière et très-belle recueillotte, et avoit veu le livre lequel j'avoye présenté au roy, et ymagina, sicomme je vey les apparans par ses paroles, que j'estoye ung historien, et aussi il luy avoit esté dit par messire Richart Stury, et parla à moy assés par loisir sur la fourme et manière que orendoit je vous déclaireray.

'Messire Jehan, dist Henry Cristède, avés-vous point encoires trouvé en ce pays, ne en la court du roy nostre sire, qui vous ait dit, ne parlé du voyage que le roy a fait en celle saison en Yrlande et la manière comment quatre roys d'Yrlande, grans seigneurs assés, sont venus à obéissance au roy d'Angleterre?' Et je respondy pour mieulx avoir matière de parler : 'Nennil.' – 'Et je le vous diray, dist l'escuier qui pavoit pour lors avoir l'eage de cinquante ans, affin que vous le mettés en mémoire perpétuelle quant vous serés retourné en vostre pays et vous aurés de ce faire la plaisance et le loisir.' De ceste parole fuis-je tout resjouy, et respondy : 'Grant merchis'⁸².

Le récit de l'écuyer Henri Chrystead, un proche du roi Richard II, vient une fois de plus corroborer l'idée selon laquelle le chroniqueur Froissart considérait les personnages ayant un lien direct avec l'événement dont il veut parler ou avec le grand personnage dont il veut traiter comme des témoins valides et porteurs de vérité. Mais les trois passages que nous venons tout juste de rapporter dans les dernières pages avaient ceci en commun qu'ils n'étaient pas ou très peu

⁸¹ On peut retrouver de plus amples détails concernant l'expédition de Richard II en Irlande dans l'article de Jeanne-Marie Boivin. « L'Irlande et les Irlandais dans l'œuvre de Froissart; Métamorphose d'un mythe ». dans Jean-Claude Aubailly (dir.). *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, Volume 1, Paris, Champion, 1993, pp. 227-41.

⁸² Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XV, p. 167-8.

compromettants pour les informateurs questionnés par Jean Froissart. Comment le chroniqueur s'y prenait-il lorsqu'il s'agissait de communiquer au lecteur de l'information délicate ou compromettante pour le témoin interrogé?

D) Un témoin pratique : l'écuyer anonyme

Il arrive au moins à deux reprises que Jean Froissart taise le nom d'un informateur parce que celui-ci lui fait le récit d'un événement dont personne n'a voulu lui parler jusque là. En fait, on pourrait croire qu'à chacune des deux fois où le chroniqueur omet volontairement de nommer le témoin interrogé, il désire tout de même démontrer au lecteur qu'il a bien fait son enquête et qu'il a bel et bien reçu de l'information de la part de quelqu'un de fiable. Ainsi, à chaque fois qu'il néglige de nommer son témoin, il mentionne tout de même que celui-ci était écuyer.

1) Le cas de la mort du fils légitime de Gaston Fébus

'mais encoires d'une chose si je vous osoye requérir, je vous demanderoie trop volentiers par quelle incidence le fils au conte de Foix morut.' Lors pensa ung petit le chevalier, et puis dist : 'La matière est trop piteuse : si ne vous en vueil point parler, et quant vous vendrés à Orthais, vous trouverez bien, se le demandés, qui le vous dira.' Je m'en souffry à tant, et puis chevauchasmes et venismes à la bonne ville de Morlens⁸³.

C'est ainsi que se termine le dernier entretien entre Jean Froissart et le chevalier Espan de Lion, alors que les deux hommes arrive à la dernière ville-étape avant le but final de leur chevauchée commencée à Pamiers. Effectivement, c'est sur cet entretien infructueux aux yeux du chroniqueur que se termine la chevauchée qui mena les deux hommes à Orthez et, par le fait même, à la cour du comte de Foix et de Béarn, Gaston Fébus.

⁸³ *Ibid.*, XI, p. 84.

Pourtant, lorsqu'il s'agissait de parler du meurtre de Pierre-Arnaut de Béarn et de l'emprisonnement du vicomte de Castelbon, tous deux cousins du comte de Foix, Espan de Lion ne se faisait pas prier pour raconter le tout à Froissart⁸⁴. Selon Peter F. Ainsworth, Froissart a inclus ces deux récits dans ses *Chroniques* pour une raison bien précise : « [...] the account of Fébus' treatment of Pierre-Arnaut de Béarn and that of his imprisonment and eventual ransom of his legitimate heir the Viscount of Castelbon constitute, taken together, a series of related narratives which both 'prefigure' and prepare us to accept the account of his killing of his son and original heir, Gaston »⁸⁵.

Quoi qu'il en soit, voici comment Froissart introduit sa rencontre avec l'écuyer anonyme qui lui permettra finalement de savoir comment survint la mort du fils de Gaston Fébus :

je tendoie moult fort à demander et savoir, pour tant que je veoie l'ostel du conte si large et si plentureus de tous biens, que Gaston le fils du conte estoit devenu, et par quel accident il estoit mort, car, comme dit est, messire Espang de Lyon ne le m'avoit voulu nullement dire, et tant enquis que ung escuier moult ancien et notable homme le me racompta⁸⁶.

Nous ne retranscrivons pas ici le récit complet de la mort du fils du comte de Foix et de Béarn pour deux raisons fort simple : le récit, assez long, fait environ dix pages et en plus, ce n'est pas tant le récit lui-même mais bien celui qui le raconte qui nous intéresse le plus. En effet, lorsque l'on observe comment le chroniqueur introduit le témoin, bien que l'on remarque aussitôt qu'il ne le nomme pas, on constate cependant qu'il s'applique à démontrer la validité de son témoignage de par son âge et sa réputation. Encore une fois, voyons ce que Peter F. Ainsworth en dit :

⁸⁴ En ce qui concerne ces deux événements, le meurtre perpétré par Fébus et l'emprisonnement ordonné par lui également, voir Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 70 et ss.

⁸⁵ Peter F. Ainsworth. « Knife, Key, Bear and Book : Poisoned Metonymies and the Problem of *Translatio* in Froissart's Later *Chroniques* ». *Op. cit.*, p. 99.

⁸⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 89.

Froissart, chroniqueur hors-pair, rencontre donc ici le Témoin par excellence, l'informateur exemplaire; *moult notable* (digne de foi et de respect), il est aussi *anciens* (mot qui, au Moyen Âge surtout, connote *sagesse*, chez quelqu'un qui a beaucoup vu, beaucoup vécu; indulgence et compassion aussi, peut-être, à l'égard des faiblesses de la chair humaine), et a sans doute passé de longues années dans l'entourage de Gaston III, sans perdre pour autant son respect envers celui-ci. De plus, l'écuyer anonyme est le dépositaire d'un grand secret (LE secret), celui guetté par Froissart, et par nous-mêmes, depuis très longtemps. Serviteur dévoué de son maître, il n'en dira pas moins la « vérité » à son sujet⁸⁷.

Mais pour quelle raison Froissart cache-t-il au lecteur le nom de son informateur? On serait porté à croire qu'il a tout simplement voulu protéger un dénonciateur, un délateur dont il est obligé de taire l'identité de peur que celui-ci ne soit victime de représailles. Ou peut-être veut-il tout simplement préserver la réputation de cet écuyer dont il ne mentionne pas le nom. Ces deux hypothèses semblent pouvoir tenir la route, mais il en existe également une troisième que nous tenons à exposer ici. Cette hypothèse, soulevée à la fois par Peter F. Ainsworth et Michel Zink, est la suivante : le vieil écuyer dont parle Froissart n'a peut-être jamais existé⁸⁸.

Il est clair qu'une telle question aurait méritée à elle seule qu'on lui consacre beaucoup de temps. Cependant, ce n'est pas là le but que nous poursuivons. Ce que nous pouvons retirer de cet extrait des *Chroniques* où la mort du fils de Gaston Fébus est racontée à Froissart par un informateur dont il ne dévoile pas l'identité, c'est que le chroniqueur tente tout de même de prouver au lecteur que les propos qu'il a recueillis proviennent d'un informateur fiable. Ainsi, que cet ancien écuyer ait réellement existé ou non nous importe peu, ce qui est important c'est de remarquer qu'il existe une constance, une continuité dans la façon de procéder du chroniqueur. En effet, celui-ci procède toujours de

⁸⁷ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 217-8.

⁸⁸ Voir Peter F. Ainsworth. « Knife, Key, Bear and Book : Poisoned Metonymies and the Problem of *Translatio* in Froissart's Later *Chroniques* ». *Op. cit.*, p. 97. Voir également Michel Zink. *Froissart et le temps*. *Op. cit.*, p. 77.

la même manière lorsqu'il a à insérer le récit d'un informateur dans son œuvre : il justifie toujours la validité du témoin qu'il interroge, que ce soit tout juste avant ou tout juste après qu'il ait inséré le récit de ce dernier. Lors de la dernière réécriture du livre I des *Chroniques*, il va d'ailleurs appliquer le même procédé pour raconter des événements pourtant beaucoup plus anciens.

2) Le cas de la mort du roi anglais Édouard II

Nous avons déjà mentionné que la dernière rédaction du livre I des *Chroniques*, mieux connue sous le nom du manuscrit de Rome, avait été rédigée par Jean Froissart alors que les livres III et IV étaient déjà complétés. L'extrait que nous allons présenter ici vient corroborer nos précédents arguments voulant que cette hypothèse soit bel et bien exacte. Voici donc un extrait du manuscrit de Rome où Froissart a recourt, tout comme il l'a fait pour relater la mort du fils de Gaston Fébus, à un écuyer anonyme pour justifier que l'information avancée est véridique :

et comment eüst il vesqu, par la maniere que je vous dirai? Car je, Jehans Froissars acteres de ceste histoire, fui ens ou chastiel de Bercler, l'an de grasce Nostre Seigneur mille .CCC.LX.VI. ou mois de septembre, en la compagnie de messire Edouart le Espensier, liquels fu fils dou fil de ce mesire Hue le Espensier, dont je parlerai assés tos; et fumes, dedens le chastiel que ens es esbatemens la environ, trois jours. Si demandai de che roi, pour justefier mon histore, que il estoit devenus. Uns anciens esquiers me dist que dedens le propre anee que il fu la amenés, il fu mors, car on li acourça sa vie⁸⁹.

Fait important à noter, Froissart parle ici d'un événement qui s'est déroulé en 1327, c'est à dire qu'il n'était même pas encore né lorsque survint la mort d'Édouard II dont il est ici question. Nous sommes donc en mesure d'affirmer qu'il s'est écoulé environ quarante ans entre le moment où cet événement survint

⁸⁹ Jean Froissart. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869. Op. cit.*, p. 90.

et le moment où le chroniqueur prétend en avoir été informé par cet « ancien esquiers »⁹⁰.

Encore une fois, tout comme ce fut le cas pour le récit de la mort du fils du comte de Foix et de Béarn, il nous est impossible de savoir si cet informateur que Froissart nous présente a vraiment existé ou non. Et encore une fois, sans que l'on puisse identifier de qui il s'agit, le chroniqueur nous dit qu'il tient son information d'un témoin valide. Voici ce qu'en dit Michel Zink :

Froissart se met lui-même en scène dans le rôle de l'enquêteur soucieux d'étayer ce qu'il avance, de *justifier son histoire*, en s'informant auprès d'un *ancien écuyer* – la source anonyme et commode qu'il invoque chaque fois qu'il s'agit de secrets d'État dangereux – mais en même temps il se réfugie dans le vague et ne dit rien de l'atroce vérité⁹¹.

Tout comme ce fut le cas pour l'exemple précédent, on peut que constater que Froissart réussit une fois de plus à démontrer au lecteur que l'information qu'il lui transmet est valide. Il respecte une fois de plus son idée de départ qui était de toujours faire en sorte que les témoins cités dans les *Chroniques*, bien qu'ils ne soient pas toujours dûment identifiés, soient toujours considérés comme fiables par le lecteur. Mais le chroniqueur avait-il un autre moyen de prouver au lecteur qu'il était de bonne foi et qu'il faisait toujours en sorte que ce dernier ait accès à une œuvre non partisane?

E) Obtenir les deux versions d'un récit

À partir du livre III des *Chroniques*, Jean Froissart va parfois se donner la peine de recueillir deux versions d'un même récit afin de fournir aux lecteurs de son œuvre historique un récit plus exact, moins partisan. Cependant, nous n'avons trouvé que trois occurrences où le chroniqueur se donne vraiment la

⁹⁰ Le premier voyage de Froissart en Angleterre a été réalisé dans la seconde moitié des années 1360.

⁹¹ Michel Zink. « La fin des *Chroniques* de Froissart et le tragique de la cour ». *Op. cit.*, p. 92.

peine de souligner qu'il a réuni deux versions différentes d'un même récit. De plus, ces trois cas font partie du troisième livre de l'œuvre historique de Froissart. Ainsi, bien qu'il se soucie à quelques reprises d'avoir accès à plus d'une version d'un même récit, le chroniqueur est tout de même moins exigeant que les juristes auteurs de recueils de droit coutumier. Effectivement, Froissart se contente, la plupart du temps, d'un seul témoin.

1) Le premier cas : le chroniqueur espère obtenir une deuxième version

La première fois où l'on remarque que Froissart mentionne qu'il a voulu obtenir plus d'une version de la même histoire, il chevauche aux côtés d'Espan de Lion vers Orthez et la cour de Gaston Fébus. À un moment donné, alors que les deux hommes se trouvent près de Mauvoisin, soit environ à mi-chemin entre Pamiers et Orthez, voici le rappel d'une question que le chevalier aurait adressée à Froissart, suivie de la réponse du chroniqueur :

'et avés-vous de l'escarmuche qui fut devant le chastel où messire Olivier de Clichon fut navré?' – 'Je ne sçay, dis-je, il ne me souvient pas de tout; mais dittes-moy du siège et de l'escarmuche comment il en advint. Espoir le savés-vous par autre manière que je ne fais. Vous retournerés bien à nostre propos de ceulx de Lourde et de Mauvoisin'⁹².

Cet extrait témoigne bien combien le chroniqueur est intéressé à obtenir une deuxième version d'un récit dont il croit avoir une première version. En effet, ce sont les deux dernières phrases de la réponse de Froissart qui sont, à notre avis, les plus intéressantes ici. Dans la première, le chroniqueur signale qu'il espère bien que le chevalier qu'il côtoie depuis Pamiers lui apportera de nouveaux détails quant à un récit dont il n'est même plus certain de posséder une première version. De surcroît, la deuxième phrase nous permet de voir avec quel empressement le chroniqueur a hâte de recueillir les propos d'Espan de Lion : leur précédente conversation, traitant du siège de Lourdes et de Mauvoisin, est

⁹² Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 41.

mise de côté au profit de celle où Froissart pourra en apprendre davantage au sujet de l'escarmouche au cour de laquelle le connétable de France fut blessé.

2) Un autre cas : la bataille d'Otterburn

Beaucoup plus loin dans le livre III, vers la toute fin en fait, il existe un autre cas où, cette fois-ci, Froissart affirme qu'il a véritablement pu recueillir les propos des deux parties impliquées. Dans ce cas-ci, le chroniqueur fait le récit de la bataille d'Otterburn du 5 août 1388 où les Écossais eurent le dessus sur les Anglais. Voici ce que Froissart a à dire sur le récit de cet affrontement anglo-écossais :

il me fut dit de ceulx proprement qui à la bataille furent tant des Anglois comme des Escots, de barons et de chevalliers, car du pays au conte de Fois et de son lignage il en y ot avec les Anglois plusieurs, et par especial deux escuiers moult vaillans hommes et lesquels je trouvay la saison enssieuvant que la bataille fut entre le Neuf-Chastel et Ottebourg, à Orthais devers le conte de Fois, Jehan de Chastel-Neuf et Jehan de Cantiron, et aussi à mon retour en celle saison en Avignon je trouvay ung chevallier et deux escuiers d'Escocce du costé au conte de Douglas et lesquels je recongneus et si me recongneurent par les vrayes enseignes que je leur dys de leur pays, car de ma jeunesse, je, acteur de ceste histoire, chevauchay parmy le roiaulme d'Escocce et fus bien quinze jours en l'ostel du conte Guillemme de Douglas, père de ce conte James dont je parle présentement, en ung chastel à cinq lieues de Haindebourg, que l'on dist ou pays Dalquest; et ce conte James, je l'avoie veu, jeune fils et bel damoisel et une sienne suer que on appelloit Blance, et fus infourné des deux parties, et tout en la saison que la bataille avoit esté, et bien se concordoient les ungs et les autres, mais ils me dirent que ce fut une aussi dure besoingne et aussi bien combatue que bataille peust oncques estre, et je les en croy bien, car Anglois d'un costé et d'autre costé Escots sont très-bonnes gens d'armes, et quant ils se treuvent en rencontre et ou party d'armes, c'est sans espargnier : il n'y a entre euls nul tropel⁹³.

Contrairement à l'extrait traitant de l'escarmouche au cour de laquelle le connétable de France fut blessé, Froissart est ici formel : il a bel et bien recueilli

⁹³ *Ibid.*, XIII, p. 218-9.

la version de chacune des deux parties impliquées dans cette bataille. De plus, l'historien valenciennois se donne la peine de mentionner que les versions concordent et que ni l'une ni l'autre des deux factions n'a tenté de travestir le récit en sa faveur, ou à la défaveur de son ennemi.

3) Le cas le plus connu : les récits concernant la guerre dans la péninsule ibérique

Ce sont les passages où Jean Froissart traite de la guerre entre la Castille et le Portugal qui constituent les plus célèbres et les plus nombreux cas où le chroniqueur hennuyer a cherché à obtenir deux versions d'un même récit. Effectivement, nous allons reproduire ici deux extraits des *Chroniques* qui démontrent bien que Froissart, lorsqu'il s'agissait de parler du conflit entre ces deux puissances de la péninsule ibérique, tenait absolument à donner à ses lecteurs les deux côtés de la médaille. Voici le premier extrait où il est question de ce conflit :

durant le temps que je fus à Orthais, très-bien je povoie aprendre et oyr nouvelles de tous pays, se je vouloie, et aussi le gentil chevallier messire Espang de Lyon, en laquelle compagnie, comme dit est, j'estoie entré en ce pays, et auquel je m'estoie descouvert de mes besoingnes, m'acointoit de chevalliers et d'escuiers qui me sçavoient recorder justement de ce que je demandoie et quéroie à sçavoir. Si aprins et fus là infourmé des besoignes de Portingal et de Castille et comment on s'i estoit porté, le temps passé, des guerres, des batailles et des rencontres que ces deux roys et leurs adhérens et aidans avoient eu l'un contre l'autre, et où et comment : desquelles choses et besoignes je vous ferai ensuivant juste record⁹⁴.

Froissart ne dit pas s'il reçut l'information de la part d'un informateur castillan ou portugais. Cependant, comme nous en avons parlé un peu plus tôt dans ce chapitre, il arrivait que des sujets du roi de Castille se restaurent à la cour de Gaston Fébus alors qu'ils y étaient de passage. Il est donc fort probable que ce soient auprès de ces notables castillans que le chroniqueur ait ici glané les informations dont il avait besoin.

L'extrait suivant où Froissart traite du conflit Castille-Portugal, que l'on retrouve un peu plus loin dans le livre III des *Chroniques*, vient confirmer cette hypothèse. Le chroniqueur hennuyer y rapporte que c'était bel et bien auprès d'informateurs dévoués aux intérêts castillans qu'il avait recueilli l'information transmise plus tôt. Cependant, il signale que dorénavant il transmettra de l'information recueillie auprès d'un chevalier portugais⁹⁵. Voici donc l'extrait des *Chroniques*, considérable de par sa longueur mais aussi de par sa pertinence, où il s'explique en ces termes :

et pour tant que, quant je fus en Berne devers le gentil conte de Fois, je fus informé de plusieurs et diverses besoingnes, lesquelles estoient advenues entre Castille et Portingal, et je fus retourné ou pays de ma nation en la conté de Haynnau et en la bonne ville de Valenchiennes, et je m'y fus raffreschy ung terme, et ma plaisance me prist à ouvrer et à poursiewir l'histoire que j'avoie encommencie, je me advisay par ymagination que justement je ne la povoie parfaire par avoir singulièrement les parties de ceulx qui tiennent et soustiennent l'opinion du roy de Castille, et me convenoit dont, se justement vouloie ouvrer, oyr autant bien parler les Portingalois, comme je avoie fait les Gascoings et les Espaignols en l'ostel de Fois et sur le chemin alant et retournant. Si ne ressoingnay point la payne, ne le travail de mon corps; mais m'en vins à Bruges en Flandres pour trouver les Portingalois et Lissebonnois, car tousjours en y avoit grant plenté.

Or regardés par quelle manière je feis et se c'est de bonne aventure. Il me fut dit, et je le trouvay bien en vérité, que, se je y eusse visé sept ans, je ne pourroie mieulx venir à Bruges que je feys pour lors; car l'on me dist, si je vouloie aler à Medelbourg en Zéelande, je trouverois là ung chevallier de Portingal, vaillant et sage homme, et du conseil du roy de Portingal, qui nouvellement estoit là arrivé (et par vaillance il vouloit aller et tout par mer en Puce). Celluy me advertiroit et diroit justement et plainement des besoingnes et aventures de Portingal, car il avoit esté en toutes et par toutes. Ces nouvelles me resjouirent, et me partis de Bruges avecques ung Portingalois en ma compagnie, qui congnoissoit très-bien le chevallier, et m'en vins à l'Escluse et là montay en mer, et fis tant par la grâce de Dieu que je arrivay à Medelbourg. Si me aquointa li homs portingalois qui estoit avecques moy, du chevallier cy-dessus nommé, lequel je trouvay gracieux, sage, honnourable,

⁹⁴ *Ibid.*, XI, p. 131.

⁹⁵ William Calin explique brièvement que Froissart se rendit en Zélande afin de recueillir les propos d'un chevalier portugais. Voir « Narrative Techniques in fourteenth-century France : Froissart and his *Chroniques* ». *Op. cit.*, p. 234.

courtois, amiable et accointable, et fus avecques luy six jours ou environ et autant que il m'y pleut à estre.

Le chevalier me infourma et accointa de toutes les besoingnes et aventures entre le roiaulme de Castille et le roiaulme de Portingal depuis la mort du roy Ferrant jusques au jour que le dit chevalier estoit yssu hors du roiaulme, et si doucement et attemprément le me comptoit et si volentiers que je prenoie grant plaisir à le oyr et à l'escripre, et quant je fus infourmé de tout ce que je vouloie savoir, et vent fut venu, il prist congié à moy et entra en une carraque grande et forte assés pour aler par tout le monde, et prins congié à luy dedens le vaissel. Aussi firent plusieurs riches marchans de son pays, qui l'estoient venu veoir de Bruges, et les bonnes gens de Medelbourg. En sa compaignie avecques luy estoit le fils du conte de Novarre, de Portingal, et plusieurs bons chevalliers et escuiers du dit royaulme; mais on luy faisoit honneur dessus tous, et certes, à ce que je peus veoir et ymaginer de son estat, de son corps et de son affaire, il le valloit, car il avoit moult belle fourme et taillie de estre vaillant et noble homme.

Or retournay depuis à Bruges et en mon pays. Si ouvray sur les paroles et relations faites par le gentil chevalier messire Jehan Ferrant Percek, et cronisay tout ce que de Portingal et de Castille est advenu jusques à l'an de grâce Nostre-Seigneur mil CCC III^{XX} et X⁹⁶.

Ce chevalier et informateur portugais, qu'il nomme Jehan Ferrant Percek mais dont le véritable nom semble avoir été João Fernandes Pacheco, Froissart le cite à nouveau au moment où il parle de l'entrée en scène de l'Angleterre, venue porter main forte au Portugal pour la prise de villes castillanes dans le nord-ouest de la péninsule ibérique, notamment Ponte-Vedra, Vigo et Bayona⁹⁷.

Il est clair que Froissart ne s'est pas donné la peine de comparer les versions castillane et portugaise des guerres qui se déroulèrent dans la péninsule ibérique, il a simplement exposé ce que des membres de chacune des deux factions avaient à dire à ce sujet. Peter F. Ainsworth et P.E. Russell ont déjà souligné cette « lacune » des *Chroniques*⁹⁸. Cependant, le premier a au moins

⁹⁶ Jean Froissart. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno Kervyn de Lettenhove. *Op. cit.*, XI, p. 262-4.

⁹⁷ *Ibid.*, XI, p. 410 et ss.

⁹⁸ Voir Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. *Op. cit.*, I, p. 327. Voir également P.E. Russell «The War in Spain and Portugal ». *Op. cit.*, p. 96 et ss.

pris la peine de préciser, de nuancer sa pensée : « s'il ne songe pas à concilier les deux versions des guerres ibériques qu'il nous transmet dans le troisième livre, c'est surtout parce que sa conception de la vérité, de l'impartialité chevaleresques l'en empêche. Les historiens ont raison de lui reprocher ce 'défaut de méthode', même s'ils commettent ainsi un anachronisme »⁹⁹.

Effectivement, Froissart aurait pu se livrer à une comparaison des deux versions recueillies à la cour de Gaston Fébus et à Middelbourg. Mais cela n'était probablement pas nécessaire à ses yeux. Du moment où il avait retranscrit deux versions différentes, pour ne pas dire opposées, d'un même conflit, le chroniqueur hennuyer devait considérer qu'il avait accompli son devoir. Ainsi, ce que laissent sous-entendre ces deux récits diamétralement opposés mais non comparés, c'est que le chroniqueur n'était pas tenu, selon ses propres convictions, de se livrer à une critique d'un ou de plusieurs témoignages, du moment que ceux-ci provenaient d'informateurs fiables. Ainsi, une fois que le chroniqueur avait recueilli le témoignage de membres de chacune des deux parties impliquées, il n'avait qu'à les transmettre aux lecteurs sans tenter d'influencer ou d'orienter ceux-ci d'un côté ou de l'autre. Sur ce point, il semble donc que l'enquêteur Froissart laisse le soin au lecteur de trancher, de juger laquelle des deux versions d'un même récit est la plus véridique.

Conclusion

Les différentes avenues parcourues au cours de ce troisième chapitre nous avons permis d'établir qu'il existe bel et bien une espèce de parallélisme entre, d'une part, l'interrogation du témoin telle qu'elle doit être faite selon les recueils de droit coutumier et le Style des Commissaires du Parlement et, d'autre part, l'enquête telle qu'elle est menée par le chroniqueur Jean Froissart auprès de

⁹⁹ Peter F. Ainsworth. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. Op. cit., I, p. 327.

témoins des événements importants de la Guerre de Cent Ans. Effectivement, nous avons pu constater qu'à l'instar de ce que l'on retrouve dans les coutumiers et les styles, le chroniqueur tient à souligner qu'il est tout à fait neutre en tant qu'enquêteur et qu'il n'avantage jamais l'une ou l'autre des parties impliquées dans un conflit quelconque. De plus, nous avons également pu observer chez Froissart la même tendance que chez les juristes à privilégier le témoignage visuel et oral par rapport au témoignage écrit. En outre, la lecture des *Chroniques* nous a également permis de découvrir qu'à l'instar des juristes, Froissart a généralement tendance à accorder de la crédibilité uniquement aux témoignages provenant d'informateurs répondant à certains critères de validité, notamment leur âge et leur fonction. Enfin, nous avons aussi pu voir qu'à quelques reprises vers la fin de sa carrière, le chroniqueur s'est soucié d'obtenir les versions opposées d'un même récit.

Toutes ces constatations nous permettent donc d'affirmer sans crainte qu'au moment où Froissart œuvre en tant que chroniqueur, et, par le fait même, au moment où ont été rédigés les différents recueils de droit coutumier et les styles dont nous avons parlé, un progrès global de la rationalité influence les historiens et les spécialistes du droit médiévaux. Effectivement, il semble qu'avec le tournant qu'a représenté l'apparition du droit plus rationnel, la pensée juridique se soit littéralement fixée dans l'esprit des hommes de lettres dont Froissart fait évidemment partie. Ainsi, la lecture de l'œuvre historique de Jean Froissart nous a permis de constater que celui-ci, en tant que chroniqueur, adhère pleinement aux grands principes élaborés par ses contemporains spécialistes de droit. Il apparaît donc plausible d'affirmer que la culture littéraire médiévale, à partir du milieu du XIII^e siècle et tout au long du XIV^e siècle, a été grandement influencée par la culture et la pensée juridique, notamment par celle des grands juristes de droit coutumier.

Conclusion

Depuis qu'un chercheur français du nom de Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, véritable précurseur quant à la réalisation d'études approfondies portant sur les volets poétiques et historiques de l'œuvre de Froissart, s'est intéressé aux *Chroniques* dans les années 1730 et 1740, l'intérêt pour l'œuvre du chroniqueur valenciennois n'a cessé de croître. D'ailleurs, au cours des dernières décennies, des spécialistes tels que George T. Diller, Peter F. Dembowski, John J.N. Palmer, Michel Zink et Peter F. Ainsworth ont multiplié les mémoires, thèses, ouvrages, et articles portant sur l'œuvre de Jean Froissart. Les travaux de ces experts reflètent tous au moins une chose en ce qui concerne l'œuvre de Froissart : par la façon qu'elles ont été élaborées, puis écrites, les *Chroniques* attestent non seulement de la grande intelligence de leur auteur, mais la lecture de la totalité de celles-ci laisse également transparaître que d'importants changements sont survenus dans les méthodes de travail du chroniqueur hennuyer, et ce, tout au long de sa carrière.

Ainsi, nous avons tout d'abord démontré qu'au cours des quelques quarante années sur lesquelles s'étendit la carrière de chroniqueur de Jean Froissart, une évolution de l'écriture de l'histoire se fait nettement sentir. Effectivement, nous croyons avoir réussi à prouver qu'il existe une scission de son œuvre en deux parties bien distinctes. La première partie, que nous avons appelée la phase d'apprentissage, comprend les deux premières rédactions du livre I, de même que le livre II des *Chroniques*. Au moment de composer ces livres, Froissart était soit à la remorque des écrits de Jean le Bel (livre I), ou alors il faisait ses premières armes en tant que chroniqueur traitant d'événements que personne n'avait raconté avant lui (livre II). En ce qui concerne la seconde partie, que

nous avons appelée la phase de la maturité, elle comprend les livres III et IV des *Chroniques*, de même que l'ultime rédaction du livre I, mieux connue sous le nom de manuscrit de Rome. Pour cette partie de son œuvre, Froissart opère d'une manière tout à fait différente : il recueille lui-même l'information dont il a besoin auprès des acteurs qui ont véritablement participé aux divers événements marquants de la guerre de Cent Ans.

En 1388, afin de recueillir la matière nécessaire à la réalisation du livre III des *Chroniques*, Froissart va se rendre à Orthez, à la cour de Gaston Fébus. Il semble que ce soit lors de ce voyage d'information que Froissart a véritablement pris conscience de son rôle de chroniqueur et de son importance. Or, à la lecture de ce même livre III, on s'aperçoit également que la méthode d'écriture du chroniqueur change totalement. En effet, à partir du livre III, le déroulement des *Chroniques* va se modeler selon le déroulement de l'enquête de Jean Froissart. Le chroniqueur va devenir, par le fait même, le personnage central de son œuvre.

Lorsque l'on compare les trois différentes rédactions du livre I des *Chroniques*, on se rend également compte de l'évolution qui marque la carrière de Froissart. L'observation des différents prologues de ces trois rédactions nous permet de voir que le chroniqueur modifie entre autres la liste des pays impliqués dans le conflit franco-anglais, en plus de se présenter d'une façon différente, notamment en ce qui concerne ses fonctions personnelles. Mais ce qui nous fait relier le manuscrit de Rome aux livres III et IV des *Chroniques*, c'est avant tout le fait que Froissart y ait inséré un procédé propre à la seconde phase de sa carrière : celui de la chevauchée, en quête d'information, auprès de témoins importants. Enfin, l'insertion d'un système d'explication causale pour expliquer l'importance qu'a eue Robert d'Artois au tout début du conflit franco-anglais vient également prouver que la troisième et dernière rédaction du livre I est fort différente de la première et de la seconde.

La carrière de chroniqueur de Froissart peut en fait être divisée en trois âges. Le premier âge, que nous avons désigné comme étant celui de l'émerveillement et de l'apprentissage, voit Froissart découvrir les rouages de son métier au travers ses différents contacts avec les cours royales anglaise et écossaise, de même qu'avec le sud de la France et l'Italie. À ce moment, bien que le chroniqueur voyage déjà beaucoup, aucune grande modification ne paraît dans son œuvre historique. Ce n'est qu'au moment où il réalise son voyage en Béarn que Froissart entre dans le deuxième âge, celui que nous désignons comme étant l'âge du développement et de l'évolution de sa conception de l'histoire. Cette évolution, le lecteur des *Chroniques* ne peut faire autrement que de la sentir au moment où il parcourt, avec Froissart et Espan de Lion, le trajet entre Pamiers et Orthez. Dans ces quelques soixante pages, au tout début du livre III, le changement dans les méthodes du chroniqueur est omniprésent. Cependant, une fois que l'on passe au livre IV, on sent bien que le chroniqueur entre dans le troisième et dernier âge de sa carrière, celui de la désillusion que lui procure notamment un désaccord quant à certaines actions prises par l'un de ses patrons, Gui de Blois, mais surtout la déposition et la disparition pathétique du roi d'Angleterre Richard II. Le retour du chroniqueur sur son livre I est donc l'expression d'une désolation et d'une déception par rapport à un âge d'or selon lui disparu.

Malgré ces nombreux changements et cette évolution qui caractérisent la carrière de Froissart, une constante demeure : le poids des commanditaires. En effet, le chroniqueur s'applique, tout au long de son œuvre historique, à louer ceux qui le financent lorsqu'ils font un coup d'éclat, et à les excuser ou à les innocenter lorsqu'ils se commettent dans une action moins honorable.

Par la suite, nous nous sommes appliqués à démontrer que le rôle que s'attribue Jean Froissart dans ses *Chroniques* se modifie à mesure qu'il évolue en tant qu'historien. Effectivement, en début de carrière, le chroniqueur ne se met lui-même que très peu en scène dans son œuvre historique. Il n'arrive qu'à

quelques reprises, dans les livres I et II, que Froissart affirme sa présence en utilisant la première personne du singulier. Lorsqu'il le fait, c'est soit pour raconter des événements auxquels il a lui-même eu la chance d'assister, soit pour comparer son récit à celui de son prédécesseur Jean le Bel, ou encore lorsqu'il s'interroge sur la véracité des événements racontés. Autrement, Froissart n'utilise qu'un « je » d'enchaînement, de rappel ou d'affirmation anodine.

Par contre, dans les livres III et IV, de même que dans le manuscrit de Rome, Froissart intervient lui-même beaucoup plus souvent dans le récit historique. Le chroniqueur utilisera toujours la première personne du singulier à titre de simple narrateur, mais il deviendra également, à partir de son séjour à Orthez, un véritable personnage des *Chroniques*. En fait, à partir du livre III et jusqu'à la fin de sa carrière, Froissart va être à la fois narrateur, acteur et témoin des événements racontés. D'ailleurs, certains passages de la dernière rédaction du livre I correspondent presque parfaitement aux méthodes utilisées par le chroniqueur dans les livres III et IV. À partir du livre III, les *Chroniques* deviennent pratiquement les *Mémoires* de Jean Froissart.

Le rôle que le chroniqueur s'attribue, à partir du livre III, est en fait beaucoup plus complexe que celui qu'il s'attribuait dans les deux premiers volets de ses *Chroniques*. Froissart va d'ailleurs réussir à se mettre lui-même en scène lors de moments cruciaux, notamment lors de la mort du fils héritier de Gaston Fébus, lors de la première crise de folie du roi de France Charles VI et même lors de la déposition et de la mort du roi d'Angleterre Richard II. Lors de chacun de ces événements, le chroniqueur n'était pourtant pas du tout présent, mais il réussit habilement à se mettre en scène dans son œuvre au moment où lui sont racontés ces trois épisodes.

Ce sont toutefois les prologues qui sont le lieu par excellence pour observer les fondements de la véracité selon Jean Froissart. Effectivement, le

chroniqueur s'y présente au moyen d'une formule récurrente qu'il utilise même à quelques reprises dans le corps des *Chroniques* : « je » + nom + titre/qualité/fonction + verbe signifiant l'action d'écrire. Il semble qu'une telle formule soit destinée à prouver au lecteur que celui qui l'emploie s'engage solennellement envers lui à dire la vérité à propos de ce qui s'est passé. Cette formule, Froissart l'utilise dès le début de sa carrière, mais elle évolue en même temps que son utilisateur si bien qu'en fin de carrière, le chroniqueur paraît beaucoup plus confiant qu'à ses débuts lorsqu'il l'emploie.

De plus, Froissart utilise également ses prologues pour montrer que sa propre mémoire est une preuve de véracité et de crédibilité. En effet, le chroniqueur s'y met une fois de plus lui-même en scène, en utilisant la première personne du singulier, à titre de garantie de la véracité des faits avancés. Et encore une fois, cette mise en scène évolue et se complexifie à mesure que le chroniqueur prend de la maturité.

Enfin, nous avons souligné l'existence d'un lien entre la méthode d'interrogation du témoin telle qu'elle est exposée dans les recueils de droit coutumier et les styles, et la méthode d'interrogation du témoin du chroniqueur Jean Froissart. L'apparition de cette façon de faire, en droit, est avant tout liée au fait qu'un mode de preuve rationnel soit peu à peu venu remplacer, dans la France du milieu du XIII^e siècle, le jugement divin. Ainsi, ordalie et duel judiciaire ont laissé la place à la preuve rationnelle. De plus, le témoignage oral était, dans l'esprit des juristes du Bas Moyen Âge, supérieur au témoignage écrit. Cette supériorité était confirmée par l'adage « *tesmoins passent lettres* ».

L'interrogation du témoin selon les recueils de droit coutumier (notamment ceux des juristes Philippe de Beaumanoir, Jean Bouteiller et Jacques d'Ableiges) et selon les styles (ceux des Commissaires du Parlement et de la Chambre des Enquêtes) comprend trois étapes. La neutralité de l'enquêteur est l'étape primordiale. L'enquêteur ne doit, en effet, pencher ni en

faveur ni en défaveur du témoin qu'il interroge. Par la suite, l'interrogation du témoin doit commencer par un serment prêté par ce dernier, afin de confirmer sa bonne foi et son obligation de ne transmettre que la vérité. Ce n'est qu'une fois cette étape complétée que peut commencer l'interrogation. Les recueils de droit coutumier sont alors beaucoup plus explicites que les styles en ce qui concerne les différentes questions à poser aux témoins. En effet, Beaumanoir, Bouteiller et d'Ableiges proposent des questions touchant notamment la cause, le temps, le lieu et les personnes présentes lors du déroulement des événements qui intéressent l'enquêteur. Enfin, le nombre et la valeur des témoins entrent en ligne de compte. À ce sujet, ce sont les styles qui sont les plus explicites, statuant qu'un minimum de deux et qu'un maximum de dix témoins doivent être entendus, et ce, tout en tenant compte de leur âge, de leur qualité et de leurs fonctions respectives.

Par la suite, nous avons démontré que l'enquête réalisée par Froissart auprès des témoins d'événements marquants est inspirée par la méthode d'enquête exposée dans les recueils de droit coutumier et les styles. Dans un premier temps, Froissart prouve qu'il est bel et bien un enquêteur tout à fait neutre puisqu'il explique qu'il n'aurait même pas osé altérer un récit impliquant, de près ou de loin, l'un de ses commanditaires.

Le chroniqueur signale aussi qu'il préfère questionner un témoin que de consulter les actes officiels. C'est que, selon lui, et selon les chroniqueurs médiévaux en général, les témoins visuels constituent la meilleure garantie de véracité. L'omniprésence du chevalier Espan de Lion au tout début du livre III des *Chroniques* le prouve bien. Et d'ailleurs, l'écriture historique, selon Froissart, devait provenir du discours du témoin pour être valable. C'est à son avis la proximité physique et temporelle avec les événements racontés qui fait en sorte que la vérité peut être transmise au lecteur. Froissart, pour ajouter de la vie et de la vraisemblance à ses *Chroniques*, reproduisait même, à l'aide des témoignages reçus, des dialogues entre deux acteurs de l'histoire. Cela lui

permettait de prouver au lecteur qu'il disait la vérité puisqu'il reproduisait mot pour mot les paroles d'un témoin interrogé.

Les caractéristiques d'un bon témoin aux yeux du chroniqueur viennent elles aussi confirmer la parenté entre la méthode d'interrogation en droit et la méthode du chroniqueur. En effet, Froissart, à l'image des juristes de l'époque, préférait les témoins âgés, puisque ces derniers étaient réputés plus fiables. De plus, à l'instar des juristes de son temps, le chroniqueur désirait interroger des témoins occupant une fonction importante. Froissart démontrait ainsi qu'un témoin était selon lui plus crédible si sa fonction ou son occupation était importante. De plus, il signale qu'il préfère interroger des spécialistes des questions abordées plutôt que de se fier à des néophytes.

Il existe quelques récits, notamment celui de la mort du fils de Gaston Fébus de même que celui de la mort du roi anglais Édouard II, où Froissart fonde son récit sur des témoins anonymes. Son but était probablement ici de protéger un délateur ou encore de préserver la réputation d'un témoin qui lui avait divulgué un secret. Quoi qu'il en soit, ce qui est le plus important, c'est que Froissart souhaite tout de même, bien qu'il taise le nom de son informateur, prouver au lecteur qu'il a interrogé un témoin fiable, soit, dans chacun de ces deux cas, un écuyer.

Enfin, Jean Froissart, une fois de plus à l'instar de ce que recommande les juristes médiévaux, se soucie parfois de recueillir les deux versions d'un même récit. Mais cela ne s'est produit qu'à quelques reprises, notamment au sujet de la bataille d'Otterburn entre Anglais et Écossais, mais aussi dans le cas, plus connu, des guerres de la péninsule ibérique. Pour ce dernier exemple, le chroniqueur s'est même rendu expressément en Flandre pour y recueillir une seconde version d'un récit qu'il possédait déjà. Cependant, Froissart aurait pu agir de la sorte pour beaucoup plus de deux ou trois épisodes, comme c'est le cas dans la totalité de son œuvre. Il semble qu'il soit ici beaucoup moins pointilleux

que ces contemporains spécialistes du droit. Ou peut-être a-t-il laissé le soin aux lecteurs de juger si les récits qu'ils parcourent sont véridiques ou non?

En somme, par les transformations évidentes que subit l'écriture de l'histoire du chroniqueur hennuyer tout au long de sa carrière, par la manière dont il réussit à se mettre personnellement en scène dans son œuvre historique en tant que protagoniste à partir du troisième livre des *Chroniques*, et par sa méthode d'interrogation du témoin nettement inspirée de la culture juridique des XIII^e et XIV^e siècles, on peut affirmer que Jean Froissart doit être considéré comme un innovateur. Il a effectivement réussi à développer, là où seuls des témoins directs de l'histoire tels que Geoffroi de Villehardouin, Robert de Clari, Jean de Joinville et Jean le Bel y étaient arrivés, une nouvelle façon d'écrire l'histoire au Moyen Âge. Jamais auparavant un chroniqueur n'avait usé d'une telle méthode, puisque n'ayant pu assister ou vivre lui-même les événements qu'il s'applique à décrire avec le plus de précision possible, Froissart a plutôt recourt à des témoins qui lui raconte comment le tout s'est déroulé. Le mérite du chroniqueur est donc doublement appréciable, puisqu'en plus de réussir à exposer les faits historiques d'une façon remarquable, Jean Froissart a d'abord dû les recueillir au moyen d'une méthode d'interrogation du témoin rigoureuse.

Sources éditées

BEAUMANOIR, Philippe de Remi, sire de. *Coutumes de Beauvaisis*. Édition d'Amédée SALMON. Paris, A. et J. Picard, 1970-74 [1899]. 2 volumes, 1 volume de commentaires. (Coll. « Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire »).

BOUTEILLIER, Jean. *Somme rural, ou Le grand coustumier général de pratique civil et canon*. Édition de Louis CHARONDAS LE CARON. Paris, B. Mace, 1603. 940 pages.

D'ABLEIGES, Jacques. *Le grand coutumier de France*. Édition de E. LABOULAYE et R. DARESTE. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1868. 848 pages.

FROISSART, Jean. *Les Chroniques de sire Jean Froissart*. Édition de Jean Alexandre BUCHON. Paris, Verdière, 1824-29. 15 volumes. (Coll. « Chroniques nationales françaises », vol. 11-25).

FROISSART, Jean. *Œuvres (Chroniques)*. Édition de Joseph-Marie-Constantin-Bruno KERVYN de LETTENHOVE. Osnabruck, Biblio Verlag, 1967 [1867-77]. 25 volumes.

FROISSART, Jean. *Chroniques*. Édition de Siméon-Auguste LUCE *et al.* Paris, Société de l'Histoire de France, 1869. 15 volumes.

FROISSART, Jean. *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre, Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*. Édition de George T. DILLER. Genève, Librairie Droz, 1972. 1011 pages. (Coll. « Textes littéraires français »).

FROISSART, Jean. *Chroniques. Livre I, Le manuscrit d'Amiens, Bibliothèque municipale n° 486*. Édition de George T. DILLER. Genève, Librairie Droz, 1991-93. 4 volumes. (Coll. « Textes littéraires français »).

Bibliographie

Instruments de recherche

BALTEAU, J. et al. *Dictionnaire de biographie française*. Paris, Letouzey et Ané, 1933-. (Lettres A-L).

Comité Français des sciences historiques. *Bibliographie annuelle de l'histoire de France du V^e siècle à 1945*. Paris, CNRS Éditions, 1990-99.

FAVIER, Jean. *Dictionnaire de la France médiévale*. Paris, Fayard, 1993. 982 pages.

GODEFROY, Frédéric. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*. Paris, Kraus Reprint, 1969. 10 volumes.

HASENOHR, Geneviève et Michel ZINK (dir.). *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1992. 1506 pages.

LAFFONT, Robert Raoul et al. *Dictionnaire biographique des auteurs*, 2^e édition. Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1994 [1956]. 3 volumes.

MOLINIER, A. *Les sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie (1494)*. Paris, A. Picard et fils, 1901-1906. 6 volumes.

STRAYER, Joseph R. (dir.). *Dictionary of the Middle Ages*. New York, Charles Scribner's Sons, 1982-89. 13 volumes.

University of Leeds, International Medieval Institute. *International Medieval Bibliography* [CD-ROM]. Leeds, International Medieval Institute, 1995.

Ouvrages généraux

ALLMAND, Christopher T. (ed.). *War, Literature and Politics in the Late Middle Ages*. Liverpool, Liverpool University Press, 1976. 202 pages.

ALLMAND, Christopher T. *The Hundred Years War. England and France at war, c.1300-c.1450*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998. 207 pages.

AUTRAND, Françoise. « La date, la mémoire et les juges ». *Le métier d'historien au moyen âge : études sur l'historiographie médiévale*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1977, pp. 157-182.

CONTAMINE, Philippe. *La France au XIV^e et XV^e siècles. Hommes, mentalités, guerre et paix*. Londres, Variorum Reprints, 1981. 360 pages. (Coll. « Collected Studies Series »).

CONTAMINE, Philippe. *La vie quotidienne pendant la guerre de Cent Ans, France et Angleterre (XIV^e siècle)*. 2^e édition. Paris, Hachette, 1994 [1976]. 263 pages.

DE LOOZE, Laurence. *Pseudo-autobiography in the Fourteenth Century*. Miami, University Press of Florida, 1997. 211 pages.

GILSON, Étienne. « Le moyen âge et l'histoire ». dans *L'esprit de la philosophie médiévale*. 2^e édition. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1948 [1932], pp. 365-82. (Coll. « Études de la philosophie médiévale »)

GUENÉE, Bernard. « Histoires, annales, chroniques : Essai sur les genres historiques au Moyen Âge ». *Annales : économies, sociétés, civilisations*, 28 (1973), pp. 997-1016.

GUENÉE, Bernard. « Temps de l'histoire et temps de la mémoire au Moyen Âge ». *Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1976-77, pp. 25-35.

GUENÉE, Bernard. *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*. Paris, Aubier-Montaigne, 1980. 439 pages. (Coll. « Collection Historique »).

GUENÉE, Bernard. « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au moyen âge ». dans Daniel POIRION (éd.). *La Chronique et l'histoire au Moyen Âge*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1984, pp.3-12.

KEEN, Maurice. « Chivalry, Heralds, and History ». dans R.H.C. DAVIS et J.M. WALLACE-HADRILL. *The Writing of History in the Middle Ages : essays presented to Richard William Southern*. Oxford, Oxford University Press, 1981, pp. 393-415.

LACROIX, Benoît. *L'historien au moyen âge*. Montréal, Institut d'études médiévales, 1971. 300 pages. (Coll. « Conférence Albert-le-Grand »).

MARCHELLO-NIZIA, Christiane. « L'historien et son prologue : formes littéraires et stratégies discursives ». dans Daniel POIRION (éd.). *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1984, pp. 13-25.

MARNETTE, Sophie. *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale. Une approche linguistique*. Bern, Peter Lang, 1998. 262 pages.

POIRION, Daniel. « Écriture et réécriture au Moyen Âge ». *Littérature*, 41 (1981), pp. 109-18.

ROUSSET, Paul. « La conception de l'histoire à l'époque féodale ». dans *Mélanges d'histoires du Moyen Âge dédiés à la mémoire de Louis Halphren*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951, pp. 623-33.

SMALLEY, Beryl. *Historians in the Middle Ages*. Londres, Thames and Hudson, 1974. 202 pages.

SPIEGEL, Gabrielle M. « Forging the Past : The Language of Historical Truth in the Middle Ages ». *History Teacher*, 17 (1983), pp. 267-83.

SPIEGEL, Gabrielle M. *Romancing the Past : The Rise of Vernacular Prose Historiography in the Thirteenth-Century France*. Berkeley, University of California Press, 1993. 422 pages.

STANESCO, Michel et Michel ZINK. *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*. Paris, Presses Universitaires de France, 1992. 218 pages. (Coll. « Écriture »).

Études

Jean Froissart, les grandes lignes de sa vie

ALLMAND, Christopher T. « Historians Reconsidered : Froissart ». *History Today*, 16 (1966), pp. 841-8.

BASTIN, Julia. *Froissart, chroniqueur, romancier et poète*. 2^e édition. Bruxelles, Office de la Publicité, 1948. 88 pages. (Coll. « Collection Nationale »).

BEER, Jeanette. « Chronicles, French ». *Dictionary of the Middle Ages*. New York, Charles Scribner's Sons, 1982-89, volume 3, pp. 330-4.

BERTRANDY-LACABANE, Martin. *Étude sur les Chroniques de Froissart, Guerre de Guienne, 1345-1346 : Lettres adressées à monsieur Léon Lacabane*. Bordeaux, Imprimerie centrale A. de Lanefranque, 1870. 404 pages.

BOISSIER, G. « Froissart restitué d'après les manuscrits ». *Revue des deux mondes*, 1872, pp. 678-96.

BROSSE, Jacques. « Froissart, Jean ». *Dictionnaire biographique des auteurs*, 2^e édition. Paris, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1994 [1956], volume 1, pp. 536-7.

COULTON, George Gordon. *The Chronicler of European Chivalry*. London, The Studio, 1930. 133 pages.

D'AMAT, Roman. « Froissart, Jean ». *Dictionnaire de biographie française*. Paris, Letouzey et Ané, 1979, volume 14, pp. 1338-41.

DARMESTETER, Mary. *Froissart*. Paris, Hachette, 1894. 174 pages. (Coll. « Grands écrivains français »).

DEBIDOUR, Antonin. *Les chroniqueurs : Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1980 (1888). 238 pages.

DEMBOWSKI, Peter F. « Froissart, Jehan ». *Dictionary of the Middle Ages*. New York, Charles Scribner's Sons, 1982-89, volume 5, pp. 302-4.

DOUMIC, René. « Les *Chroniques* de Froissart et les débuts de l'histoire de France ». *Revue des deux mondes*, 125 (1894), pp. 923-35.

FOWLER, Kenneth. « Froissart, Chronicler of Chivalry ». *History Today*, 36 (1986), pp. 50-4.

HARF-LANCNER, Laurence. « Les *Chroniques* de Froissart : du bon usage du merveilleux ». *L'Histoire*, 142 (1991), pp. 16-22.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, Jean-Baptiste de. « Mémoire sur la vie de Froissart », *Mémoires de Littérature tirez des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres*, 10 (1736), pp. 664-690.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, Jean-Baptiste de. « Mémoire concernant les ouvrages de Froissart », *Mémoires de Littérature tirez des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres*, 13 (1740), pp. 534-554.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, Jean-Baptiste de. « Jugement de l'histoire de Froissart », *Mémoires de Littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres*, 13, (1740), pp. 555-579.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, Jean-Baptiste de. « Notices des poésies de Froissart », *Mémoires de Littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres*, 14 (1743), pp. 219-226.

LEFÈVRE, Sylvie et Gillette TYL-LABORY. « Jean Froissart ». *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1992, pp. 771-6.

MIROT, Léon. « Jean Froissart » *Revue des études historiques*, 104 (1937), pp. 385-400.

PARIS, Paulin. *Nouvelles recherches sur la vie de Froissart et sur les dates de la composition de ses Chroniques*. Paris, J. Techener, 1860. 28 pages.

PAUPHILET, Albert (ed.). *Historiens et chroniqueurs du moyen âge : Robert de Clari, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes*. Paris, Gallimard, 1952. 1543 pages. (Coll. « Bibliothèque de La Pléiade »).

PHILIPPEAU, Pierre. « Froissart et Jean le Bel. Étude littéraire sur la Chronique de Jean le Bel, chanoine de St-Lambert à Liège ». *Revue du Nord*, 22 (1936), pp. 81-111.

REGNAULT, Henri. « Les origines de la guerre de Cent Ans d'après Froissart », *Études Classiques*, 7 (1938), pp. 367-74.

SHEARS, Frederick Sydney. *Froissart, Chronicler and Poet*. Londres, George Routledge & Sons, 1930. 244 pages.

WILMOTTE, Maurice. *Jean Froissart*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1942. 99 pages.

Patrons et mécènes de Froissart

MEDEIROS, Marie-Thérèse de. « Le pacte encomiastique : Froissart, ses chevaliers et ses mécènes ». *Le Moyen Âge*, 94 (1988), pp. 237-55.

STRANGER, Mary D. « Literary Patronage at the Medieval Court of Flanders ». *French Studies*, 11 (1957), pp. 214-29.

WILKINS, Nigel. « A Pattern of Patronage : Machaut, Froissart and the Houses of Luxembourg and Bohemia in the Fourteenth Century ». *French Studies*, 37 (1983), pp. 257-84.

Les voyages et les contrées étrangères visitées par Froissart

DILLER, George T. « Froissart's 1389 Travel to Béarn : A Voyage Narration to the Center of the Chroniques ». dans Donald MADDOX et Sara STURM-MADDOX. *Froissart Across the Genres*. Gainesville, University Press of Florida, 1998, pp. 50-60.

DIVERRES, Armel H. « Jean Froissart's Journey to Scotland ». *Forum for Modern Language Studies*, 1 (1965), pp. 54-63.

DIVERRES, Armel H. « Froissart's travels in England and Wales » *Fifteenth-Century Studies*, 15 (1989), pp. 107-20.

GALWAY, M. « Froissart in England ». *University of Birmingham Historical Journal*, 7 (1953), pp. 18-35.

MEDEIROS, Marie-Thérèse de. « Voyage et lieux de mémoire : Le retour de Froissart en Angleterre ». *Le Moyen Âge*, 98 (1992), #3-4, pp. 419-28.

Études linguistiques et littéraires portant sur l'œuvre de Froissart

AINSWORTH, Peter F. « Style direct et peinture des personnages chez Froissart ». *Romania*, 93 (1972), pp. 498-522.

AINSWORTH, Peter F. *Le manteau troué : études littéraires des Chroniques de Jean Froissart*. Thèse de Doctorat (Histoire), Université de Paris III, 1984. 2 volumes.

AINSWORTH, Peter F. *Jean Froissart and the fabric of history : truth, myth and fiction in the Chroniques*. Oxford, Clarendon Press, 1990. 329 pages.

AINSWORTH, Peter F. « Knife, Key, Bear and Book : Poisoned Metonymies and the Problem of *Translatio* in Froissart's Later Chroniques ». *Medium Aevum*, 59 (1990), pp. 91-113.

AINSWORTH, Peter F. « « Ceci n'est pas un conte » : The Story of Méricot Marchès in the Fourth Book of Froissart's Chroniques ». *Fifteenth-century Studies*, 16 (1990), pp. 1-22.

AINSWORTH, Peter F. « Collationnement, montage et *jeu parti* : le début de la campagne espagnole du Prince Noir (1366-67) dans les *Chroniques* de Jean Froissart ». *Le Moyen Âge*, 100 (1994), #3-4, pp. 369-411.

CALIN, William. « Narrative Techniques in fourteenth-century France : Froissart and his Chroniques ». dans Rupert T. PICKENS (dir.). *Studies in Honor of Hans-Erich Keller. Medieval French and Occitan Literature and*

Romance Linguistics. Kalamazoo, Medieval Institute Publications, 1993, pp. 227-36.

DEMBOWSKI, Peter F. *Jean Froissart and his Meliador : Context, Craft, and Sense*. Lexington, French Forum Publishers, 1983. 197 pages. (Coll. « The Edward C. Armstrong monographs on medieval literature »).

HARF-LANCNER, Laurence. « Chronique et roman : les contes fantastiques de Froissart ». dans Hélène CAZES (dir.). *Autour du roman : Études présentées à Nicole Cazauran*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1990, pp. 51-65.

NICHOLS, Stephen G. Jr. « Discourse in Froissart's Chroniques ». *Speculum*, 39 (1964), pp. 279-87.

PHILIPPEAU, Pierre. « Froissart et Jean le Bel. Étude littéraire sur la Chronique de Jean le Bel, chanoine de St-Lambert à Liège ». *Revue du Nord*, 22 (1936), pp. 81-111.

SHEARS, Frederick Sydney. « The Language of the First and Third Versions of Froissart's Chronicles ». *Medium Aevum*, 1 (1932), pp. 56-60.

WHITING, B.J. « Proverbs in the writings of John Froissart ». *Speculum*, 10 (1935), pp. 291-321.

ZINK, Michel. « Froissart et la nuit du chasseur ». *Poétique*, 11 (1980), pp. 60-77.

ZINK, Michel. « Les chroniques médiévales et le modèle romanesque ». dans Paul BÉNICHOU *et al.* *Mesure. L'histoire comme genre littéraire*. Paris, Librairie José Corti, 1 (1989), pp. 33-45. (Coll. « Mesure »).

Les méthodes de travail de Jean Froissart, sa conception de la vérité historique

ARTONNE, André. « Un exemple de la méthode de travail de Froissart ». *Revue du Nord*, 23 (1951), pp. 253-4.

ARTONNE, André. « Froissart historien. Le siège et la prise de la Roche-Vendeix ». *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 110 (1952), pp. 89-107.

BAUMGARTNER, Emmanuèle. « Écosse et Écossais, l'entrelacs de la fiction et de l'histoire dans les Chroniques et le Méliador de Jean Froissart ». Jean DUFOURNET *et al.* *L'image de l'autre européen, XV^e-XVII^e siècles*. Paris, Presses de La Sorbonne nouvelle, 1992, pp. 11-21. (Coll. « La modernité aux XV^e-XVII^e siècles »).

BOIVIN, Jeanne-Marie. « L'Irlande et les Irlandais dans l'œuvre de Froissart; Métamorphose d'un mythe ». dans Jean-Claude AUBAILLY (dir.). *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet*, Volume 1, Paris, Champion, 1993, pp. 227-48. (Coll. « Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge »).

CHALON, Louis. « La scène des bourgeois de Calais chez Froissart et Jean le Bel ». *Cahiers d'analyse textuelle*, 10 (1968), pp. 68-84.

CHAREYRON, Nicole. *Jean le Bel. Le maître de Froissart, grand imagier de la guerre de Cent Ans*. Bruxelles, De Boeck, 1996. 361 pages.

CIUREA, D. « Jean Froissart et la société franco-anglaise du XIV^e siècle ». *Le Moyen Âge*, 76 (1970), pp. 275-84.

CONTAMINE, Philippe. « Le château dans les Chroniques de Jean Froissart ». *Le château médiéval et la guerre dans l'Europe du nord-ouest. Revue du Nord*, 1998 (hors-série), Art et archéologie, 5, pp. 89-101.

DILLER, George T. « La dernière rédaction du premier livre des Chroniques de Froissart ». *Le Moyen Âge*, 76 (1970), pp. 91-125.

DILLER, George T. « Robert d'Artois et l'historicité des Chroniques de Froissart ». *Le Moyen Âge*, 86 (1980), pp. 217-31.

DILLER, George T. *Attitudes chevaleresques et réalités politiques chez Froissart. Microlectures du premier livre des Chroniques*. Genève, Librairie Droz, 1984. 182 pages. (Coll. « Études de philologie et d'histoire »).

DILLER, George T. « Froissart's Chronicles. Knightly Adventures and Warriors Forays « Que chascun se retire de sa chascunière » ». *Fifteenth-Century Studies*, 12 (1987), pp. 17-26.

GAUCHER, Elisabeth. « Les joutes de Saint-Inglevert : perception et écriture d'un événement historique pendant la guerre de Cent Ans ». *Le Moyen Âge*, 102 (1996), #2, pp. 229-43.

GRANDSEN, Antonia. « The Alleged Rape by Edward III of the Countess of Salisbury », dans *Legends, Traditions and History in Medieval England*. London, The Hambleton Press, pp. 267-278.

McROBBIE, Kenneth. « The Concept of Advancement in the Fourteenth Century in the Chroniques of Jean Froissart ». *Annales canadiennes d'histoire*, 6 (1971), pp. 1-19.

MOEGLIN, Jean-Marie. « Édouard III et les six bourgeois de Calais ». *Revue Historique*, 292, #592 (Octobre - Décembre 1994), pp. 229-67.

PALMER, John Joseph Norman (ed.). *Froissart : Historian*. Bury St-Edmunds, The Boydell Press, 1981. 203 pages.

PALMER, John Joseph Norman. « Froissart et le héraut Chandos ». *Le Moyen Âge*, 88 (1982), pp. 271-92.

WOOD, Charles T. « Froissart, Personal Testimony, and the Peasants' Revolt of 1381 ». dans Donald MADDUX et Sara STURM-MADDUX. *Froissart Across the Genres*. Gainesville, University Press of Florida, 1998, pp. 41-49.

ZINK, Michel. « Froissart : de l'apogée mortel au déclin vivant ». dans Claude THOMASSET et Michel ZINK. *Apogée et Déclin, Actes du Colloque de l'URA 411, Provins, 1991*. Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1993, pp. 131-8. (Coll. « Cultures et civilisations médiévales »).

ZINK, Michel. « Le reflet du présent et l'ombre de la mémoire dans le *Chroniques* de Froissart ». dans Christophe CORMEAU (ed.). *Zeitgeschichte und seine Darstellung im Mittelalter*. Bonn, Bouvier, 1995, pp. 88-99.

ZINK, Michel. « La fin des *Chroniques* de Froissart et le tragique de la cour ». dans Evelyn MULLALLY et John THOMPSON (ed.). *The Court and Cultural Diversity. The International Courtly Literature Society, 1995*. Cambridge, D.S. Brewer, 1997, pp. 79-95.

ZINK, Michel. *Froissart et le temps*. Paris, Presses Universitaires de France, 1998. 223 pages.

Le témoin et le concept de preuve dans le droit coutumier médiéval

BOULET-SAUTEL, Marguerite. « Aperçus sur le système des preuves dans la France coutumière du Moyen Âge ». *Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions. Tome XVII : La preuve. 2^e partie : Le Moyen Âge et les Temps Modernes*. Bruxelles, Librairie encyclopédique, 1965, pp. 275-325.

CLANCHY, M.T. *From Memory to Written Record. England. 1066-1307*. London, Arnold, 1979. 330 pages.

CROSBY, Ruth. « Oral Delivery in the Middle Ages ». *Speculum*, 11 (1936), pp. 88-110.

FILHOL, René. « La preuve de la coutume dans l'ancien droit français ». *Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions. Tome XVII : La preuve. 2^e partie : Le Moyen Âge et les Temps Modernes.* Bruxelles, Librairie encyclopédique, 1965, pp. 357-73.

FOURNIER, Paul. *Les officialités au Moyen Âge : Étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France de 1180 à 1328.* Paris, Plon, 1880. 329 pages.

GAZZANIGA, Jean-Louis. « Rédaction des coutumes et codification ». *Droits*, 26 (1997), pp. 71-80.

GILISSEN, John. « La preuve de la coutume dans l'ancien droit belge ». *Hommage au Professeur Paul Bonenfant.* Bruxelles, Universa, 1965, pp. 563-94.

GILISSEN, John. *La coutume.* Turnhout, Brepols, 1982. 122 pages. (Coll. « Typologie des sources du moyen âge occidental, 41 »).

GODDING, Philippe. *Le droit privé dans les Pays-Bas méridionaux du XII^e au XVIII^e siècle.* 2^e édition avec addenda et corrigenda. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1987. 602 pages. (Coll. « Mémoires de la Classe des lettres »).

GUILHIERMOZ, Paul. « De la persistance du caractère oral dans la procédure civile française ». *Nouvelle Revue d'histoire du droit français et étranger*, 13 (1889), pp. 21-65.

GUILHIERMOZ, Paul. *Enquêtes et procès : étude sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XIV^e siècle.* Paris, Alphonse Picard, 1892. 646 pages.

LAINGUI, André. « Accusation et inquisition en pays de coutumes au moyen âge (XIII^e-XV^e siècle) ». dans Gérard AUBIN et Pierre JAUBERT (dir.). *Liber amicorum : études offertes à Pierre Jaubert.* Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1992, pp. 411-29.

LIBOIS, Anne. « À propos des modes de preuves et plus spécialement de la preuve par témoins dans la juridiction de Léau au XV^e siècle ». *Hommage au Professeur Paul Bonenfant.* Bruxelles, 1965, pp. 533-46.

PISSARD, Hippolyte. *Essai sur la connaissance et la preuve des coutumes en justice dans l'ancien droit français et dans le système romano-canonique.* Thèse de doctorat (Droit). Paris, Arthur Rousseau, 1910. 223 pages.

POUDRET, Jean-François. « Réflexions sur la preuve de la coutume devant les juridictions royales françaises aux XIII^e et XIV^e siècles, notamment le rôle de l'enquête par turbe ». *Revue historique de droit français et étranger*, 65 (1987), pp. 71-86.

REULOS, Michel. « La coutume et sa preuve ». dans M.T. JONES-DAVIES (dir.). *Expérience, coutume, tradition au temps de la Renaissance*. Paris, Klincksieck, 1992, pp. 39-52. (Coll. « Centre de recherches sur la Renaissance »).

ROY, Jacky. *Prouver son droit : le geste, la parole et l'écrit d'après Philippe de Beaumanoir*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1998. 131 pages.

VAN DIEVOET, Guido. *Les coutumiers, les styles, les formulaires et les artes notariae*. Turnhout, Brepols, 1982. 84 pages. (Coll. « Typologie des sources du moyen âge occidental, 48 »).



Digitized by Google